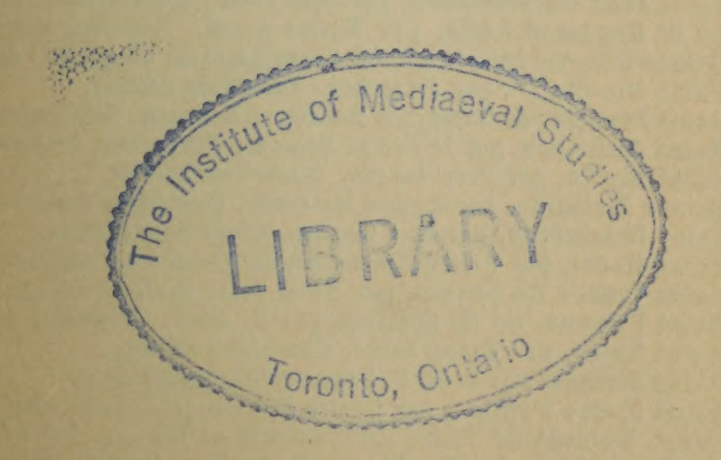



The Institute of Mediaeval Studies
LIBRARY
Toronto, Ontario

Saint Théodore



" LES SAINTS "

Collection publiée sous la direction de M. Henri JOLY, de l'Institut.

Volumes précédemment parus :

Saint Pierre, par L.-Cl. Fillion. *Deuxième édition.*
Saint François de Borgia, par Pierre Suau. *Deuxième édition.*
Saint Colomban, par l'Abbé Eug. Martin. *Deuxième édition.*
Saint Odon, par Dom du Bourg. *Deuxième édition.*
Le Bx Curé d'Ars, par Joseph Vianey. *Quatorzième édition.*
La Sainte Vierge, par R.-M. de la Broise. *Troisième édition.*
Les Carmélites de Compiègne, par Victor Pierre. 3e *édition.*
Saint Paulin de Nole, par André Baudrillart. *Deuxième édition.*
Saint Irénée, par Albert Dufourcq. *Deuxième édition.*
La Bse Jeanne de Lestonnac, par l'Abbé R. Couzard. 2e *édition.*
Saint Léon IX, par l'Abbé Eug. Martin. *Deuxième édition.*
Saint Wandrille, par Dom Besse. *Deuxième édition.*
Le Bx Thomas More, par Henri Bremond. *Deuxième édition.*
Sainte Germaine Cousin, par L. et F. Veuillot. 3e *édition.*
La Bse Marie de l'Incarnation, par E. de Broglie. 2e *édition.*
Sainte Hildegarde, par l'Abbé Paul Franche. *Deuxième édition.*
Saint Victrice, par l'Abbé E. Vacandard. *Deuxième édition.*
Saint Alphonse de Liguori, par J. Angot des Rotours. 3e *édition.*
Le Bx Grignion de Montfort, par Ernest Jac. *Deuxième édition.*
Saint Hilaire, par le R. P. Largent. *Deuxième édition.*
Saint Boniface, par G. Kurth. *Troisième édition.*
Saint Gaëtan, par R. de Maulde la Clavière. *Deuxième édition.*
Sainte Thérèse, par Henri Joly. *Sixième édition.*
Saint Yves, par Ch. de la Roncière. *Troisième édition.*
Sainte Odile, par Henri Welschinger. *Troisième édition.*
Saint Antoine de Padoue, par l'Abbé A. Lepitre. *Quatrième édition*
Sainte Gertrude, par Gabriel Ledos. *Troisième édition.*
Saint Jean-Baptiste de la Salle, par A. Delaire. *Quatrième édition*
La Vénérable Jeanne d'Arc, par L. Petit de Julleville. 5e *édition*
Saint Jean Chrysostome, par Aimé Puech. *Quatrième édition.*
Le Bx Raymond Lulle, par Marius André. *Troisième édition.*
Sainte Geneviève, par l'Abbé Henri Lesêtre. *Cinquième édition*
Saint Nicolas Ier, par Jules Roy. *Troisième édition.*
Saint François de Sales, par Amédée de Margerie. *Sixième édition*
Saint Ambroise, par le Duc de Broglie. *Cinquième édition.*
Saint Basile, par Paul Allard. *Quatrième édition.*
Sainte Mathilde, par Eugène Hallberg. *Quatrième édition.*
Saint Dominique, par Jean Guiraud. *Cinquième édition.*
Saint Henri, par l'Abbé Henri Lesêtre. *Quatrième édition.*
Saint Ignace de Loyola, par Henri Joly. *Sixième édition.*
Saint Étienne, roi de Hongrie, par E. Horn. *Troisième édition*
Saint Louis, par Marius Sepet. *Cinquième édition.*
Saint Jérôme, par le R. P. Largent. *Cinquième édition.*
Saint Pierre Fourier, par Léonce Pingaud. *Quatrième édition.*
Saint Vincent de Paul, par Emmanuel de Broglie. 10e *édition*
La Psychologie des Saints, par Henri Joly. *Dixième édition.*
Saint Augustin de Canterbury, par A. Brou. 4e *édition.*
Le Bx Bernardin de Feltre, par E. Flornoy. *Quatrième édition*
Sainte Clotilde, par G. Kurth. *Huitième édition.*
Saint Augustin, par Ad. Hatzfeld. *Huitième édition.*

Chaque volume se vend séparément. **Broché**. **2 fr.**
Avec reliure spéciale. . . **3 fr.**

“ LES SAINTS ”

Saint Théodore

(759-826)

par

L'ABBÉ MARIN
Docteur ès lettres

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

1906

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Nancy, le 9 Janvier 1906.

Ch. Voinot,

Vic. gén.



AVANT-PROPOS

Saint Théodore est une des figures les plus attachantes de la Byzance impériale, et la gloire de l'Église d'Orient au neuvième siècle. On a pu dire de lui qu'il fut l'un des derniers catholiques de Constantinople, le dernier peut-être des écrivains ecclésiastiques grecs qui n'ait point connu l'asservissement aux empereurs ; que son éloquence atteint parfois à l'éloquence de saint Jean Chrysostome et de Démosthène lui-même. Son ardente parole est toujours prête à signaler les périls de la foi et de la discipline catholique ; il défend la sainteté du mariage chrétien et l'intégrité de la morale évangélique en face de Constantin VI dont il stigmatise le divorce ; il flagelle, sans hésitation, les dangereuses nouveautés doctrinales des théologiens au service du pouvoir civil ; il revendique courageusement, quelque haut prix que l'on offre à son silence, la liberté des consciences chrétiennes et l'indépendance de la sainte Église de Dieu.

Par son intelligence et sa fermeté, par sa parole et ses écrits, il est un chef incomparable, et non pas seulement des mille moines dont il est l'*higoumène*, c'est-à-dire l'abbé, ou mieux, le conducteur spiri-

tuel, mais encore de tout ce qui reste de vaillant parmi les catholiques de Byzance. Il aime la lutte pour la vérité et pour le droit, qui est le signe des âmes fortes, et pendant vingt années il dirige la résistance à des lois dont les moines allaient être les premières victimes et qui menaçaient l'existence de l'ordre monastique tout entier et l'Église elle-même. Quand presque tous ceux qui devaient élever la voix se résignent et se taisent autour de lui, Théodore fait entendre, sans interruption, sans défaillance, sa parole intrépide pour réclamer la liberté de la foi, éclairer et réconforter ses moines et tous les catholiques fidèles, revendiquer, contre la théologie impériale, en des termes d'une éloquence magnifique, la primauté du Siège de Rome, « la première entre toutes les Églises de Dieu, la source toujours pure et toujours limpide de l'orthodoxie, l'abri sûr contre toutes les tempêtes de l'hérésie ».

Saint Théodore, « par son intrépidité, rappelle saint Paul, il n'a pas moins combattu, ni moins souffert que le grand Apôtre ». Comme lui, il endura la faim et la soif, le froid et la chaleur, les flagellations et des tortures sans nombre. Il fut chargé de chaînes, jeté en prison; ses chairs meurtries et sanglantes tombèrent par lambeaux de son corps amaigri; il passa dans l'exil quinze ans de sa vie; aucune souffrance n'épargna ni ne déconcerta ce lutteur courageux : il fut un saint des jours antiques et son premier biographe le proclame, à bon droit, « vrai disciple et imitateur de Jésus-Christ, vase d'élection, gloire du sacerdoce, règle des moines, cœur apostolique, confesseur éminent, martyr de volonté, soleil de l'orthodoxie,

docteur œcuménique, colonne, soutien, bouche de l'Église, ange terrestre et homme céleste ». S'il n'obtint pas lui-même la couronne du martyre consommé, que ses vœux appelèrent tant de fois et auquel son héroïsme semblait le destiner, il eut du moins, touchante compensation de la Providence, la joie inexprimable de voir cette glorieuse auréole sur la tête de plusieurs de ses fils.

L'illustre confesseur, dont les pages qui suivent vont retracer la vie et les travaux, vécut à une époque troublée et douloureuse, dont les tristesses ressemblent étrangement à celles de notre histoire religieuse contemporaine. Il eût été facile de multiplier les comparaisons et de signaler de singuliers « recommencements » d'histoire, mais il a paru suffisant et préférable de marquer ici, d'un trait rapide, que de curieux rapprochements s'imposeraient à l'esprit du lecteur. Le monastère florissant dont Théodore était le chef et qui, sous sa direction, était devenu comme une oasis sainte et pure au milieu de la grande capitale mondaine, une véritable pépinière de savants et de saints, est, un jour, sur l'ordre du pouvoir impérial, occupé militairement ; ses moines sont expulsés de vive force, et les vieillards jetés à la rue par la main des soldats ; ses biens sont confisqués au nom de la politique, et le couvent lui-même est remis aux mains d'un faux-frère dont le prince récompense ainsi la défaillance et les dénonciations ; et c'est un apostat qui excite et mène le mouvement antireligieux et organise la persécution contre ceux qui pratiquent encore la foi que lui-même a quittée. Aussi, parfois, semble-t-il en lisant

la vie de saint Théodore, que nous vivons certaines heures tragiques de notre propre histoire, et l'on se demande si ces faits déplorables se passent au neuvième siècle ou au vingtième, dans la Byzance impériale ou bien dans notre France.

Les œuvres de saint Théodore comprennent un volume entier de la *Patrologie grecque* de Migne, tome XCIX, et dans la *Nova bibliotheca Patrum*, tome XIII, part. I, tome IX, part. I et II. MM. Auvray et Tougard ont publié, à part, en 1891, Paris, Lecoffre, la *Parva Catechesis*, que nous citons d'après cette édition. Les autres références renvoient au tome XCIX de Migne. Dans le même volume de la Patrologie se trouvent deux Vies anciennes de saint Théodore ; l'une est demeurée anonyme mais suit, pas à pas, l'autre qui est due au moine Michel, disciple du saint, et fut écrite peu d'années après sa mort. D'autres indications bibliographiques seraient ici superflues ; le lecteur qui les désirerait plus abondantes pourrait les trouver soit dans mes thèses pour le doctorat ès lettres : *De studio cœnobio Constantinopolitano*, et *Les moines de Constantinople jusqu'à la mort de Photius*, Paris, 1897, Lecoffre ; soit dans la thèse théologique, plus récente, de G. Schneider : *Der hl. Theodor von Studion*, Münster i. W. 1900 ; ou enfin dans le livre du P. J. Pargoire : *L'Église byzantine de 527 à 847*, Paris, Lecoffre, 1905.

Collège de La Malgrange, 1er janvier 1906.

SAINT THÉODORE

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE DE SAINT THÉODORE

Saint Théodore naquit à Constantinople en 759, dans un siècle déchiré par de violentes querelles religieuses qui mirent en grand péril la foi de l'Église byzantine et l'existence de l'ordre monastique. Presque sans interruption, durant les vingt premières années de sa vie, sous le règne de Constantin Copronyme et celui de Léon l'Arménien, il put voir les catholiques poursuivis cruellement dans leurs croyances, au nom de la théologie impériale, et les monastères dépouillés de leurs biens au nom de la politique et des ustes lois, cependant que lui-même grandissait dans a crainte du Seigneur, sous la garde vigilante de son ère et de sa mère, et allait bientôt devenir l'honneur le la profession religieuse, le défenseur intrépide de a liberté des consciences et de l'indépendance de 'Église.

La famille de Théodore était de noble race, riche et ieuse. Son père remplissait à la cour les fonctions l'intendant des finances. Il s'appelait Photin. Et ce iom qui signifie « homme de lumière », les anciens

biographes de Théodore se plaisent à remarquer combien Photin le mérita par l'élévation de son caractère, l'éclat de sa vertu, la splendeur de sa vie chrétienne : au milieu même de la Cour impériale il brilla comme un phare, indiquant aux autres, par son exemple, le chemin d'une vie plus parfaite.

Photin plaçait, en effet, la piété et le service de Dieu au premier rang de ses devoirs ; lorsqu'il vit qu'il ne pouvait plus rester au service du prince sans trahir la foi de ses jeunes années, il résigna ses fonctions à la cour, ne voulant plus des dignités qui eussent enchaîné la liberté de sa conscience.

Théoctiste, la mère de Théodore nous est plus connue que son père. Elle était sœur d'un moine fameux par son courage et sa vertu, saint Platon, qui était allé chercher, loin de la capitale, dans un monastère de l'Olympe de Bithynie, la liberté de prier Dieu avec d'autres âmes religieuses et d'honorer avec l'Église catholique les Saintes Images. La mort de leurs parents Sergius et Euphémia, emportés tous par la peste qui désola le commencement du règne de Constantin Copronyme, avait laissé orphelins, dans un âge très jeune, Théoctiste et Platon. Celui-ci fut élevé par les soins d'un oncle qui était trésorier-payeur impérial. La naturelle noblesse d'âme de l'enfant trouvait dans les honneurs du monde une occasion d'exciter son cœur à de plus nobles ambitions. « Il n'abandonnait point son âme aux désirs sans frein de la jeunesse, mais il sut se dompter lui-même, s'abstenir de la compagnie des jeunes fous de son âge et fréquenter les sages ; on ne le voyait pas aux banquets, ni à ces « beuveries » où chacun doit boire à longs traits pareils ; il ne dissipait pas son bien au jeu et dans le vin, ainsi que le font tant d'autres adoles-

cents[1] ». Mais, en toute sa conduite, il gardait une fière allure indépendante, embellie par un éclatant bon sens et le charme délicieux de ses relations. Au lieu de s'adonner aux sports à la mode, il nourrissait son esprit par la lecture; on le voyait assidu non aux spectacles, mais dans les églises; fréquenter les assemblées pieuses et non pas les réunions des mondains ou des impies. Avant de partir pour son lointain monastère, il avait vendu tous ses biens qui étaient considérables, et distribué aux pauvres la plus grande partie de sa fortune. Il était moine déjà depuis un an lorsque Théodore vint au monde.

La sœur de saint Platon était digne d'un tel frère, par sa haute piété et par le zèle qu'elle sut apporter à la formation chrétienne de ses enfants. « Dès qu'elle nous eut donné le jour, écrit l'un d'eux, elle ne fit point comme les autres femmes qui, sous l'impulsion lu démon, se font donner les présages pour le nouveau-né, attachent toutes sortes de talismans et d'amulettes aux lits et aux sièges, des chaînes et colliers porte-bonheur à l'enfant; elle se contentait de nous marquer du signe fortifiant et vivifiant de la croix qu'elle regardait comme une arme invincible et un bouclier inexpugnable. Et malgré toutes les femmes présentes, malgré leurs menaces répétées elle ne voulut consentir à aucune de ces superstitions[2]. »

Théoctiste ne manquait point d'apporter ensuite une igilance inquiète à ouvrir aux pensées de la foi, à amour de Dieu et des pauvres le cœur de ses jeunes nfants; ses avis, ses encouragements les excitaient à ire toujours mieux; la verge même, quelquefois,

1. *Laud. funeb.*, 808.
2. *Laud. funeb.*, 884.

venait en aide à leur raison naissante. Chaque soir, quand ils reposaient dans leur lit, elle allait faire sur leur front le signe de la croix, et, chaque matin, après leur réveil, elle les excitait à la prière, les accoutumant ainsi à honorer Dieu fidèlement. Elle les habituait encore à voir dans les pauvres et les malades l'image de Jésus-Christ. Sa maison était hospitalière aux orphelins et aux veuves, aux vieillards, aux infirmes, qu'ils fussent de la ville ou du dehors, aux victimes du mal sacré, que sa main bienfaisante se plaisait à soulager. Charité rare : elle recevait souvent à sa propre table, surtout aux jours de fête, le Christ en la personne d'un mendiant. Elle apprenait à ses enfants à exercer l'hospitalité, et fit un devoir à sa petite fille de panser de ses mains les ulcères des lépreux [1].

Théodore, dont la piété filiale se complaît à nous instruire de toutes ces vertus de sa mère, avait donc en elle la plus excellente règle et maîtresse de vie chrétienne ; il se laissa docilement modeler par les mains maternelles, et montra dans tous les progrès de son âge une sagesse résolue et une sainteté prompte à l'action, où apparaissait encore l'énergique empreinte de la forte et virile éducation de son enfance. Ses parents ne dirigèrent point seulement l'éveil de son cœur et la formation de son caractère, ils mirent le plus grand soin à ouvrir et façonner son intelligence par les études.

Dès qu'il eut accompli sa septième année, Théodore reçut les leçons d'un maître choisi par eux avec la plus sérieuse attention, il apprit de lui les premiers éléments des lettres et des sciences. Ce maître était son plus habituel compagnon. L'enfant ne se complai-

1. *Laud. funeb.*, 888.

sait point aux plaisanteries, aux spectacles, aux jeux et amusements divers qui font le charme des jeunes gens de même âge et de même rang ; on le voyait uniquement soucieux de s'instruire et son plaisir le plus vif était d'accroître ses connaissances et de nourrir son esprit. A mesure qu'il grandit en âge et en jugement, il parcourut le cycle des études profanes, grammaire et poétique, rhétorique, dialectique. Par la finesse et la promptitude de son esprit aussi bien que par l'activité de son travail le jeune élève brille, sans rival, au premier rang. Bientôt il sait parler et écrire le grec dans toute sa pureté ; en étudiant les meilleurs d'entre les poètes, il ne se laisse pas attirer par toutes les fleurs de la poésie, mais se fait un choix de celles qui lui paraissent les plus utiles. Ce qu'il recherche, ce n'est pas de connaître les mythes gracieux et les brillantes fictions, il s'en défie avec autant de soin qu'Ulysse se défiait du chant des sirènes : c'est d'ouvrir son intelligence, par l'étude des lettres profanes, à la connaissance des Lettres chrétiennes. S'il orne son esprit par la lecture des poètes, s'il l'exerce même à des compositions poétiques, il n'oublie point les sages conseils des anciens, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze : « Imitez l'industrieuse abeille qui, guidée par la nature, butine sur chaque fleur pour en retirer avec une habileté merveilleuse ce qu peut servir à composer son miel. Vous, vous êtes guidé par l'intelligence : recueillez largement ce qui peut vous servir, mais si vous rencontrez mot ou chose capable de vous nuire, éloignez-vous au plus vite, car rien n'est plus rapide que la pensée humaine. Ainsi donc, tout ce qui a été écrit à la louange de la vertu, à la critique du vice, lisez-le, apprenez-le avec soin, gravez dans votre esprit et la pensée elle-même et l'élégance

de la diction. Quant aux niaiseries que ces auteurs ont écrites sur les dieux, ce sont des fables et des mythes déshonnêtes, des doctrines enseignées par le démon, des fictions dignes de rires et de larmes ; détournez-vous de tous ces appâts trompeurs, méprisez ces dieux, mais estimez les écrivains qui vous apprennent à les connaître ; sur la même plante laissez les épines et cueillez les roses[1]. »

Théodore usa du même éclectisme pieux dans l'étude des rhéteurs et des philosophes. « Il ne s'exerçait pas, écrit dédaigneusement son biographe, au bavardage frivole et aux controverses des rhéteurs, mais, s'appliquant par-dessus tout à savoir bien équilibrer une composition oratoire, il laissait à d'autres, qui en font métier, le souci de vaniteux arguments et de fines et élégantes expressions. »

Pour la philosophie, dès qu'il se mit à l'étudier, il s'y adonna de toute son ardeur, et successivement il en approfondit les diverses parties, l'éthique, la dogmatique et la dialectique. Il voyait, tout autour de lui, des hommes artificieux tenir des discours imprudents et soulever des problèmes dangereux qui ébranlaient, détruisaient même la foi dans les âmes : Théodore se fit une règle d'éviter leur société et de n'assister jamais à leurs leçons.

Tout enveloppé qu'il fût par l'atmosphère profane de ces études, Théodore n'oubliait point les saintes Écritures. Il les méditait avec ardeur et mettait à les approfondir le meilleur de son âme. Non seulement il en savait le sens vulgaire, mais il s'efforçait encore d'en pénétrer le sens mystérieux et caché. « Semblable à l'abeille laborieuse, il butinait parmi les Vies des

1. Mes *Moines de Constantinople*, 377.

Saints ayant autrefois brillé dans l'Église, ainsi que parmi les prairies odoriférantes. » Il demandait à la lecture des Pères la science des dogmes de la Foi et l'explication des obscurités de nos Saintes Lettres. Et dans ces travaux, son but n'était pas de briller au premier rang parmi les compagnons de son âge, mais d'acquérir une érudition et un trésor de connaissances qui le rendissent capable de lutter un jour contre l'erreur et de réfuter victorieusement toutes les subtilités de l'hérésie. A vingt ans, Théodore, par son travail et son intelligence, par la continuité non moins que par la sage direction de son ardeur studieuse, avait acquis sinon la science des lettres divines et humaines, du moins les germes féconds de cette science : ainsi que des grains choisis, ils allaient bientôt lever en son âme et, en grandissant, faire fleurir l'espoir d'une prochaine et brillante moisson.

Mais, si avide que se montrât le jeune homme dans la recherche de la science, on le voyait encore plus empressé à la poursuite de la vertu, et sa conduite admirable attirait à sa personne le respect et presque la vénération de toute la jeunesse des écoles. Pour parler comme l'un de ses premiers biographes, il avait fait de la chasteté son inséparable compagne ; il évitait la société des pervers, ne fréquentait que celle des sages, visitait souvent les églises, était assidu à la synaxe et aux assemblées religieuses. Et déjà il s'essayait à macérer sa chair par des veilles prolongées, par le jeûne et l'abstinence : avant d'être appelé à la vie religieuse, il voulait s'habituer à ses exigences et à ses labeurs, afin de les trouver faciles et de les pouvoir supporter sans peine.

Bientôt, en effet, Théodore irait chercher dans les austérités et les combats du cloître le secret d'une

perfection plus grande encore et d'une activité consacrée tout entière au service de Dieu et de l'Église.

Après la mort de Constantin Copronyme, en septembre 775, Léon IV, son successeur, sans abroger les lois portées par l'empereur iconoclaste contre les partisans des Saintes Images, ni désapprouver leurs adversaires, laissa revenir les moines et sommeiller les prescriptions édictées contre eux; toutefois sa condescendance n'alla point jusqu'à permettre qu'on rétablît dans son palais même le culte défendu; et plusieurs hauts fonctionnaires, coupables d'avoir honoré les Images, furent mis à la torture, jetés en prison et enfin relégués dans des monastères. L'impératrice Irène, convaincue du même crime, fut envoyée en exil, février 780. Mais, quelques mois plus tard, l'Empereur mourait, laissant la couronne à un enfant de dix ans, Constantin VI. Ce fut Irène qui régna sous le nom du jeune prince.

Elle s'efforça de rendre au plus vite la paix à l'Église, « la paix dont elle portait le nom, dont elle eut plus encore les œuvres ». Les pieux fidèles purent, sans crainte, servir Dieu et honorer les saints, et tout ce qui restait de moines et d'orthodoxes, étincelle échappée à la tempête, illumina de nouveau le monde du flambeau de la vraie doctrine.

C'est à ce moment que l'oncle maternel de Théodore, le moine Platon, revint dans la capitale et se rencontra pour la première fois avec son neveu. Depuis plus de vingt ans, il brillait par d'éclatantes vertus dans son couvent de Bithynie; à la mort de son abbé, il était devenu higoumène (ou supérieur) du monastère des Symboles, et il avait vécu dans une si profonde solitude qu'il apparut dans Byzance comme un ressuscité d'entre les morts : « Nous ignorions

nous-mêmes, dit Théodore, que le frère de notre mère fût encore en vie. Au sortir d'une longue nuit de combats, nous le vîmes briller comme l'étoile du matin[1]. »

L'abbé des Symboles, sous des dehors d'ascète, cachait une singulière puissance de séduction : sa parole était douce et harmonieuse, son commerce plus doux encore ; il possédait les connaissances les plus variées ; sa complaisance et sa bonté n'avaient point de limites. Aussi dans la grande ville, chacun voulait le voir, l'entendre et jouir de sa présence. Et Platon, se faisant volontiers tout à tous, devenait le médecin spirituel de cette société si frivole et si mobile ; il réconciliait les parents et les enfants, rappelait et faisait observer aux serviteurs et aux maîtres leurs obligations réciproques de se vouloir et de se faire du bien. Des familles entières furent transformées par ses conseils et ramenées à la vertu. Et plus que toute autre, la chrétienne et pieuse famille de Théodore devait subir l'influence profonde du saint moine de Bithynie : celui-ci arrivait à point nommé pour donner une direction définitive à la vie du jeune homme.

Théodore, on vient de le voir, nommait Platon « son étoile ». Une autre fois, il caractérise en ces termes magnifiques l'action de ce saint religieux sur son esprit et son cœur : « Vous êtes ma lumière, vous êtes le flambeau toujours brillant qui éclaire les ténèbres de mon esprit ; vous êtes mon évangile, ma joie, ma fête, ma gloire. Sans vous le soleil est pour moi sans éclat ; et j'aimerais mieux ne pas respirer l'air du jour que de ne voir plus votre visage[2]. »

1. *Laud. funeb.*, 820.
2. Ép. I, 2, 909.

Le séjour de Platon à Constantinople éveilla, chez un grand nombre, le désir de la vie monastique. Depuis longtemps sa sœur Théoctiste, et son neveu Théodore, aspiraient à la profession religieuse : la présence et les avis du moine décidèrent leur résolution. Et non seulement Théodore et sa mère, mais encore son père, sa sœur, et ses deux frères et trois oncles maternels dirent au monde un adieu sans retour. Après avoir vendu tous leurs biens, donné à leurs esclaves la liberté et de généreux legs, distribué aux pauvres le reste de leur fortune, Photin et Théocliste se séparèrent. La mère et sa fille entrèrent dans un couvent de Constantinople, le père et ses trois fils allèrent au delà de la Propontide, dans une propriété de famille, la seule qu'ils eussent gardée et dont ils firent un monastère.

Ce que furent les adieux de la mère et de ses fils, Théodore lui-même le raconte en ces termes : « Le jour où notre mère prit l'habit de religion, nous étions là avec notre père, dirai-je comme à une fête ou à des funérailles ? Nous perdions notre mère, nous ne pouvions plus lui parler ni l'aborder avec la même liberté ; nous songions à la séparation et notre cœur était plein de tristesse. Et quand, après le temps écoulé, il fallut partir avec notre père, moi qui sortais de l'âge imberbe et devenais un homme, j'étais assurément attristé et plein de douleur, mais je supportais ma douleur avec action de grâce. Mais le plus jeune de mes deux frères, Euthyme, encore tout adolescent, quand arriva l'heure de la séparation et du dernier adieu, quand on se livrait aux derniers embrassements, aux derniers appels, aux derniers pleurs, continuait à se tenir étroitement attaché sur le sein de sa mère, et ne voulait pas en être séparé, et deman-

dait de demeurer encore un peu, lui promettant qu'il ferait tout à l'heure sa volonté. Le cœur de notre mère fut-il alors attendri? et céda-t-elle aux larmes de son fils? Non. Écoutez sa sainte réponse. Prenant un visage sévère et domptant son amour maternel : « Mon fils, dit-elle, si tu ne pars point de toi-même, j'irai, de ma propre main, te conduire au vaisseau. » Mon jeune frère céda, ajoute Théodore, et nous pûmes nous éloigner[1].

Il semble bien que ce jeune Euthyme ait ressenti parfois, en présence de l'épreuve, des hésitations semblables, ou plus douloureuses encore, dont Théodore aussi fut le confident et le témoin attristé. « Sois donc enfin un homme, toi aussi, Euthyme mon frère ; tu as combattu déjà le bon combat ; mais ne nous abandonnons pas l'un l'autre, toi ma lumière et mes entrailles, et pour les joies brèves et passagères de ce monde ne perdons pas la vie bienheureuse. Ne te laisse pas séduire par les plaisirs du présent, ni succomber devant la tribulation, ô mon frère. Ne va pas tourner le dos. Le Christ s'est réjoui de te voir flagellé pour sa cause, ne l'attriste point, ô frère bien-aimé, ni les anges qui se réjouissent avec Lui, ni notre père, ni notre mère vénérée qui nous a enfantés au Saint-Esprit, ni tes frères, ni moi surtout que tu dis aimer. Nous sommes trois frères selon la chair, soyons aussi frères selon l'esprit, ne déshonorons point ce nombre mystique et divin. »

L'autre frère de Théodore et d'Euthyme s'appelait Joseph ; il devint archevêque de Thessalonique ; il devait être l'un des plus féconds hymnographes et

1. *Laud. funeb.*, 892.
2. Ép. I, I, 908.

l'un des plus courageux prélats de l'Église grecque : il reparaîtra souvent dans cette biographie de Théodore. Leur sœur et Euthyme lui-même moururent les premiers et moururent jeunes, et leur nom ne se trouvera plus mêlé désormais à cette histoire. Dans une lettre adressée à sa mère dont il venait d'apprendre la grave maladie, Théodore disait en effet : « Pourquoi donc, mère, aviez-vous hâte de nous quitter dans votre désir du siècle futur ? hâte de vous éloigner de nous pour vous rapprocher du Seigneur ? Vous aimiez bien pourtant votre monastère, mais un plus grand désir a pris votre cœur, et vous brûlez de retrouver ma bonne et sainte sœur, et mon doux frère et seigneur Euthyme, ou plutôt le chœur entier des bienheureux. Comment pourrais-je, ô mère, continuer ma lettre sans verser de larmes ? Il me serait donc réservé, malheureux, d'apprendre encore votre mort ! Comment le supporterais-je ? Puisse un tel malheur se détourner de moi ! Toutefois je m'en remets à la volonté et au bon plaisir de Dieu. La mort a pris, en premier lieu, ma sœur ; elle a pris ensuite mon frère ; elle cherche une troisième victime. Qui sera-ce ? Si c'est vous-même, c'est un grand honneur, car vous complétez le nombre trinitaire et vous aurez la récompense, vous qui, réglant si saintement votre vie, avez tout quitté, tout donné à Dieu, le chef, les membres, vous-même. Au reste, le meilleur est ce qui plaira à Dieu. Et vous, ô ma mère, soyez bénie ou vivante ou dans votre dernier sommeil[1]. »

1. Ép. I, 6, 928.

CHAPITRE II

AU MONASTÈRE DU MONT OLYMPE

Théodore avait vingt-deux ans lorsque, avec ses frères et ses oncles, il renonça aux honneurs du monde, et se retira dans une propriété de famille, Saccudion, sur les flancs de l'Olympe de Bithynie. A cette époque, le mont Olympe était, ce que devint plus tard le mont Athos, le séjour d'une multitude de moines, et le huitième siècle y vit la grande efflorescence de la vie monastique. On y rencontrait tout à la fois saint Platon, abbé du couvent des Symboles et oncle de notre Théodore; saint Georges Limniote, saint Pierre d'Atroa, saint Nicéphore et saint Nicétas, fondateur du monastère de Médice ; saint Théophane de Sigriane, pour ne parler que de ceux que l'Église honore du titre de saints. De toutes parts s'élèvent des couvents, des chapelles, des ermitages, sur la lisière des bois, au bord des cours d'eaux, dans les anfractuosités des rochers. Outre les couvents des Symboles, de Médice, de Sigriane, c'est le couvent des Agaures avec ses deux dépendances de Saint-Elie et de Saint-Agapias, le couvent d'Antidium où saint Joannice passa une grande partie de sa vie et fut enseveli; ceux de la Très-Sainte Vierge, des Saints-Pierre-et-Paul, et de Saint-Eustache, bâtis tous trois par ce même saint Joannice ; ceux de

Saint-Nicolas, des Leucades, d'Ériste, de Balée, d'Athénogène, et beaucoup d'autres encore ; la montagne tout entière, a-t-on dit, fourmillait de moines.

Aussi bien, toute cette région de l'Olympe bithynien est-elle une des plus enchanteresses qui soient au monde. La plaine qui s'étend au bas de la montagne et lui sert de marchepied est une véritable terre promise. On y circule à travers des bosquets de chèvrefeuilles, de lauriers-roses et de jasmins. De toutes parts l'eau bruit et se déroule au soleil en larges nappes, ou tombe en cascades, et fuit à l'ombre des peupliers, des cyprès et des figuiers. Des sources chaudes jaillissent des premiers contreforts de la montagne. Les arbres cultivés se pressent autour de la ville comme la végétation d'une forêt vierge. La montagne elle-même est un immense jardin où habitent — aujourd'hui — les derviches musulmans, qui ont remplacé dans ces solitudes les anachorètes chrétiens.

Au-dessus de Brousse, on chemine longtemps dans une forêt de noyers, de charmes et de cerisiers, où se jouent les chevreuils et où chantent les rossignols. Peu à peu la forêt s'éclaircit ; à la région des chênes succède celle des hêtres, mais l'herbe que l'on foule est encore épaisse et fleurie. Bientôt la montagne, de plus en plus austère, se dépouille ; des rochers gris et nus s'entassent au fond des escarpements : on dirait l'écroulement d'une ville énorme. De hauts sapins dressent leurs tons bruns dans les crevasses ; leurs branches se détachent vigoureusement sur la neige étincelante, dont les premières nappes se montrent çà et là. Enfin, on ne rencontre plus que des pins rabougris dont tous les vents du ciel ont tourmenté et tordu la tige, et qui s'accrochent avec énergie à un sol glacé ; puis toute végétation s'arrête :

on touche au front de neige et de marbre de l'Olympe.

L'horizon que l'on découvre de cette cime est digne d'une pareille montagne. A l'Orient s'ouvrent les plaines profondes de Mysie et de Galatie, et plus près les vallées étroites de la Bithynie ; à l'Occident c'est la Troade avec les chênes de l'Ida ; mais au Nord surtout le spectacle est incomparable. L'azur de la mer découpe la côte en mille golfes profonds ; les îles de Marmara semblent des points d'or semés sur le bleu de la mer; et sur le fond de l'horizon, on distingue, lorsque le ciel est pur, les dômes et les minarets de Constantinople.

Vue de Constantinople, la montagne de l'Olympe apparaît comme un sommet allongé, droit, régulier : aucun pic aigu ne s'en détache et ne dérange l'harmonie de cette ligne simple qui marque sur le ciel son profil : c'est bien là le grand, le long Olympe, l'Olympe neigeux, qui jamais ne perd sa blancheur, même dans les mois d'été, l'Olympe lumineux, étincelant et rayonnant.

C'était sur l'un des contreforts de cet Olympe bithynien que Théodore possédait la propriété où il vint se retirer et dont il fit un monastère.

Une forêt l'enveloppait tout entière, et on ne pouvait aborder que d'un côté; au milieu, il y avait des champs avec des arbres fruitiers et autres, arrosés par une eau limpide, douce à boire, qui ne se précipitait pas comme un torrent, mais coulait avec tranquillité. On n'y avait d'autre vue que celle des forêts, et vers le Nord, celle de la mer, et ses habitants y trouvaient, avantage précieux entre tous, ce calme qui élève l'âme vers Dieu et la détache des sens.

C'est là que Théodore avec ses pieux compagnons

fit son noviciat monastique sous la direction de son oncle saint Platon. Ayant reçu de ses mains la tonsure monacale et le « saint et angélique habit », il s'adonna tout entier, dit le biographe son disciple, aux exercices ascétiques, auxquels depuis longtemps déjà il s'était initié. Et, dès les premiers jours, il montra une force d'âme, une virilité de caractère qui ne devaient point connaître de relâchement, et il posa comme fondements solides et inébranlables de sa vie nouvelle l'obéissance et l'humilité.

Avec une incroyable modestie il s'imposait les services les plus bas ; il employait à de rudes travaux manuels ses mains délicates, à couper du bois, porter de l'eau, remuer la terre, surtout la terre inculte et la préparer à devenir jardin, à transporter sur ses épaules de la glèbe à grand renfort de sueurs, et autres sortes de pénibles travaux. Souvent, pendant la nuit, afin de n'être pas vu, ou pendant le repos de midi, il portait sur ses épaules le fumier des bêtes de somme. Ceux qui le reconnaissaient, étaient dans l'admiration en voyant un homme tel que lui et de si haute naissance, agir avec tant de simplicité et d'humilité.

Et en faisant tout cela, Théodore croyait n'avoir rien fait encore. Aussi ne bornait-il pas son activité à ces limites, mais il prêtait son concours aux novices ses compagnons, surtout à ceux qu'il voyait empêchés par leur état de santé ou par d'autres raisons d'accomplir ce qui leur était commandé. Il s'offrait à eux, courait en haut, en bas, partout, pour rendre service et alléger le labeur des autres, et tous le bénissaient.

Dès son entrée au monastère, devinant tout le péril de la volonté propre, il n'eut d'autre règle de

conduite que la volonté de son supérieur. Nombreux sont les exercices qui forment le moine à la vertu : l'abstinence qui exténue, les veilles qui affaiblissent, les larmes à répandre, la prière qui doit avoir des ailes, le sommeil sur la terre nue qui broie le corps, pauvreté du vêtement, travail des mains, génuflexions fréquentes, méditations sur la mort, psalmodie assidue, longues stations debout : mais rien de tout cela n'est aussi nécessaire au simple moine que l'obéissance parfaite au supérieur et la confession. Celui qui ne préfère pas ces deux vertus à toutes les autres est perdu pour l'obéissance, et les divers exercices par lesquels il semblait devoir obtenir le salut, ne sont guère que dangereuses et trompeuses illusions. Les jeûnes, en effet, les veilles et les autres mortifications sont louables en eux-mêmes ; mais loin d'être utiles, ils deviennent plutôt une occasion de chute à celui qui agit au gré de son caprice et n'est pas dirigé par la règle et les avis du supérieur. Mais le moine qui est fidèle à l'obéissance et à la confession, laissant au second rang les autres exercices les accomplit tous en ces deux-là [1].

Et par ce mot de confession Théodore entendait non seulement l'aveu sacramentel de ses fautes, mais l'entière ouverture d'âme à son supérieur et la révélation de ses plus intimes pensées. En toutes choses, dit son biographe, son principal souci était de découvrir à son Père spirituel toutes ses actions, tout le mouvement de ses pensées, sachant bien que révéler ses plus intimes sentiments est une œuvre très grande d'humilité.

Toutes ces qualités le rendaient très cher à tous,

1. *Laud. funeb. S. Platonis*, 812.

mais surtout, on le comprend, à son très saint oncle Platon qui était grandement consolé en voyant dans Théodore une admirable sagesse, une singulière modestie, et surtout une énergie sans pareille pour le bien. Dans l'âme du jeune moine, comme dans une lyre puissante et harmonieuse, c'était l'accord de toutes les vertus dans la plus parfaite mesure : prudence, simplicité, intelligence, activité, douceur, charité ; ces vertus si différentes, si opposées même conspiraient pour ainsi dire en sa personne et formaient en son âme une harmonie très variée tout ensemble et très simple.

Si les progrès de Théodore dans la vie spirituelle furent, à ce point, rapides et surprenants, c'est que, en se faisant moine à la fleur de l'âge, en plein succès des affaires, malgré l'espérance d'un avenir brillant, déjà comblé de richesses et d'honneurs, Théodore avait renoncé au monde non pas seulement en apparence et extérieurement, mais dans la plus stricte rigueur. Il ne fut pas de ceux, nombreux alors, qui, oubliant la parole du Seigneur : « Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, n'est pas digne d'être mon disciple », font profession monastique mais gardent la propriété de leurs biens, traînent avec eux esclaves et attirail de propriétaires, érigent pour eux-mêmes des églises et des monastères dont ils se font les supérieurs : hier encore novices et aujourd'hui abbés; hier encore ne sachant point se conduire eux-mêmes avec sagesse, et demain prétendant conduire les autres sans aucune formation : ils doivent non à leur vertu, mais à leur richesse l'autorité sur leurs frères, tandis qu'ils auraient dû, pendant de longues années, apprendre comment il convient d'obéir à qui commande et

seulement alors parvenir à commander aux autres. Mais avant de savoir obéir ils entreprennent, à grand risque, de diriger, et les moines qu'ils forment sont semblables à eux-mêmes. Car l'obéissance précède le commandement comme l'éclair précède le tonnerre, comme l'étoile du matin précède le soleil levant.

Lorsque Théodore eut bien montré, par toute sa conduite, la perfection de son obéissance, son oncle commença à tourner, au profit de la communauté tout entière, les rares aptitudes de son neveu, et, entre autres missions, il le chargea de diriger la construction de l'église destinée au monastère, dans la solitude de Saccudion. L'édifice reçut l'approbation de tous, car il était magnifique. Tout y était splendide et charmant au regard : le toit, la coupole, les portiques, les voûtes, les angles étaient combinés dans les plus heureuses proportions ; mais ce qu'il y avait de plus gracieux et de plus beau, c'était le pavement en mosaïques aux multiples couleurs, dont l'éclat et l'harmonie ravissaient les yeux. La grâce divine qui habitait en Théodore, « cet homme divin », lui avait donné la force de faire des merveilles, d'accomplir aisément des travaux difficiles, et promptement des entreprises laborieuses et longues.

Et quand il priait avec ses frères dans ce temple éclatant de peintures et de mosaïques, il brillait plus encore des rayons de l'amour de Dieu et de la componction ; et si empressés que fussent quelques autres moines, Théodore était toujours le premier à se rendre à l'église et le dernier à la quitter pour les offices de la nuit et du jour. On l'y voyait le corps et le visage immobiles dans l'attitude de la supplication, et l'esprit puissamment tendu vers la prière.

De plus, il réservait chaque jour une partie de son temps à s'entretenir, loin des hommes, seul à seul avec Dieu. Mais parce qu'il ne faut pas que la vertu demeure cachée, pas plus que le soleil levant, beaucoup de ses frères connurent le secret de Théodore et, maintes fois, le sol arrosé de ses larmes révéla clairement ce que le pieux moine avait voulu tenir caché [1].

On sait que dans l'Église grecque les jeûnes sont nombreux et austères et l'abstinence fréquente, même pour les simples fidèles; combien plus pour les moines! Sur ce point Théodore était de la plus grande sagesse : il ne visait point à une excessive abstinence de nourriture, ni n'affligeait point son corps par une diète intempestive, car l'une brise les forces physiques qui sont nécessaires à l'action et à la pratique de la vertu; l'autre incline l'âme vers les passions et la porte à la mollesse et au plaisir. Il ne refusait donc pas à son corps la nourriture nécessaire pour le soutenir; et, tout en détachant son âme de la matière, il se nourrissait habituellement de tous les mets apportés, afin de ne paraître pas plus mortifié que les autres.

Et dès lors il était un modèle pour les meilleurs d'entre les moines qui rivalisaient de zèle avec lui et mettaient leur perfection à l'imiter comme un sûr exemplaire de toutes les vertus monastiques. Et ceci n'est pas un éloge banal et oratoire : le biographe de Théodore cite les noms des moines pour qui la sainteté de Théodore était un stimulant irrésistible : c'était, au premier rang, son frère Joseph que ses éminentes qualités appelèrent au siège épiscopal de Thessaloni-

1. *Vitæ*, 125, 244.

que ; c'étaient Athanase, Naucrace qui devait succéder un jour à Théodore dans la direction du couvent de Stude ; c'étaient Euthyme et Timothée qui versèrent leur sang pour la défense de la foi catholique, et beaucoup d'autres encore, qui, s'attachant aux pas de Théodore et composant leur vie sur la sienne, s'illustrèrent par les plus magnifiques vertus.

Tous ensemble, sous la direction de Platon, ils consacraient à l'étude la meilleure part du temps que leur laissait la règle. Et comme s'il eût pressenti qu'il serait un jour destiné, lui et les siens, à défendre l'Église par sa science, il mettait sa principale occupation à méditer la Sainte Écriture, ancien et nouveau Testament ; il étudiait les œuvres des Pères, surtout leurs commentaires de la Sainte Écriture, et les gravait profondément dans sa mémoire. Il eut un culte spécial pour les écrits de saint Basile le Grand, qui est regardé chez les Grecs comme le véritable fondateur de la vie ascétique, le père et le patriarche de tous les moines. Au jugement de Théodore, personne n'avait mieux interprété les choses religieuses, ni parlé avec plus d'éloquence que Basile. Bien qu'il étudiât toutes ses œuvres avec une merveilleuse ardeur et y trouvât un plaisir sans égal, cependant il vantait et chérissait entre tous le livre écrit par Basile pour les moines, il s'y donnait tout entier, le consultait pour toute la conduite de sa vie et s'y conformait avec la plus parfaite exactitude. Il avait pour ce livre une telle vénération que si quelques-uns lui paraissaient ne l'estimer pas assez, il ne les regardait pas comme de vrais moines et pensait qu'on ne devait pas les admettre à la profession monastique.

Il y avait alors, au monastère de Saccudion, quelques religieux qui avaient oublié la plupart des règles

ascétiques de saint Basile, et qui n'observant plus la pauvreté monastique, amassaient des richesses, comme s'ils étaient restés dans le monde. Le législateur des moines avait interdit de transformer les couvents, ces maisons de prière, en maisons de commerce. Mais insensiblement le relâchement s'était introduit jusque dans les meilleurs monastères, et la perspective de bénéfices pécuniaires avait implanté à côté des cloîtres l'élevage des bestiaux, et pour soigner ceux-ci les moines en étaient venus à loger dans leurs murs tout un personnel de domestiques, bien que la cohabitation des moines et des séculiers fût déclarée dangereuse par saint Basile.

Théodore affligé de voir les règles monastiques violées, et les moines avoir des serviteurs, des troupeaux, des bêtes de somme, voulut corriger au plus vite ces étranges abus. Il va trouver saint Platon. « Il faut, lui dit-il, ne pas négliger de porter remède à ce mal si général, mais, par notre exemple, mettre un frein à cette nouveauté pernicieuse inspirée par le manque de foi et par l'amour du monde. Car c'est une honte pour des moines de chercher à faire du lucre, comme font les mondains qui n'ont pas embrassé la vie religieuse[1]. »

Théodore fut chargé par son oncle de mettre fin à ces abus si nuisibles aux intérêts des âmes et du monastère. Mais dans l'éloge funèbre qu'il consacra plus tard à la mémoire de son oncle, Théodore lui laisse tout l'honneur de cette réforme : « Trouvant contraire aux règles du divin Basile et à l'esprit monastique la coutume d'avoir, dans les monastères, pour soigner les animaux femelles, des serviteurs qui y logeaient,

1. *Vita*, 245.

d'où toutes sortes d'inconvénients et d'ennuis spirituels, voici ce que fit Platon. Après avoir recueilli les avis des moines les plus instruits, car, exempt de toute présomption, il consultait toujours avant d'agir, afin de ne rien faire, même le bien, inconsidérément, l'abbé de Saccudio supprima toutes ces coutumes illégales comme des hérésies funestes, et décida que son monastère n'aurait plus désormais ni serviteur, ni animaux de sexe féminin, ni aucun de ces revenus commerciaux que le divin Basile appelle des bénéfices de cabaretiers et déclare devoir être bannis[1]. »

On donna donc la liberté à tous les serviteurs après leur avoir remis quelque argent; on distribua aux pauvres le reste des biens dont ces séculiers avaient la charge, et ainsi le couvent de Saccudion rentra dans l'exacte observance des antiques traditions léguées par les Pères, et devint le parfait modèle de la vie monastique. Le bruit de cette généreuse et mémorable réforme se répandit au loin, excitant le même zèle de perfection chez les saints moines et provoquant l'envie de ceux qui n'avaient point le courage de l'imiter. Platon et Théodore, sans s'émouvoir ni des éloges ni des critiques jalouses, inaccessibles à la vaine gloire aussi bien qu'aux récriminations, demeurèrent inébranlables dans leur réforme. Et bientôt cette réforme s'étendit peu à peu jusqu'aux monastères les plus lointains. « Que si, conclut humblement Théodore, Platon eut un compagnon de lutte et de labeur, à savoir celui qui dit et écrit ces lignes, tout mérite doit en revenir à notre Père : il convient au fils d'imiter son père et de se conformer entièrement à lui[2]. »

1. *Laud. funeb. S. Platonis*, 825.
2. *Ibid.*, 825.

Sous l'influence de ces sages mesures et de ces courageux exemples, la famille religieuse de Saccudion prenait accroissement : cultivée, ainsi qu'un champ fertile, par d'habiles et vaillants ouvriers, elle produisait des fruits abondants de salut. L'abbé Platon, voyant la sainteté grandissante de Théodore et l'heureuse influence que ses vertus exerçaient sur les moines qui en étaient les témoins, pensa qu'il était temps de demander pour lui le sacerdoce. Théodore résista longtemps : son humilité redoutait l'honneur de cette éminente dignité de prêtre ; mais il finit par céder à l'obéissance et se rendit avec son oncle à Byzance où le patriarche Taraise lui donna les ordres sacrés, depuis le sous-diaconat jusqu'à la consécration sacerdotale.

Revenu en hâte à Saccudion, le nouveau prêtre (787 ou 788) estima qu'il était désormais obligé à une vie plus austère encore et plus mortifiée, et à monter plus haut dans le chemin de la perfection, car la vertu doit aller toujours de l'avant. Son zèle et son énergie grandissent encore : à peine ses yeux connaissent-ils désormais le sommeil, il passe la plus grande partie de ses nuits dans la méditation de nos Saintes Écritures, et son âme, de plus en plus, monte vers Dieu autant qu'il est possible ici-bas, lui est intimement unie, ne cessant de vivre en sa présence, de le louer dans des hymnes, de le célébrer sans repos par la mélodie intérieure de toutes ses pensées. On aurait pu dire que déjà Théodore était passé à une autre vie et qu'il avait quitté la terre tout en y demeurant embarrassé dans l'enveloppe du corps.

Cependant, la renommée du couvent de Saccudion s'était répandue au loin et les novices s'y présentaient

nombreux. Il y eut bientôt jusqu'à cent moines. Platon commençait à trouver trop lourd pour ses épaules le soin du troupeau ; d'ailleurs, témoin des vertus de son neveu, il pensait qu'il était temps de l'associer à la direction du monastère. Mais Théodore, qui pour tout le reste était plus mol que la cire à obéir, ne se laissa point tout d'abord persuader. Il connaissait le jugement porté sur ceux qui s'approchent témérairement des prélatures : « S'il est difficile de savoir obéir, il paraît être beaucoup plus difficile encore de savoir commander. »

Mais, raconte Théodore lui-même[1], « il arriva que Platon fut frappé par la maladie. Elle parut mortelle, et d'ailleurs répondait trop aux désirs de démission du supérieur ; il fit passer sur moi le fardeau du commandement, sur moi qui n'étais pas même digne d'être commandé. » Ce que Théodore ne dit point, c'est que ce ne fut pas la volonté seule de son oncle qui le désigna pour les fonctions d'abbé, mais le suffrage des moines. Ceux-ci, d'une voix et d'un cœur unanimes, déclarèrent que Théodore était le plus digne de commander, et le plus capable de diriger leurs âmes, étant supérieur à tous par sa vertu et son savoir. Platon signifie à son neveu l'élection faite par l'assemblée de ses frères et sa volonté qu'il prenne désormais soin d'eux comme étant leur higoumène. Théodore enfin se résigne à donner son assentiment : il était dans sa trente-cinquième année, et, depuis treize ans, avait embrassé la vie monastique.

Il allait montrer bientôt, et, non plus seulement à l'intérieur d'un paisible monastère, mais en face

1. *Laud. funeb. S. Platonis*, 828.

même des deux plus puissants personnages de Constantinople, empereur et patriarche, qu'il était vraiment un chef plein de résolution et de courage, capable de défendre sans faiblir l'intégrité de la foi et de la morale chrétienne.

CHAPITRE III

LE DIVORCE IMPÉRIAL. — PREMIER EXIL DE THÉODORE

Au commencement de 795, l'empereur Constantin VI, fils d'Irène, répudia sous de faux prétextes sa femme légitime Marie l'Arménienne. Après l'avoir enfermée dans un monastère et relégué leur fille, la petite Euphrosyne, elle aussi, dans un couvent, il voulut épouser une dame d'honneur de sa mère, Théodote, qui était proche parente de Théodore et de Platon.

Il ne restait plus qu'à célébrer les noces du nouveau couple impérial. Mais le patriarche Taraise se refusa de prononcer la dissolution du premier mariage et déclara qu'il souffrirait la mort plutôt que d'y consentir. En vain l'empereur le fit-il solliciter par les personnes qu'il croyait les plus capables d'ébranler sa résolution; il le manda au palais, multiplia les plus vives instances, voulut le persuader que Marie avait attenté à sa vie, et mit sous ses yeux le prétendu poison; le patriarche fut inflexible et déclara que si l'empereur se remariait, il se verrait forcé de l'exclure des sacrements.

Constantin répondit à ces remontrances par la menace de renouveler la persécution contre les partisans des Saintes Images, éleva Théodote à la dignité d'impératrice, et prétendit contraindre le patriarche

à bénir lui-même son mariage. Taraise ne céda ni aux prières ni aux menaces, mais, à son défaut, la bénédiction nuptiale fut donnée aux nouveaux époux par le prêtre Joseph, économe de la Grande-Église. Les fêtes du mariage durèrent tout un mois, et le prêtre Joseph y prit part.

Il semble bien que le devoir du patriarche eût été de soumettre aux peines ecclésiastiques les « adultères » et le prêtre qui les avait bénis. Mais Taraise jugea prudent de ne pas pousser à bout un prince aveuglé par la passion, et qui aurait pu se déclarer pour l'hérésie et rouvrir les plaies encore saignantes de l'Église. Il n'exécuta donc point sa menace d'excommunication et se renferma dans un silence plein de dissimulation. Mais ce ménagement n'apaisa point la haine de l'empereur contre le prélat; et la contagion de l'exemple impérial se répandit bientôt jusque dans les provinces avec une désastreuse rapidité.

Si la politique et la crainte de paraître censurer les mœurs du prince rendaient muettes les lois ecclésiastiques et désarmaient le patriarche, d'autres voix s'élevèrent pour faire entendre de courageuses protestations, et d'autant plus dignes d'être entendues qu'elles étaient plus désintéressées. La nouvelle impératrice étant la parente des deux saints réformateurs de Saccudion, il était piquant de savoir quelle serait, en cette affaire, l'attitude des deux moines Platon et Théodore. Elle fut, jusqu'au bout, telle qu'on pouvait l'attendre de leurs vertus apostoliques et de leur zèle indomptable.

Tous deux virent, dans la conduite de l'empereur, une nouvelle et périlleuse étape de l'empiétement progressif du pouvoir impérial, toujours désireux de

se mettre au-dessus des lois ecclésiastiques aussi bien que des lois civiles, et de les modifier au gré de son bon plaisir ; à leurs yeux, c'était une nouvelle intrusion de l'autorité civile dans les choses spirituelles, et une confusion inadmissible des deux pouvoirs. Et si quelqu'un s'étonnait que, dans cette question du mariage de Constantin et de Théodote, ces moines aient tant lutté, tant souffert, et que l'empereur, pour les réduire, ait employé les moyens extrêmes, c'est que en la personne du prince et en celle du moine, deux puissances sont en lutte, l'Empire et l'Église ; la première qui prétend à la suprématie même des consciences, la seconde qui revendique courageusement leur liberté.

« L'empereur, dit Théodore, au mépris des lois de Dieu, rejetant la femme à laquelle il était légitimement uni, devint donc adultère comme Hérode. Alors notre Père (saint Platon) montre le zèle du Précurseur ; et tandis que presque tous consentaient à l'iniquité, seul, pour ainsi dire, avec ses fils, il demeura intraitable. Et cependant, pendant toute une année, quels combats à subir : rumeurs sur rumeurs, menaces sur menaces de flagellations, d'exils, de mutilations[1] ! »

Pendant un an, en effet, Constantin ne négligea rien pour attirer à son parti les deux chefs du monastère de Saccudion. Il leur envoya des lettres, de l'argent, les plus belles promesses ; il leur envoya des moines dont il était sûr, les parents qu'ils avaient encore à la cour ; Théodote elle-même leur fit parvenir des présents avec l'assurance de sa vénération et de celle de l'empereur.

1. *Laud. funeb. S. Platonis*, 829.

La lettre suivante écrite par Théodore à un supérieur de monastère, Nicéphore, son cousin, montrera bien à quelles sollicitations étaient en butte les moines de Saccudion. « Quand votre réponse me fut remise par notre Père le diacre, mon bien cher cousin, je voulais aussitôt vous écrire. Mais c'était l'hiver, je changeai d'avis, et je crus bon de ne point écrire si vite. Mais puisque vos lettres viennent encore m'interroger, pourquoi différer davantage et ne pas vous dire toute ma pensée[1] ? » Et Théodore commence par parler de sa jeunesse passée, en des termes de la plus touchante humilité. « D'abord, je veux vous dire, et croyez-moi, ami vénéré, que je fus, pour beaucoup, et vous le savez bien, un exemple de vices nombreux. Il n'est presque point de fautes que je n'aie commises et où je n'aie entraîné les autres. Mais sachant la bonté de Dieu qui va jusqu'à retirer celui qui se plonge dans les profondeurs du mal et lui tend la main pour le repentir, j'ai échappé au désespoir et, peu à peu, il m'a semblé que je m'affermissais dans le bon chemin. Et c'est pourquoi, comme Dieu le sait, lui qui connaît tous les secrets, je me suis éloigné de la société de mes parents, de la fréquentation de mes amis selon la chair, et des autres hommes, la seule puissance divine venant au secours de ma faiblesse. »

Puis, arrivant à l'objet même de la lettre, à savoir si l'empereur avait le droit de répudier son épouse pour en prendre une autre, Théodore ajoute : « Quant à ce que vous avez voulu apprendre de moi, malgré mon ignorance, il en est bien comme vous l'a dit notre diacre. Nous n'avons point parlé,

1. Ép. I. 4, 920.

ni affirmé à la légère, mais après avoir été fixés et fortifiés dans notre sentiment par la lecture et la méditation des Saintes Écritures, et par l'avis de ceux que nous dûmes interroger. La vérité c'est donc que *cela* est défendu manifestement par la loi divine, et non seulement par l'apôtre saint Paul, mais par les autres Pères, d'accord avec le précepte apostolique. Pourquoi, en effet, dissimulerais-je plus longtemps ma pensée ? Pourquoi ne pas ouvrir mon âme et ne pas la délivrer de la souffrance qui l'étreint ? »

Théodore cite plusieurs textes par lesquels il justifie sa décision, puis il ajoute : « Je vous ai ouvert courageusement toute ma pensée, comme à un père et un ami. Et Dieu, qui connaît les cœurs, sait bien que nous ne publions rien au dehors — car nous n'avons pas d'autorité — et que nous n'avons point de haine ; mais mon cœur est rempli d'affection pour notre très pieux empereur et tous mes parents, car j'aime bien tous mes parents, vous le savez. Je fais mention de lui dans la sainte liturgie, je prie pour lui en particulier et en public. Et nous sommes en communion avec l'Église. Loin de nous d'en être jamais séparés ! Pardonnez-moi, car je ne suis qu'un pécheur. J'avais choisi ce coin de terre pour y pleurer mes péchés et n'être plus mêlé au monde. Est-ce donc un crime ? Accordez-moi, très cher cousin, car vous le pouvez, la faveur de vivre ici tranquille et solitaire, et s'il se peut, loin de tous les humains. Par vos soins intelligents, aplanissez ce qui est raboteux, redressez ce qui est tortueux. Soyez pour nous un arbitre de paix, aidez-nous à garder le calme et la tranquillité, et si, dans cette affaire, il est quelque chose qui nous soit utile, faites-le pour nous selon la justice et la raison. »

La paix que souhaitait si vivement Théodore ne lui fut pas laissée. On essaya, par mille moyens, de le gagner, mais sollicitations, caresses, menaces furent pareillement inutiles. Constantin essaya lui-même une suprême tentative. Sous prétexte d'aller prendre les eaux thermales qui jaillissent de l'Olympe bithynien, il se rendit à Brousse avec une magnifique escorte, comptant bien que les moines de Saccudion viendraient, comme tous les autres moines de la montagne, saluer leur empereur selon le cérémonial. Mais son attente fut trompée, Platon et Théodore s'abstinrent, et l'empereur, furieux, repartit en hâte pour Constantinople, ne respirant que la vengeance.

Aussitôt, il envoie un officier de sa garde et le gouverneur du thème où se trouvait Saccudion avec mission de traiter comme des ennemis de guerre le couvent désarmé et ses moines défendus par la seule loi de Dieu. « Le pasteur, dit Théodore, fut enlevé du milieu de son troupeau et les brebis furent dispersées » c'est-à-dire que Platon fut conduit, de vive force, à Constantinople et comparut devant l'empereur. Mais comme il lui résista en face, pareil à un autre Jean-Baptiste, précurseur du Christ, on l'enferma prisonnier dans une étroite cellule, sous la garde même du prêtre Joseph qui avait donné la bénédiction nuptiale à l'adultère.

Pendant ce temps, à Saccudion, les moines éprouvaient les rigueurs de la colère impériale. Les uns étaient battus de verges, les autres expulsés du monastère et chassés en exil. Et, chose plus lamentable, un édit de l'empereur défendit de recevoir ceux qui souffraient ainsi pour le Seigneur, et à cet édit obéissaient les supérieurs des autres monastères, et bien rares étaient ceux qui osèrent accueillir les proscrits.

« Le Christ, disait plus tard, magnifiquement, Théodore, le Christ dormait, pour des raisons que seul il connaissait, éprouvant l'amour des uns et leur persévérance, prenant en pitié l'inhumanité des autres et les provoquant au repentir[1]. »

Quant à Théodore, avec onze de ses religieux, il fut conduit, sous escorte militaire, jusqu'au lieu de son exil, Thessalonique. Lui-même a raconté dans une lettre, qui nous est heureusement parvenue, son long et lointain voyage. Platon lui avait écrit, depuis sa prison de Constantinople, pour l'informer des événements de la capitale et des tentatives faites par l'empereur et ses délégués afin de fléchir sa résolution qu'il assure garder inébranlable. Son neveu lui adresse, en réponse, cette épître d'une humilité si touchante et d'une sincérité admirable. « Les larmes me viennent avant les paroles, mes entrailles s'émeuvent, et ma main tremble en écrivant.... Comment pourrai-je vous répondre? Et par où commencer? C'est à moi, ô Père, que vous écrivez de telles choses? C'est à moi ver de terre, bourbier, enfant prodigue que vous adressez les paroles qu'un père adresse à son fils?... J'ai donc reçu, ô mon Père, votre lettre dans mes mains indignes, comme des tablettes écrites par Dieu même. J'ai écouté votre voix écrite comme on ferait de la voix d'un ange ou d'un apôtre, et elle m'a brisé le cœur et tiré des larmes. Et j'ai pleuré et je me suis lamenté, non à la façon de Jérémie déplorant les malheurs des ennemis de Dieu, mais par affection pour vous et par reconnaissance envers Dieu. Car les nouvelles que vous m'avez apprises sont vraiment dignes de louange, dignes

1. *Laud. funeb. S. Platonis*, 829.

d'être partout publiées, et témoignent de votre parfaite résolution. Aussi, vous avez, ô mon Père, affermi nos pensées, fortifié nos cœurs. Votre courage est au-dessus de toute attente, l'indépendance de votre langage dépasse toute espérance. Gloire à Celui qui vous a donné la force. Ni la crainte de l'empereur ne vous abat, ni la flatterie enchanteresse ne vous amollit. A un plaisir qui passe, vous avez préféré le péril de défendre la vérité divine. Vous êtes le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, et qui est maintenant dans les liens comme l'apôtre du Seigneur. Oh ! puissé-je baiser les clefs et les barreaux qui tiennent enfermé ce trésor de piété. Que ne puis-je, plutôt encore, embrasser cette bouche vénérable qui a confessé les paroles de la vérité, et ces mains bénies qui s'élèvent pour de saintes prières agréables à Dieu ! Mais, me voici orphelin, digne de toute pitié, isolé, sans mon Père, sans ma lumière, sans le médecin et l'aliment de ma pauvre âme, sans personne pour me protéger, pour me défendre contre les ennemis invisibles, me voici devenu « comme le corbeau dans la solitude, comme le passereau sur un toit » (Ps. CXI, 7, 8), chaque jour j'ouvre les yeux, j'interroge l'horizon, mais jamais je ne vois plus le visage tant souhaité[1]. »

Au reste cette tristesse de Théodore et ses plaintes filiales n'abattent point son courage ; si elles sont la magnifique effusion d'une âme délicate et aimante, elles ne vont pas, on va le voir, jusqu'à l'amollir ou la rendre hésitante. « Aussi bien, continue l'exilé, je rends grâces, oui, je rends grâces sur grâces au Seigneur, d'avoir été trouvé digne de souffrir pour

1. Ép. I, 3, 913.

la loi de Dieu, et d'être appelé le fils d'un Père tel que vous. Que vos prières continuent à me garder sain et sauf, car je crains mes péchés et ma vie prodigue. Sachez que vos saintes oraisons fortifient ma faiblesse et soutiennent mes pas. Et non seulement moi, mais tous ici nous avons une même âme avec vous et sommes prêts à souffrir ensemble jusqu'à la mort. Ne craignez donc pas à cause de nous. Mais bon courage, ô Père, courage. Courage, ô vaillant pilote, ô modèle de piété, ô imitateur des saints. Oui, vous avez magnifiquement combattu, vous avez lutté avec toute l'ardeur de la jeunesse, et votre esprit, je le sais, est avec l'esprit des martyrs. Et tout ce que je dis de vous demeure bien au-dessous de mon désir et de vos mérites. »

Dans la même lettre, Théodore raconte ensuite à son oncle, par le détail, son départ pour l'exil et les péripéties de son long et douloureux voyage, de Brousse à Thessalonique.

C'est le jour même où Platon fut emmené à Constantinople, que Théodore dut quitter son couvent, et commença, au milieu des plus dures fatigues et des épreuves de tout genre, à cheminer en proscrit vers l'endroit qui lui avait été assigné. Il indique à son oncle ses étapes successives, désigne les villages où ils passent, les ennuis dont ils se voient accablés, l'anxiété que leur cause la maladie d'un de leurs compagnons, les clameurs et la curiosité que provoque leur passage, la rencontre qu'ils font, à l'improviste, de neuf de leurs frères envoyés aussi en exil, dispersés comme des brebis sans pasteur, et qui entourent Théodore en versant des larmes qui lui brisent le cœur. « Notre conducteur, dit Théodore, ne nous permit pas de nous entretenir avec

eux. Nous ne pûmes que nous regarder d'un œil compatissant, nous dire adieu par des cris et nous séparer avec des larmes. » Il trouve, à Paula, la vénérable sœur de Platon, et Sabbas, abbé de Stude, mais ils ne peuvent les voir que dans le plus grand secret, et pendant la nuit. Enfin, les exilés parviennent à Lampsaque, sur l'Hellespont, où ils attendent trois jours de pouvoir mettre à la voile. Arrivés à Abydos, ils y demeurent toute une semaine, puis font voile vers Éléonte où ils attendent encore, huit jours durant, un vent favorable qui, enfin, les conduit en neuf heures à Lemnos.

Puis, de Lemnos, poussés par un vent impétueux, ils franchissent en douze heures les cent cinquante milles qui séparent cette île du continent. Le samedi 25 mars, jour de l'Annonciation, à trois heures, les proscrits arrivaient à Thessalonique. « Quelle entrée! écrit Théodore. Je n'ai garde de la passer sous silence. Le préfet de la ville avait envoyé un officier avec des soldats, qui nous attendaient à la porte d'Orient. A notre approche, ils marchèrent vers nous en rang et en silence. Puis, quand nous fûmes passés, ils fermèrent les portes derrière nous et nous conduisirent, toujours sous escorte, à travers la place publique, à la vue de la foule accourue au spectacle, jusqu'au préfet de la ville. Celui-ci, oh! le brave homme! nous montra bon visage, et après nous avoir salués jusqu'à terre, nous parla le mieux du monde, puis nous fit mener chez l'archevêque. Nous y allâmes après avoir prié à Sainte-Sophie. Le très saint archevêque nous accueillit très bien, nous adressa les exhortations qu'il fallait, et, pour nous reposer, nous fit prendre un bain et donner des aliments. Le lendemain matin on vint nous prendre, et

sous prétexte de nous conduire prier à l'église de Saint-Démétrius, on nous sépara les uns des autres. Je fus emmené avec un autre frère à l'endroit où je suis encore maintenant, mais on nous sépara aussi l'un de l'autre : nous nous embrassâmes en pleurant, et plusieurs des assistants étaient émus de compassion.

« Voilà où nous en sommes, ô Père. Je mène ici, moi, pauvre moine, une vie de tristesse et de larmes. Mais je veux mettre fin à cette lettre. O Père, pourquoi m'avez-vous quitté ? mais vous ne m'avez point quitté. Pourquoi vous êtes-vous éloigné de moi ? mais vous êtes en moi. Où vous reverrai-je ? En quel état ? Entendrai-je encore votre voix si chère, si salutaire ? Quand m'assiérai-je à votre table ? jouirai-je de votre présence ? Serai-je encore repris, averti, châtié par vous ?

« Mais je prends à témoin les hommes, je prends à témoin les puissances célestes, que c'est la loi de Dieu qui, seule, m'a séparé de vous, seul le commandement éternel. Que la terre entière le sache bien. C'est pourquoi je me réjouis, et rends à Dieu des actions de grâce. Et vous aussi, ô Père, Père trois fois heureux, réjouissez-vous et soyez fier. Des couronnes vous sont tressées ; le lieu du repos vous est préparé. Votre zèle renouvelle celui des anciens Pères, votre prison est une chaire de vérité. Le juste est dans les chaînes, car il est intraitable. Ceux qui pratiquent la piété lui rendent grâces, ceux qui ont du zèle en deviennent plus fervents en contemplant ce magnifique prélude, tandis que les persécuteurs répandent au dehors des discours calomnieux, surtout les moines ; mais au fond du cœur, ils sont torturés par le remords et amèrement accusés par leur

conscience. Bien plus, ils vous admirent. Car ses ennemis eux-mêmes, dit saint Grégoire, savent admirer la vertu de l'homme courageux, lorsque, la colère cessant, sa conduite est estimée à son vrai poids. Oui, les Anges vous louent, les hommes vous déclarent bien heureux, le Christ vous accueille parmi les siens et vous ouvre pour l'éternité les portes du royaume des cieux[1]. »

Que l'on ne s'étonne point de ces accents lyriques et de ces pompeux éloges : Théodore avait pour son oncle la plus profonde vénération et une admiration sans réserve ; mais il était aussi sincère dans le conseil et l'exhortation que dans l'éloge. « Notre seul souci, lui écrit-il une fois avec une surprenante franchise toute religieuse, notre seul souci parmi les tribulations de l'exil, notre méditation incessante, nos longues et indignes prières, c'est, ô Père très regretté, c'est que vous soyez fort, c'est que vous demeuriez inébranlable dans la confession de la vérité divine, sans rien craindre, sans être troublé par les attaques de ceux qui cherchent à anéantir les glorieuses luttes que vous soutenez par la grâce de Dieu pour la vertu. Le bruit s'en est répandu partout, et a rempli de surprise et de confusion presque tous les hommes ; en relevant l'étendard du salut parmi les chrétiens, vous sauvez l'honneur des moines. Tout homme sensé peut dire maintenant que le Christ vit parmi nous, qu'il règne sur nous, et que nous lui obéissons plutôt qu'aux hommes qu'il a créés non pour être désobéi, mais pour être glorifié par eux. Vous savez tout cela, et vous n'avez pas besoin de mon exhortation, mais vous m'avez

1. Ép. I, 3, 913.

ordonné de vous écrire ainsi. Ne craignez donc pas les hommes, ô mon Père, ni leurs vexations. C'est en jugeant toutes ces choses ombre et songe, que les saints sont devenus l'admiration du ciel et de la terre. Encore un peu de labeurs, encore un peu de souffrances, et nous aurons accompli heureusement notre course. Déjà la couronne est tressée, la récompense éternelle est préparée, et vous serez appelé l'ami du roi céleste, le compagnon des saints, et confesseur parmi les hommes. Oui, je vous en supplie, je conjure vos entrailles de père, soyez-nous force, patience, persévérance. Car si vous demeurez ferme, ô notre Père, nous, vos fils inutiles, nous serons rendus plus vaillants, et nous supporterons courageusement les épreuves, avec la grâce de Dieu et vos prières. »

« Pour nous, ajoute Théodore, nous ne céderons pas à la crainte des hommes ni à leurs supplices; et dussions-nous même verser notre sang, nous le ferons avec joie[1]. »

Si l'on retrouve dans la correspondance de l'exilé, à cette époque, les mêmes sentiments souvent exprimés, c'est que, d'abord, il ne savait jamais si les lettres pourraient parvenir à leur adresse. De plus, Théodore, on peut déjà l'avoir remarqué, savait écrire, et le faisait volontiers, y voyant encore une sorte de prédication et d'apostolat, dont il renvoyait l'honneur et le mérite à son oncle : « Je le dis maintenant encore, et je le confesse une fois de plus, lui écrit-il, si j'ai quelque talent de parole, et peut-être quelque aptitude à écrire, ils ne m'ont pas été donnés à cause de moi, votre serviteur indigne,

1. Ép. I, I, 905.

mais à cause de vous qui avez au cœur une source jaillissante de grâce. » De Théodore aussi, l'on pourrait dire qu'il avait au cœur une source jaillissantes, qu'il épanchait sans effort autour de lui pour supplier, conseiller, exhorter; c'est une âme qui vibre délicatement sous la plus légère impulsion; dans la même lettre il gémit et il chante; il semble passer de l'abattement à l'enthousiasme, et les accents de deuil font bientôt place à un cantique triomphal : si je puis dire, rien n'est plus humain que ses lettres, car nous y trouvons ce continuel mélange de joies et de tristesses, de pleurs et de sourires dont est pétrie toute la série des jours de l'homme ici-bas. « Qui donc, demande-t-il dans cette même lettre de son exil, m'a séparé de votre vue si désirée, de votre conversation si agréable, de votre direction si salutaire? Vous êtes ma lumière, le flambeau illuminant les ténèbres de ma pensée, le bâton pastoral soutenant l'atonie de mon cœur; vous écartiez le découragement, vous provoquiez le courage et l'ardeur; vous êtes mon évangile, ma joie, ma fête, ma gloire. Sans vous le soleil est pour moi sans éclat, et j'aimerais mieux être privé de voir la lumière que de ne jouir plus de votre vue. Rien ne peut plus être pour moi agréable sur terre si votre présence me manque.... Et cependant, je rends grâces à Dieu, pour qui je fus arraché à votre personne, par les mains de ceux qui foulèrent aux pieds sa loi. Que le Seigneur notre Dieu ne leur impute point ce péché, mais les pousse à reconnaître leur audace et à nous rendre notre Père[1]. »

Après les regrets, et l'action de grâces, voici main-

1. Ép 1, 2, 908.

tenant les paroles de consolation et d'espérance : « A moi prodigue et indigne, ô Père juste, par la vertu de vos saintes prières, le Seigneur miséricordieux m'a donné la grâce consolatrice d'être toujours avec vous en esprit. Je suis toujours comme si je vous voyais, comme si je conversais avec vous; j'assiste à votre prière, à vos méditations, je vous parle et vous me parlez de cette foi généreusement confessée. Oui, il me semble entendre distinctement votre voix me disant : « Mon petit Théodore, notre souffrance est peu de chose, car magnifique est la récompense que Dieu nous donne à espérer. »

Et Théodore avoue, en effet, que ses souffrances sont légères s'il les compare aux souffrances des saints. « J'ai mis la main, dit-il, sur douze volumes où sont décrits les supplices d'un grand nombre de martyrs : mon cœur en fut tout bouleversé, et je n'ose plus dire que j'ai souffert quelque chose pour le Christ. Et quoi pourtant de plus doux, je vous le rappelle humblement, ô Père, que de souffrir pour lui? Regardez en haut, voyez le Seigneur, considérez les milices angéliques, contemplez l'armée des saints, voyez sur un trône sublime le Juge du monde : il vous proclamera serviteur fidèle, gardien de ses préceptes, et, mieux encore, confesseur.... Nos yeux à tous sont fixés sur vous. Tous nous sommes pleins de courage, car vous êtes inébranlable. Puisse de plus en plus le secours divin vous fortifier, vous donner puissance, vigueur, héroïsme. Vous qui craignez Dieu, ne redoutez pas ce que l'homme vous a fait et vous fera peut-être encore. »

Et la lettre se termine par de très brèves nouvelles de tous les proscrits relégués à Thessalonique : « Nous sommes tous en bonne santé, notre

diacre, mon cher frère, bien digne maintenant surtout de mon affection, et aussi tous nos autres aimés et honorés frères, vos enfants. Priez pour tous, ô Père, avec moi. Tous sont dans le bon chemin; leur seul désir est votre santé et salut dans le Seigneur, et tout ce qu'ils souffrent leur est léger à porter. »

L'exil de Théodore et de ses moines ne dura que quelques mois. Une de ces révolutions de palais si fréquentes à Byzance leur rendit la liberté. Elle éclata durant l'été de 797. On dit que la mère elle-même de l'empereur, l'impératrice Irène, inconsolable de n'être plus au premier rang, fut l'inspiratrice du complot. Les conjurés se saisirent de Constantin et, dans l'appartement de pourpre où il était né, le Porphyrogénète eut les deux yeux crevés : il ne survécut pas longtemps à cette cruelle mutilation. « Bientôt après, dit Théodore dans la vie de son oncle, l'empereur adultère, qui n'avait pas voulu avoir l'intelligence de faire le bien, fut enlevé de ce monde, afin que les rois eux-mêmes apprennent à ne pas violer les lois divines, à ne pas ourdir des persécutions impies et des captivités, tout honorés qu'ils soient de la pourpre souveraine[1]. »

Les moines revinrent donc de prison et d'exil et regagnèrent, de toutes parts, leur paisible monastère de Bithynie, grandis par la souffrance et la persécution, ceints de l'auréole des confesseurs, proclamés bienheureux et martyrs, même par ceux qui jadis les insultaient et les tournaient en dérision; le renom de Saccudion se répandit de plus en plus, et sur les lèvres de tous était glorifié Théodore[2]. On l'appelait

1. *Laud. funeb.*, 833.
2. *Vita*, 257.

un nouveau Précurseur, et un nouvel Élie. Le pape, informé de sa conduite, lui adressa ses félicitations pour tant de courage. Et dès lors, de la capitale, de beaucoup d'autres villes, on vit accourir un grand nombre de moines et de laïques illustres pour se mettre sous sa direction et se former sous un tel maître à la discipline monastique. « Le couvent de Saccudion, disait plus tard Théodore lui-même, donnait un spectacle admirable aux gens pieux. Les membres étaient unis à leur chef et l'on pouvait redire là aussi, quoique ce fût peut-être hardi, la parole d'Isaïe au sublime langage : « Levez les yeux autour de vous, et voyez tous vos fils réunis, tous vos fils qui sont venus à vous de bien loin » (Isaïe, XLIX, 18). A cette vue, vous serez dans la joie et l'étonnement, et votre cœur sera dans l'extase[1]. »

Le patriarche Taraise, dont le silence avait tant indigné les moines, se montra plein d'égard pour eux, expliqua les raisons de sa conduite, et les invita à l'union ; le prêtre Joseph qui avait eu la faiblesse de bénir le mariage impérial ayant été excommunié, et déclaré déchu de la dignité sacerdotale, la paix put aisément se conclure ; c'était le plus vif désir des moines, qui d'ailleurs sortaient victorieux de la lutte, ils savaient que rien n'est plus cher à Dieu que la concorde et l'union, quand cette union ne s'établit point au détriment des lois divines.

L'impératrice Irène, toute à la conciliation, loua le patriarche pour sa prudence, Platon et Théodore pour leur zèle. Et les deux biographes de Théodore, après avoir rappelé ce jugement de l'impératrice, et l'avoir discuté, finissent l'un et l'autre par se ranger à

1. *Laud. funeb. S. Platonis*, 833.

son avis et ne blâmer personne. La question de la conduite opposée de Taraise et de Théodore est-elle donc si facile à résoudre? Le silence du patriarche ne fut-il pas une de ces compromissions qui compromettent tout, sa réserve, une de ces capitulations qui ne sauvent rien? Et qui eut donc raison, l'archevêque silencieux ou le moine intrépide qui se fait le fier champion de la morale chrétienne outragée? On essayera de le dire un peu plus loin, car la même situation se retrouvera bientôt, en une phase nouvelle, sous un autre empereur et un autre patriarche, et une seconde fois Théodore sera condamné à l'exil. Dès maintenant, il est permis de constater que l'exemple de l'empereur devint vite contagieux. Après avoir murmuré du divorce, on l'imita. Les liens sacrés du mariage se relâchèrent. Les courtisans, les gouverneurs de provinces, les personnes puissantes ou renvoyaient leurs femmes, ou peuplaient leurs maisons de concubines : en peu de temps, la débauche devint publique. Le mal se répandait non seulement dans la capitale, mais dans tout l'empire et même dans les contrées les plus reculées et chez les rois et princes étrangers : ils avaient pour excuse l'exemple de l'empereur des Romains, et chacun d'eux voulait croire que, si l'empereur avait fait cela, le patriarche et avec lui les évêques avaient approuvé sa conduite.

Il était donc bon pour l'Église qu'il se rencontrât un moine ayant assez de courage et de désintéressement pour mépriser toute cette prudence humaine qui n'est qu'une trahison des droits de Jésus-Christ, pour protester à la place de l'archevêque silencieux, et venger, au péril de sa vie, les lois de Dieu outragées.

En tout cas, dans ce conflit douloureux, Théodore avait montré déjà quelle influence un homme énergique et résolu pouvait exercer sur ses contemporains; il s'était révélé le véritable chef du parti catholique militant; et tous ceux qui, dans l'immense empire, gémissaient de voir l'Église byzantine trop souvent asservie aux caprices du pouvoir civil, durent tressaillir en apprenant qu'ils avaient enfin à leur tête un guide, et que les menaces, les flatteries, les supplices ne pourraient enchaîner sa parole ni ébranler sa constance.

CHAPITRE IV

AU MONASTÈRE DE STUDE : LA VIE ASCÉTIQUE DE THÉODORE

L'exil de Théodore avait été une éclatante prédication, et le glorieux proscrit rentrait, populaire et vénéré, dans son couvent de Saccudion. Mais la paix extérieure et la tranquillité matérielle que le moine était venu redemander à la montagne de Bithynie ne lui furent pas assurées longtemps. Les Arabes ravageaient l'Asie Mineure et poussèrent même leurs excursions jusqu'aux abords de Constantinople. Dans la crainte de périls incessants les religieux jugèrent prudent d'abandonner la place et de chercher asile dans la capitale. Ils y furent accueillis avec le plus grand empressement par le patriarche et par l'impératrice; celle-ci leur demanda de se fixer au monastère de Stude — d'où le surnom de Studite donné plus tard à saint Théodore.

Ce couvent, bâti sous le règne de Léon le Grand, en 463, par le consul Studius, dans le quartier de Psamathia, était l'un des plus considérables de la ville; son enceinte, qui s'étendait jusqu'à la Propontide, était immense, et capable de contenir la multitude d'ascètes qui, bientôt, allaient s'y trouver réunis sous la houlette pastorale de Théodore. Il était dédié

à saint Jean-Baptiste, et « ce fut, remarque un des biographes de notre saint, la volonté de la Providence de faire habiter ce temple du Précurseur par celui qui s'était montré son courageux imitateur dans la lutte contre l'adultère ».

Lorsque l'higoumène de Saccudion y arriva, le couvent n'était plus qu'un vaste désert, les persécutions de Constantin Copronyme y avaient fait la solitude. Mais les vertus de l'abbé Théodore attirèrent, en foule, les âmes désireuses de se sanctifier sous sa direction, et le monastère de Stude, « nouvelle Jérusalem », compta bientôt jusqu'à mille moines. C'était donc une véritable cité monastique à diriger. Pour ne pas être contraint de reprendre le gouvernement du monastère, et aussi pour que la communauté ne fût pas sous l'autorité de deux abbés, Platon s'était fait reclus dans l'enceinte même du couvent; il y donna toujours humblement l'exemple de la plus parfaite obéissance.

Théodore, par d'habiles règlements et par la sage division des charges et du travail, y fit bientôt régner une discipline admirable avec toutes les vertus monastiques. Comme l'higoumène seul, malgré toute son activité et son zèle, n'aurait pu suffire à la tâche colossale de diriger en personne toute cette multitude, il institua, pour l'aider dans cette tâche, une savante hiérarchie de surveillants, dignitaires ou serviteurs, qui, chacun dans la limite bien précise de ses fonctions, contribuaient au bon ordre et à la régularité de tout le monastère. Il serait impossible de rappeler ici, dans le détail, ce que fut l'organisation intérieure donnée par Théodore à son couvent, et sans intérêt d'énumérer la longue série des diverses fonctions qui, depuis l'higoumène ou abbé, jus-

qu'aux cuisiniers, contribuaient à faire de Stude une ruche monacale modèle.

Il y avait, dans cette armée, des groupes distincts avec leurs chefs, préfets, directeurs ou inspecteurs; il y avait des maîtres de chœur; des maîtres de cérémonies; un économe et un sous-économe; celleriers et dépensiers; infirmiers et hospitaliers, tailleurs, cordonniers, boulangers, et jusqu'à des vignerons, laboureurs, charpentiers, tisserands, forgerons, en un mot, tous les services nécessaires à l'entretien d'une grande et nombreuse communauté.

Les moines qui étaient chargés de ces fonctions ou diaconies, depuis l'économe jusqu'aux plus humbles des dignitaires, dépendaient en toute chose de l'higoumène et devaient lui rendre un compte exact de leur administration. Ce contrôle de l'abbé, s'il apportait un juste frein à l'exercice des autorités secondaires, assurait surtout dans l'intérieur du couvent cette unité de direction sans laquelle il n'y a pas de paix, de concorde, de vie commune.

De plus, Théodore avait pris soin d'écrire pour chacune des catégories de fonctionnaires monastiques le tableau de ce qu'elle devait faire ou éviter; il publia un code pénitentiel qui indiquait très clairement la sanction dont il entendait punir les fautes contre la règle; et même, il composa de petites pièces iambiques pour mieux rappeler à chaque classe de dignitaires ou serviteurs les obligations de sa charge. Par exemple au chef de chœur ou canonarque, dont le rôle était très important et très difficile, car il devait suggérer phrase par phrase aux deux chœurs tout ce qui devait être chanté et préluder aux modulations à exécuter, Théodore adressait ces poétiques recommandations : « Vous qui tenez la lyre des chants sa-

crés, soyez comme une trompette dans le concert de vos frères. Faites retentir, quand il faut, la simandre, et que votre voix, archet vivant, suggère toujours à propos les paroles à chanter, distinctement, avec douceur, comme un orgue mélodieux, car vous êtes la voix harmonieuse de toute la confraternité. Commandez toujours à tous avec dignité, jamais par faveur, par colère, ou dépit, mais avec les mots et le ton qui conviennent. Car tous sont les membres de Dieu et les vôtres. Si vous faites ainsi, Dieu vous donnera la couronne[1]. »

Au cuisinier, il disait avec plus de précision : « Qui ne vous donnerait la couronne, ô mon fils, vous qui supportez chaque jour un rude labeur? Votre travail est celui d'un serviteur, mais votre récompense sera grande ; votre occupation esclave salit vos mains, mais purifie vos fautes. Le feu vous brûle maintenant, il ne vous brûlera point plus tard. Allez donc, plein de courage, à votre cuisine, coupez le bois, lavez les marmites, apprêtez la nourriture de vos frères comme celle de Dieu même; assaisonnez tout cela de vos prières, afin d'obtenir les bénédictions divines comme l'antique Jacob ; et soyez heureux d'occuper ainsi votre vie[2]. »

Au moine qui était chargé de la porte du monastère il faisait les recommandations suivantes : « Veillez avec crainte, ô mon fils, sur la porte par où sortent et entrent les hommes de Dieu. Écoutez, répondez avec discernement, rapportez seulement ce qu'il convient de dire, taisez ce qui causerait préjudice. A ceux du dehors, à ceux du dedans, soit frères, soit étrangers,

1. *Iamb.*, 10, 1784.
2. *Iamb.*, 14, 1785.

fermez, ouvrez à propos. Donnez au pauvre selon son besoin, sinon, de bonnes paroles. Ainsi vous obtiendrez la récompense qui vous est préparée[1]. »

Si l'un ou l'autre des moines commettait quelque infraction à la règle commune, cette règle même lui imposait une pénitence, fixée d'avance et connue de lui, telle que le jeûne au pain et à l'eau, la séparation du reste de la communauté, et des génuflexions répétées. Il y avait des peines communes à tous, et des peines spéciales à ceux qui remplissaient quelque charge ; celui qui obéissait mal était puni, mais aussi celui qui avait mal commandé. Ainsi le moine qui n'assistait pas au canon était condamné au pain et à l'eau ; de même, le chef de chœur, s'il avait négligé d'avertir à temps de l'heure liturgique, était condamné à cent génuflexions. Celui qui, sans la permission de l'higoumène, hors du cas de maladie, mangeait ailleurs qu'à table, était puni de deux cents génuflexions et de trois jours de jeûne. Mais aussi, le cellerier était puni à son tour, si les aliments étaient gâtés, si la table était trop peu ou trop servie. Enfin, le moine qui n'aurait pas accompli toute la pénitence imposée par l'higoumène était puni, à la fois, par une séparation de huit jours, cent génuflexions par jour et le jeûne au pain et à l'eau.

Mais c'est surtout par les instructions ou catéchèses que Théodore adressait, trois fois chaque semaine, à ses moines, qu'il était vraiment le guide spirituel, et, pour ainsi parler, la loi vivante du monastère. Jamais il n'omit de faire ces catéchèses ; lorsque l'exil et la persécution le séparaient de ses frères, il ne manquait pas de leur adresser par écrit ses conseils ou ses re-

1. *Iamb.*, 26, 1789.

proches, voulant être, de loin comme de près, le gardien fidèle des saintes traditions monastiques et des plus humbles observances.

Mes frères et mes pères, disait-il un jour, peut-être avez-vous été contristés par ma dernière instruction et les observations faites à votre Fraternité; mais cela même est utile, car la tristesse selon Dieu produit la joie; et une réprimande inspirée par l'affection rappelle au sentiment du devoir. Il nous faut donc supporter « la gloire et l'ignominie, la bonne et la mauvaise réputation » (II Cor. VI, 8) et n'être ni enorgueilli par la louange, ni abattu par le blâme. Et voilà que je vais recommencer le même discours. Lequel donc? Celui-ci : tous ceux qui sont au service de leurs frères doivent être pleins de zèle pour leurs fonctions : l'économe, le sous-économe, le cellerier, le cuisinier, le dépensier et les autres qui remplissent une diaconie ; qu'ils prennent garde à la menace de celui qui a dit : « Maudit celui qui fait avec négligence les œuvres du Seigneur » (Jérém. XXXI, 10). Mais que plutôt ils se rendent dignes de l'accueil promis au serviteur fidèle : « Bienheureux ce serviteur que son maître, lorsqu'il viendra, trouvera agissant ainsi. En vérité, je vous dis qu'il l'établira sur tous ses biens » (Matth. XXIV, 46, 47). Vous voyez quel honneur, quel grand honneur est accordé au bon serviteur? Donc le serviteur mauvais subira le jugement contraire. Et c'est pourquoi, frères, je vous exhorte d'accomplir en conscience le ministère dont vous êtes chargés, pour la gloire de Dieu, et votre salut personnel. Que l'économe distribue à chacun les objets nécessaires, sans acception de personnes, sans préférence, avec affection, fraternellement. Que le cellerier ait soin de donner à ses frères une nourriture qui

témoigne de son désir sincère de réparer leurs forces; qu'il n'y ait rien de négligé dans son cellier, rien de gâté. Que le cuisinier soit exact à mettre tous les assaisonnements et condiments, et rapporter à Dieu son ministère. Que le dépensier nettoie bien les tables et tous les objets de service, servant ses frères comme le Seigneur. Et de même tous ceux qui remplissent les autres fonctions. Je ne dis pas cela, continue Théodore, pour exciter ceux que l'on sert contre ceux qui les servent, mais pour que chacun, selon sa vocation, accomplisse son ministère en vue de Dieu de qui il doit attendre sa récompense[1].

Saint Théodore, bien souvent dans ses allocutions à ses moines, ou dans ses lettres, insiste sur la nécessité pressante, pour chacun d'entre eux, d'accomplir sans hésitation, sans murmure, sans réserve, toutes les obligations de sa charge ou de la règle commune. Or, saint Basile, que l'on se plaît à surnommer le patriarche des moines d'Orient, est le grand législateur monastique de l'Église grecque; ses discours et constitutions ascétiques, ses nombreuses épîtres sur la vie religieuse, ses règles longues, ses règles brèves, ses lois pénitentielles étaient regardées comme le véritable code de tous ceux qui aspiraient à la perfection évangélique. C'est donc, pour tout moine, une absolue nécessité d'être fidèle à observer, « dans leur totalité, les règles ascétiques du grand et divin Basile, et non pas, seulement à moitié, comme font ceux qui prennent ceci et laissent cela, selon leur bon plaisir ». Saint Théodore rappelle souvent, presque à chaque conférence, cette obligation et le nom de Basile est sans cesse sur ses lèvres pour prêcher avec

1. *Cat.*, 44, 159.

lui toutes les vertus auxquelles s'est engagé le moine en recevant l'habit de religion.

De toutes les vertus religieuses, la plus importante, la plus nécessaire surtout dans une communauté nombreuse comme celle de Stude, est, sans contredit, l'obéissance. Au jour de sa profession, le moine s'y est obligé solennellement. En présence de tous ses frères, il a promis d'obéir jusque dans les moindres choses, sans murmurer, comme le patriarche Abraham, comme les apôtres, au milieu même de toutes les tribulations. L'higoumène tient, pour lui, la place même du Sauveur, et le moine lui doit obéir comme les brebis au pasteur. Sans examiner curieusement ses ordres, avec zèle et empressement, ainsi que l'instrument qui se laisse conduire par l'ouvrier et ne choisit pas ce qu'il doit faire, l'ascète s'en remettra, toujours et en toutes choses, à la sagesse de son supérieur. Car peut-il se trouver, dit Théodore, « rien de plus suave, de plus agréable, de plus joyeux que d'agir par obéissance et non point par caprice et volonté propre ? Vivre ainsi, c'est vivre pour Dieu dont la volonté se manifeste par l'intermédiaire du supérieur ». C'est l'obéissance absolue, parfaite, qui donnera la force de résister « aux persécutions, de ne craindre ni rois, ni magistrats, ni luttes, ni coups, ni prisons, ni exils, ni la mort même ».

Celui qui n'obéit pas ainsi, qui jeûne, qui prie, qui veille sans esprit d'obéissance et sans conformité avec la règle, manque de la vraie piété : ce n'est pas un moine véritable, c'est un étranger.

Aussi n'est-il pas de vertu que saint Théodore exige avec plus d'insistance : il la prêche sans cesse, en prose et en vers, dans ses lettres et dans ses catéchèses, et ses conseils formeraient le plus magni-

fique et le plus judicieux traité d'obéissance monastique. Comme tous ses moines n'étaient pas, à son gré, assez dociles à pratiquer cette vertu essentielle, un jour il leur fit cette conférence : « Il en est parmi vous qui refusent des fonctions ou diaconies et pour justifier leur conduite se contentent de dire : Excusez-moi. Que dites-vous, mon frère ? Vous avez promis l'obéissance jusqu'à la mort, et maintenant vous refusez une charge à laquelle vous étiez apte par la grâce de Dieu ? Voilà comment l'obéissance est ébranlée. Mais je crains, direz-vous, de traverser la mer. C'est par manque de foi que vous craignez de traverser la mer, que vous craignez là où il n'y a pas de crainte. Si vous aviez foi à l'obéissance, vous n'auriez pas peur non seulement de franchir la mer, mais de vous jeter dans les eaux à l'exemple de cet illustre obéissant, qui, sur l'ordre de son Père, ne craignit pas de traverser un fleuve immense à la nage; il le fit sans aucun danger, à la stupéfaction de ceux qui étaient présents. L'obéissance a vaincu même les bêtes féroces, témoin ce moine qui sur l'ordre de son Père enchaîna une hyène ; l'obéissance fait des prodiges même parmi les morts, témoin cet Acace qui parla du fond de son tombeau. Mais pourquoi rappeler ces exemples ? C'est par son obéissance que le Fils unique de Dieu « obéissant jusqu'à la mort de la croix » (Philipp. II, 8) accomplit le salut du monde[1] ».

Après la pensée de l'obéissance, il n'en est guère de plus fréquemment rappelée aux moines par Théodore, que la pensée de la mort. Mais la vie religieuse est une préparation continuelle à ce redoutable passage vers l'éternité; aussi semble-t-il que, de songer

1. *Cat.*, 125, 434.

à la fin qui attend chacun d'entre nous, ce soit une occupation si habituelle et si présente à l'ascète, qu'il n'y trouve plus rien d'amer et d'affligeant, mais seulement une grave et austère jouissance. Pour Théodore, on va le voir, la pensée de la mort évoque seulement de touchants et mélancoliques ressouvenirs de ceux qui ne sont plus, de tous les « bienheureux frères et pères » d'antan, et la résolution de se tenir toujours prêt à recevoir la redoutable visiteuse, de mourir chaque jour à soi-même, afin de vivre éternellement.

« Mes frères et mes pères, dit-il, chaque chose humaine se fait en son temps déterminé : autre est le temps des semailles, autre celui de la moisson; autre le temps de la paix, autre celui de la guerre; autre le temps du travail, autre celui du repos. Mais pour le salut de notre âme tous les moments sont bons, et tous les jours favorables, si du moins nous le voulons. C'est toujours le temps de la prière, le temps des larmes, le temps du pardon des injures, le temps du royaume céleste à conquérir. Et pourquoi attendre? pourquoi remettre à demain? pourquoi de jour en jour différer notre amélioration? Est-ce que « la figure de ce monde ne passe pas »? (I Cor. VII, 31). Est-ce que, chaque jour, il ne meurt pas une foule sans nombre? Est-ce que les tombes qui s'ouvrent ne triomphent pas de notre malheureuse nature? Est-ce que la terre ne reçoit pas nos corps, ses proches parents? Est-ce que nous demeurerons toujours ici-bas? Ne pensons-nous donc pas à la foule de nos frères de cette communauté, qui sont maintenant sortis de ce monde? Où sont nos bienheureux pères? Où sont nos frères spirituels et nos frères selon la chair? Où sont nos amis qui

habitaient la même contrée, qui chantaient avec nous? Il ne reste que le souvenir de leur présence sans la réalité. Éveillons donc, excitons notre âme afin qu'elle soit vigilante, contrite, purifiée, sanctifiée, illuminée, dans la crainte que, si la mort venait nous surprendre soudain, il n'y ait personne pour nous ouvrir et nous porter secours. Donc que l'indolent devienne vigilant; que le désobéissant obéisse; que l'orgueilleux s'humilie; que celui qui est dur s'adoucisse; que celui qui ne sait pas pleurer se pénètre de douleur; que celui qui ne s'est pas confessé se confesse; que le paresseux travaille. Vous, accomplissez selon la règle tous vos devoirs[1]. »

Quel fruit les moines retiraient-ils donc de ces exhortations si fréquentes et l'éloquence toute personnelle de Théodore avait-elle sur les âmes soumises à sa direction la force persuasive qu'il attendait? Lui-même, en toute sincérité, se pose la question ou plutôt y répond : « Peut-être quelqu'un dira-t-il que les catéchèses ne servent à rien. Au contraire, il me semble qu'elles sont fort utiles. Ce que la charrue est à la terre, l'eau à celui qui a soif, le sermon catéchétique l'est pour l'auditeur de bonne volonté. D'où vient que l'âme se pervertisse? D'où viennent les guerres, les discordes, les disputes entre frères? N'est-ce point du manque d'exhortations et d'avertissements? Là où l'on exhorte, où l'on instruit, règnent la paix et la sérénité, et repose l'Esprit-Saint. Et c'est pourquoi moi, humble moine, je m'efforce, avec crainte et désir, de vous instruire, de vous avertir, de vous exhorter, de vous former, afin de vous préserver, si je le puis, et moi-même

1. *Cat.*, 130, 452.

avec vous, des multiples tentations du démon. J'avoue toutefois que vous m'y aidez beaucoup, ceux-là surtout qui ont autorité sur leurs pères, et je vous ai tous pour auxiliaires dans le bien; et ce n'est pas de moi seul, mais de vous tous que viennent ces heureux fruits, ou plutôt de Dieu, de qui nous arrive tout succès[1]. »

Mais l'idéal de la vie monastique est si difficile à réaliser et ses exigences si nombreuses que parfois, au contraire des précédents éloges, l'higoumène doit adresser à ses religieux de longues séries de reproches. On remarquera que lui-même, humblement, ne se sépare point de ceux qui les ont mérités.

« Mes frères et mes pères, il n'est rien de plus heureux que notre vie, rien de plus sublime que notre profession si elle répond vraiment au nom que nous portons. Le moine est un homme qui ne voit plus que Dieu seul, qui ne désire que Dieu seul, ne songe qu'à Dieu, n'a d'autre soin que de servir Dieu, est en paix lui-même avec Dieu et met la paix parmi les autres hommes. Celui qui n'a point ces dispositions, mais se laisse aller à la jalousie, aux querelles, à la discorde, est « un aveugle et marche à tâtons, oubliant qu'il a été purifié de ses anciens péchés » (I Pet. I, 9). Pourquoi je dis cela, vous le savez, vous qui y êtes enclins. Et je ne le dis pas pour vous contrister, mais pour vous prémunir contre les rechutes. Chez nos anciens pères, on n'accueillait pas les propos malveillants, on fermait l'oreille à la médisance, ou l'on savait la changer en bien. Mais aujourd'hui nous prêtons volontiers audience à la calomnie, et nous l'écoutons avec tout l'empresse-

1. *Cat.* 105, 359

ment que l'on peut mettre à écouter une lecture à haute voix. Du temps de nos pères, on ne parlait pas à tort et à travers, mais avec douceur et modération; maintenant on le fait avec colère, avec des cris et des contorsions du visage. Est-il rien de plus malséant? Du temps de nos pères, il n'y avait pas de murmures; ce que l'on donnait à chacun était reçu avec reconnaissance, si bien que cela même qui était amer s'adoucissait, ce qui était désagréable devenait charmant. Maintenant nous murmurons, nous critiquons, et non pas seulement entre nous, mais en public, provoquant, pour ainsi dire, les autres à murmurer avec nous et à offenser Dieu. Il ne faut pas qu'il en soit ainsi, mes frères, et ce n'est point là conduite de moines, et ce n'est pas faute légère d'être convaincu de médisance, car « les médisants ne possèdent pas le royaume de Dieu » (I Cor. VII, 10). Ce n'est pas faute légère de murmurer : « Ne murmurez point, dit l'apôtre, comme quelques-uns d'entre eux murmurèrent, et ils périrent par l'exterminateur » (I Cor. X, 10). Désormais, donc, ne ferons-nous pas attentio à nous-mêmes? Désormais, préparons-nous afin d'être trouvés prêts à lutter. Si l'on vous outrage, supportez avec courage l'injure et dissimulez en vous-mêmes l'opprobre : « Je fus troublé, dit le Psalmiste, et je n'ai rien dit (Ps. LXXVI, 5). L'insulte passe, mais votre vertu demeure à jamais. On vous a donné moins de nourriture et de breuvage que vous n'auriez voulu. Remerciez de ce qui vous échoit; car d'autres peut-être sont désireux de recevoir ce que vous dédaignez. Autrement, que deviendrait l'obéissance, et comment vous en glorifier? Car ni la tempérance, ni les veilles, ni le sommeil sur la terre dure, ni aucun travail, ne sont aussi

méritoires que la mortification de la volonté, et ne témoignent aussi bien des progrès dans la vie cénobitique[1]. »

Dans une autre catéchèse, prononcée à l'entrée du carême, c'est encore cette même nécessité d'immoler d'abord sa volonté, de mortifier le cœur plutôt que le corps, qui est retracée par l'higoumène. Au reste, pour le jeûne, comme pour la psalmodie, le travail des moines, le silence, l'étude, et tous les autres devoirs monastiques, c'est l'obéissance qui doit les régler et qui en assure le mérite devant Dieu.

On a remarqué, sans doute, cette formule « mes frères et mes pères » par laquelle l'abbé s'adressait à ses moines. Il n'y faudrait point voir cette distinction établie en Occident entre religieux revêtus ou non du sacerdoce. Théodore n'y met qu'une intention tout affectueuse, au reste il justifie lui-même ces deux titres :

« Mes frères et mes pères, je ne cesserai de vous appeler de ce beau nom de frères et de pères, car, je le sais, avec vous ce titre est juste et cette appellation est véridique. Ils sont, en vérité, frères et pères, ceux qui ont aimé Dieu plus que leurs parents, leurs frères, leur famille, leur pays, et toutes les choses visibles, et qui mènent ensemble la vie commune; ils ont un seul cœur et une seule âme; Dieu est leur père, et la céleste Jérusalem leur patrie. Voilà ce que vous êtes, ô frères aimés de Dieu, vous, « race choisie, sacerdoce royal, nation sainte, peuple conquis, qui devez annoncer les grandeurs de celui qui vous a appelés, des ténèbres à son

1. *Cat.*, 39, 142.

admirable lumière » (I Petr. II, 9). C'est en effet une lumière admirable, cette profession monastique à laquelle nous avons été appelés, et dans laquelle nous célébrons les louanges de celui qui recouvre le ciel de toute sa majesté. Ici se trouvent la prudence, la tempérance, la force, la justice; ici les trophées conquis sur l'Esprit malin, les victoires remportées dans le Christ ».

A ces paroles triomphantes, semblables à un hymne de victoire, il est aisé de comprendre que cette catéchèse fut prononcée, ou peut-être écrite, au lendemain de luttes sanglantes où le courage et l'orthodoxie des moines Studites avaient réjoui le cœur de leur intrépide higoumène. « Si nous repassons, dit Théodore, en notre mémoire, la longue et douloureuse série des persécutions de l'Église, quels sont donc ceux qui souffrent persécution ? que l'on flagelle, que l'on met à mort ? N'est-ce pas ceux qui sont crucifiés au monde ? Et, pour ne point parler du passé, mais seulement du temps présent et de l'hérésie actuelle, quels sont donc ceux qui ont résisté jusqu'au sang en luttant contre le péché ? N'est-ce pas nos bienheureux pères et frères, soit de notre communauté, soit d'ailleurs ? Voilà, en vérité, conclut Théodore, une conduite, et des combats de moines. » Et il ajoute, avec l'accent de la reconnaissance et de la conviction la plus profonde : « Oui, les moines sont les nerfs et les fondements de l'Église[1]. »

Théodore s'efforçait donc, on le voit, de former des âmes énergiques et résolues, habituées à la discipline et à l'obéissance, sanctifiées par le jeûne et la

1. *Cat.*, 114, 393.

prière, ayant de leur vocation l'idée la plus haute, et qui devaient toujours être prêtes, selon les desseins de la Providence, ou bien à immoler leur vie dans la solitude et les durs exercices du cloître, ou à rendre, au grand jour, devant les peuples et les empereurs, témoignage à la foi catholique combattue et à la vertu persécutée.

Théodore avait encore voulu que le couvent de Stude devînt un asile toujours ouvert à la souffrance et à la pauvreté. Un moine était chargé de recevoir les étrangers, quels qu'ils fussent, de les conduire à l'endroit qui leur était réservé, de leur laver les pieds, de les traiter avec politesse et piété, et de leur procurer, comme à des frères, comme au Christ lui-même, toutes les choses dont ils avaient besoin, car c'est au Christ que l'on donne l'hospitalité, quand on la donne à un pauvre.

Le moine, chargé du service des hôtes, qui ne se serait pas acquitté de son ministère en toute bonté et piété, qui n'aurait pas pris soin de leur laver les pieds, de les loger convenablement dans une chambre bien propre avec un lit et des couvertures en bon état, devait expier sa négligence par le jeûne et par des génuflexions répétées. Parfois aussi, pour son manque de charité, il recevait, de son higoumène, une réprimande pareille, sans doute, à celle-ci qui se trouve dans la correspondance de saint Théodore, et qui fut adressée à un « hospitalier », moine ou laïque, peu importe, dont les paroles et les procédés, semble-t-il, avaient manqué de bienveillance. L'abbé rappelle à son « frère excellent » la nécessité du salut de son âme qu'il a mis en péril par sa dureté. « Retenez donc vos menaces, car vous-même étant mortel vous êtes exposé à tomber. Souvenez-vous

que vous aussi vous êtes homme, et puisque vous êtes faillible, pardonnez à ceux qui ont failli. Souvenez-vous de la sentence horrible, inexorable, qui condamne au feu inextinguible ceux qui ont manqué de miséricorde. Souvenez-vous qu'au jour du jugement redoutable ceux-là apparaîtront en témoignage devant nous, qui nous devront ou leurs biens ou leurs maux. Je vous dis tout cela par amitié pour vous et dans un sentiment de profonde sollicitude. Je souhaite vivement n'entendre plus parler que de votre affabilité et de votre douceur[1]. »

Saint Théodore de Stude accomplissait donc, en perfection, le précepte de saint Basile, son modèle, recommandant avec les plus vives instances le devoir de l'hospitalité : « Si c'est un frère qui nous arrive, disait-il, qu'il reconnaisse sa propre table. Si c'est un séculier, qu'il reçoive auprès de nous l'exemple et la règle de la frugalité à observer dans le repas, et de la pauvreté que nous professons à table pour l'amour du Christ. »

C'est par leur dévouement à soulager la misère humaine sous toutes ses formes, c'est par l'organisation sagement comprise du service de la charité « faite au pauvre en vue de Dieu » que Théodore et ses moines achevaient de conquérir les cœurs ; si l'intrépidité du saint abbé de Stude et l'austérité de sa vie avaient frappé les imaginations, peut-être les œuvres de miséricorde qu'il établit furent-elles, aussi bien, la cause du prestige incroyable que son nom et celui de Studites exerça sur la population si inconstante et si mobile de la grande capitale.

« Obéissance et hospitalité », ces deux princi-

1. Ép. II, 99, 1332.

paux devoirs des moines, marquaient, d'après Théodore, la différence essentielle qui distingue les religieux vivant dans le monde ou cénobites, des ermites qui vivent dans la solitude des déserts ou de la montagne. Il rappelle cette différence et ces devoirs dans une des plus judicieuses exhortations qu'il ait adressées à ses frères. S'il est louable d'imiter les anciens, encore faut-il que ce soit sans blesser le sens commun et la vertu d'obéissance. « Quand nous lisons la vie des Pères, dit-il, nous sommes dans l'admiration, et c'est justice; ils sont, en effet, admirables, parce que, dans un corps humain, ils ont vécu à la façon des anges, et qu'ils ont plu au Seigneur par la fuite de tout mal. Il faut donc non seulement les admirer, mais encore les imiter autant qu'il est possible, mais toutefois les imiter avec sagesse et bon sens, c'est-à-dire que le simple moine doit imiter un simple moine, l'hésychaste un hésychaste, l'ermite un ermite, l'higoumène un higoumène. Car où serait le profit si l'on prenait pour modèle celui qui est dans une autre condition que la nôtre? Il est évident que vous n'en retireriez aucun fruit, mais au contraire un grand dommage. C'est ainsi que beaucoup, ayant abandonné, même par piété, leur règle ordinaire, ont d'abord perdu leur état propre, puis n'ont rien obtenu de ce qu'ils désiraient. Et pour ne point parler d'histoires anciennes, je veux restreindre cet entretien à notre temps. Quel profit celui qui s'appelait « le psalmiste » a-t-il retiré en montant sur sa colonne? N'en est-il pas descendu l'esprit dérangé? Il n'est plus maintenant ni simple moine, ni stylite. Quel profit cette même colonne a-t-elle valu à Sapritès? N'en est-il pas descendu pour défendre l'orthodoxie? Puis il est

tombé dans l'hérésie, et a trahi la vérité, et il est maintenant un acharné persécuteur.

« Voyons aussi notre communauté elle-même. Est-ce que Pierre l'ancien, qui était un bon moine, n'est point parti, par piété, dans le désert? Comment il en est revenu, et quelle fin il a faite, vous le savez vous qui en avez souffert. Et Amphilochios, qui vit encore, et qui après avoir été stylite, puis reclus, mène çà et là son existence déshonorée? Oui, c'est une tentation du démon de suggérer des choses étrangères afin de vous priver aussi de ce que vous aviez. Et c'est pourquoi l'Apôtre vous crie : « Que chacun de vous, ô mes frères, persévère devant Dieu dans l'état où il a été appelé » (I Cor., VII, 24). Chaque genre de vie a ses modèles, sur lesquels il convient de se régler. Vous donc, continue Théodore, imitez ceux qui ont brillé dans l'obéissance. Et non pas seulement les saints d'autrefois, mais ceux de notre communauté. Rivalisez avec le bienheureux Domitien dont la foi est si fervente; rivalisez avec le bienheureux Zosime dont l'obéissance est exempte de fard; rivalisez avec le bienheureux Marc, qui, recevant les outrages et les reproches ainsi que des éloges, est demeuré inébranlable dans sa constance; imitez le bienheureux Térence, qui, pendant de nombreuses années, servit les malades à la cuisine, sans témoigner d'ennui ni de fatigue; et même invité à sortir de là, il préféra y demeurer et continuer ses pénibles fonctions; imitez nos autres frères, qui en grand nombre se sont distingués par leur obéissance, et « dont les noms sont écrits au livre de vie » (Philipp., IV, 3). Voilà ceux que vous devez imiter, et non pas les ermites. Que notre père Joannice, avec ses frères, habite la solitude de la

montagne; votre vocation à vous c'est de pratiquer l'obéissance et l'hospitalité. »

En s'appliquant à lui-même la pensée qu'il vient de développer à ses moines, Théodore ajoute : « Je dirai aussi un mot de moi-même, pauvre moine. Malgré mon indignité, je fus placé à votre tête; abandonnerai-je la présidence pour m'en aller dans la solitude ou vers quelque autre genre de vie? Mais ce n'est pas le fait d'un chef, ni d'un pasteur, qui doit donner sa vie à ses brebis[1]. »

Ce chef et ce pasteur idéal, dont l'existence tout entière est consacrée à son troupeau, ce supérieur qui est la règle vivante et personnifiée de tous ses moines, mais aussi leur serviteur infatigable, Théodore mit toute son âme à le devenir. Il cherchait son modèle parmi les saints higoumènes qui avaient dignement rempli leur charge pastorale, ayant sans cesse devant les yeux la pensée du jour redoutable où le souverain juge, que l'on ne peut pas tromper, comparera fidèle à fidèle, higoumène à higoumène, convaincra l'un par l'autre, punira, condamnera, rendant à chacun selon ses œuvres. « O higoumène, disait-il, voyez quelle est votre éminente dignité; n'avancez qu'en tremblant à ce poste, même si vous l'avez mérité, car il est plein de dangers, de soucis nombreux, de profondes inquiétudes. Inspectez sans cesse, soyez prévoyant, veillez sur vos disciples, afin que personne ne périsse par votre inexpérience. Donnez vous-même l'exemple de toutes les vertus, et sachez bien qu'un jour le Christ, votre juge, viendra vous demander compte de votre administration[2]. »

1. *Cat.* 38, 139.
2. *Iamb.* 4, 1781.

Ces conseils que l'abbé renouvela, dans son testament spirituel, à l'usage de ses successeurs, les futurs higoumènes de Stude, il les avait lui-même mis en pratique avec une perfection presque idéale. Et sans rappeler ici que de nombreux monastères vinrent chercher là le modèle de leurs constitutions : saint Théodore fut considéré comme le réformateur providentiel de l'ordre monastique en Orient, et la vénération de tous les moines grecs, depuis le xe siècle, le regarde et l'honore comme un « second Basile ». Si notre Occident admire, lui aussi, comme il convient, ses vertus ascétiques et la sagesse de sa direction spirituelle, peut-être est-il toutefois plus frappé par l'étonnante activité intellectuelle que Théodore sut montrer à Stude, et qui fit de ce couvent un foyer incomparable de toutes les sciences sacrées.

CHAPITRE V

L'ACTIVITÉ INTELLECTUELLE DE THÉODORE

Avant d'entrer au couvent, saint Théodore, on l'a vu, avait reçu une culture intellectuelle intense; à Saccudion, sous la direction de son oncle, il avait continué à se former à la science en même temps qu'à la vertu; par la lecture des Pères, par l'étude approfondie des dogmes de la foi, et surtout par la méditation des Saintes-Écritures, il avait voulu se rendre capable de tenir tête aux subtilités de l'hérésie et de défendre contre elle la vérité catholique. Théodore savait que les controverses religieuses se succédaient presque sans interruption à Byzance, renaissant l'une de l'autre et semblant n'avoir jamais de fin assurée. Les Byzantins, esprits curieux et toujours en mouvement, s'intéressaient, parfois jusqu'à la passion, aux recherches ou spéculations de la théologie et volontiers prêtaient l'oreille à toute parole séduisante et facile. Or, les hétérodoxes aimaient à se glorifier de leur science par laquelle, disait Théodore, ces beaux parleurs flattent et caressent leurs auditeurs. « Il faut donc, concluait-il, que les orthodoxes ne le cèdent en rien pour la force de leur parole et soient capables de jeter à bas toutes machines de guerre. » Et très judicieusement l'higoumène de Stude ajoutait : « Ce que je vous conseille à vous, je ne le conseillerais

pas à tout autre moine, car à chacun selon ses aptitudes, et cela vaut mieux ainsi[1]. »

Pour arriver au but si nettement indiqué dans cette lettre, Théodore eut bientôt fait de son monastère une véritable école modèle, et, pour ainsi parler avec un de ses biographes, « une pépinière magnifique, fertile et variée, produisant toutes sortes de plantes spirituelles, et portant les beaux fruits mûrs de toute espèce de science[2] ». Si donc, dans ce couvent de Stude, fameux déjà parmi tous ceux de la capitale par les vertus de son supérieur et par la régularité de ses moines, on pouvait voir les plus beaux exemples de perfection religieuse, on y rencontrait aussi la plus admirable activité dans presque tous les genres littéraires. Les moines apprenaient avec le plus grand soin la grammaire qui enseigne à écrire correctement et forme à l'habitude de la lecture; puis, par la philosophie et la théologie, ils s'initiaient à la pratique de la discussion et à l'art du raisonnement nécessaire pour renverser les subtilités de l'hérésie. A côté des ateliers où l'on s'exerçait aux arts et travaux manuels, sculpture, architecture, tissage, cordonnerie, corderie et autres, Théodore avait institué des cours ou écoles de calligraphie et fondé une école de poésie religieuse où, sous sa direction, les moines qui en avaient les talents s'adonnaient à la composition d'hymnes liturgiques, de cantiques sacrés, de psaumes spirituels et de mélodies religieuses. S'il y a, au neuvième siècle, une véritable renaissance poétique et littéraire à Constantinople, le centre de ce mouvement est le mo-

1. Ép. I, 49, 1084.
2. *Vita*, 273.

nastère de Stude et le chef autour duquel se groupent tous ces ouvriers de la pensée chrétienne, c'est l'abbé saint Théodore. Ce que lui-même fut comme écrivain religieux on essayera de le montrer ailleurs; on ne veut dire ici que l'organisation du travail intellectuel, tel qu'il fut réglé par l'higoumène pour sa communaute,

Pour une si grande multitude de moines, il était nécessaire que le couvent possédât un nombre considérable de livres. La conservation et la transcription des manuscrits devint un des principaux soucis de l'abbé Théodore, et les règlements qu'il inscrivit dans ses Constitutions montrent quelle importance il attachait au travail des calligraphes. Ceux-ci devaient obéir à l'un d'entre eux, le premier calligraphe, à qui revenait le soin de distribuer à chacun sa tâche, de préparer les parchemins et de tenir en bon état tous les instruments de travail. Il était recommandé à tous, sous menace de pénitence, d'avoir le plus scrupuleux souci de l'exactitude et de la propreté. La règle condamnait le copiste faisant de l'encre plus qu'il n'en fallait, ou la laissant se sécher, à cinquante *métanies* ou génuflexions. S'il ne garde point parfaitement net sa copie et l'original qu'il transcrit, s'il ne les couvre pas soigneusement au moment voulu, s'il ne marque pas exactement les points et les accents, s'il n'observe pas les lignes et les intervalles, il doit faire une pénitence de cent trente métanies. La peine était plus sévère : trois jours d'exclusion de la communauté, si le copiste s'écartait du texte de son original. C'était le jeûne au pain et à l'eau, s'il lisait mal ce texte. S'il lui arrive, par colère, de briser sa plume, trente génuflexions. S'il s'attribue le cahier d'un autre calligraphe, sans son consente-

ment, cinquante génuflexions ; il est séparé deux jours de la communauté, s'il n'obéit pas exactement aux ordres du chef calligraphe. Celui-ci, de son côté, ne devait ni témoigner d'aucune amitié particulière dans la distribution des tâches assignées à chacun, ni donner aucun parchemin qui ne fût bien préparé ; il veillait à ne rien laisser perdre de tout ce qui servait à l'atelier de calligraphie ; ses négligences étaient punies de la séparation et de cent cinquante génuflexions[1].

Le travail des calligraphes est déjà une prière, plus encore, une prédication continuelle, car copier des livres, c'est prêcher de la main, c'est publier dans le silence les paroles du salut et lutter contre le démon avec l'encre et la plume ; du reste, il eût été impossible de joindre la prière vocale, comme dans les autres ateliers, à leur occupation habituelle ; les calligraphes accomplissaient donc en silence leur tâche quotidienne ; et même, en Carême, ils étaient dispensés de la récitation du Psautier que la règle imposait à tous les autres ateliers après l'office de prime : dérogation qui témoigne éloquemment de l'importance que le législateur des Studites attachait à l'œuvre des calligraphes. Aussi, sous l'intelligente et vigoureuse impulsion de Théodore, l'école calligraphique de Stude devint bientôt, et demeura longtemps après lui, une pépinière de copistes renommés, dont les traditions faisaient autorité et dont les œuvres étaient particulièrement recherchées. Il est vrai que, malgré les soucis d'une administration considérable et des travaux sans nombre, le supérieur de la communauté donnait lui-même l'exemple à ses moines

1. 1740, n. 53-60.

et savait trouver le temps de s'appliquer encore à la calligraphie. Lorsque l'exil lui fait des loisirs inattendus, il les consacre à copier des livres, et ce travail console un peu et réjouit son âme. L'élégance de son écriture est célébrée dans son oraison funèbre par son disciple Naucrace, et son biographe nous apprend que son activité dans ce genre d'occupations était infatigable et que l'on conservait précieusement quelques-uns des manuscrits dus à la plume de Théodore : « Ce sont, disait-il, des manuscrits de toute beauté. »

L'oncle de Théodore, saint Platon, qui vivait en reclus au monastère de Stude, se distinguait entre tous les moines de ce couvent pour son habileté dans l'art de la calligraphie. Et dans l'éloge funèbre qu'il fit à sa mémoire, Théodore pouvait dire de Platon : « Il était très zélé pour le travail des mains et son habileté le rendait célèbre entre tous ou, pour mieux dire, le faisait semblable à l'Apôtre avec lequel il pouvait dire : « Pour les choses dont moi et ceux qui sont avec moi avions besoin, mes mains y ont pourvu (Act. XX, 34) », et je n'ai pas mangé mon pain sans avoir rien fait. Quelle main, en effet, ajoute Théodore, formait les lettres avec plus d'élégance que sa main ? Y avait-il quelqu'un pour écrire avec plus d'ardeur et de soin ? Avec quelle ferveur il s'appliquait à tout travail qui lui était confié ! Qui pourrait compter ceux qui ont entre les mains les ouvrages, les opuscules qu'il a extraits des divins écrits des Pères, et qui sont si utiles à ceux qui les possèdent ? Si nous avons une bibliothèque bien fournie, n'est-ce pas à son travail et à son habileté que nous en sommes redevables ? Quand nous tenons ces livres entre nos mains, notre âme s'illumine et

nous sommes remplis d'admiration pour cette plume si féconde et si habile[1]. »

Ainsi, Théodore avait organisé dans son couvent de véritables ateliers de calligraphie, avec toute la prévoyance et toute la régularité nécessaires à l'exécution irréprochable des manuscrits. La juste renommée des copistes qui, sous des noms différents, calligraphes, tachygraphes, oxygraphes, chrysographes, travaillaient à la reproduction ou à la composition des livres dépassa bientôt les limites du monastère, et de la capitale elle-même ; de la Sicile et de l'Italie méridionale on devait, un jour, venir chercher jusqu'à Stude les livres dont les moines de ces provinces avaient besoin, et, ce qu'il est encore plus intéressant de noter, tel monastère de l'Italie byzantine adresse à ses religieux, sur le respect dû aux livres et le soin nécessaire aux calligraphes, les mêmes recommandations que saint Théodore, en empruntant les termes mêmes de la Constitution des Studites : « Si quelqu'un a reçu un livre et en prend peu de soin, s'il le laisse ouvert, s'il en arrache un feuillet, il sera puni d'une sévère pénitence. Même châtiment pour le calligraphe s'il ne copie point avec exactitude le manuscrit original, s'il ne reproduit point scrupuleusement les accents et les points, si par mauvaise humeur il brise sa plume, s'il endommage ou tache le manuscrit. »

Toutefois, malgré l'influence et la prospérité de l'école calligraphique de Stude, à peine pourrait-on, outre les noms de Théodore et de Platon, citer encore cinq ou six noms de calligraphes de cette école. Et encore les connaissons-nous plutôt par des

1. *Laud. funeb.*, n. 16, 820.

biographies que par la suscription mise au bas de leurs œuvres, car très rarement le copiste, s'il indique sa qualité de moine, la fait suivre de la désignation du monastère où il écrit. Mais plus ordinairement les moines copistes préfèrent demeurer entièrement ignorés du reste des hommes; il leur suffit d'être connus de Dieu, et volontiers, comme l'un d'entre eux l'écrivait, il leur arrive de dire à la fin de leur travail : « Qui a écrit ce livre? Dieu le sait. Pour qui? Dieu le sait encore. Grâces soient au Christ tout-puissant qui m'a donné son aide. » Parfois même ils cachent leur nom sous le pseudonyme de Théognostos (connu de Dieu) : tel est le nom de la plupart des calligraphes.

Mais si les noms demeurent cachés, des œuvres nombreuses sont arrivées jusqu'à nous, qui suffisent à témoigner d'une activité intellectuelle considérable, d'une noble et constante préoccupation, celle d'enrichir sans cesse le trésor de leur bibliothèque par la transcription des livres. Soucis érudits, dont Théodore donne le plus magnifique exemple, et qui ont fait à l'higoumène de Stude et à ses moines après lui une si grande place dans l'histoire des lettres, et leur assurent aujourd'hui encore la reconnaissance et le respect ! Par exemple, les œuvres de Théodore, et spécialement ses catéchèses, se trouvent un très grand nombre de fois parmi les manuscrits de notre bibliothèque nationale ; il est permis de croire que beaucoup de ces copies sont dues à des moines de Stude. Et par l'étude attentive et la comparaison des manuscrits anonymes avec ceux qui peuvent être datés et signés, on est parvenu à fixer, pour ainsi dire, trait par trait, les divers styles calligraphiques en honneur au monastère, c'est-à-dire l'ensemble des règles observées par les co-

pistes pour les marges, les interlignes, la réglure, l'écriture, les initiales, les titres, les fins de chapitre, l'enluminure.

A côté des ateliers de calligraphie, l'higoumène de Stude établit des ateliers de peinture et de miniature, qui, bientôt, firent autorité parmi les peintres de la capitale. Il est certain que les règles à suivre furent tracées par Théodore avec le même soin minutieux que les autres détails des devoirs monastiques. Et non seulement l'attention que les artistes studites apportaient à la restauration des saintes images est signalée par les historiens, et leur zèle eut ample matière à s'exercer après les dévastations des iconoclastes; mais, ce qui est plus intéressant à remarquer, c'est que Théodore, d'accord en ceci avec saint Basile, attribue à la peinture une éloquence et une vertu persuasives, pareilles à celles des discours, et que, d'autre part, il revendique pour le peintre le droit de représenter l'image du Christ par la couleur ou autre procédé au même titre qu'il reconnaît aux Évangélistes le droit de retracer son portrait moral et ses vertus par l'encre et le papier. Il ne va pas toutefois jusqu'à admettre pour l'artiste le libre jeu de sa fantaisie, et une lettre fort curieuse nous le montre très sévère censeur des nouveautés iconographiques. Ayant appris qu'un ascète nommé Théodule avait peint, sur des verrières, des anges en croix à la manière du Christ, il l'avertit avec les plus respectueuses précautions que de telles images sont contraires à la tradition de l'Église et qu'on ne trouve chez les Pères aucun exemple d'une semblable nouveauté. « Depuis longtemps, lui dit-il, je désire aller vous voir et m'édifier à vos saintes prières; mais le voyage m'a été impossible jusqu'à présent à cause de mes péchés, il m'est encore impos-

sible aujourd'hui. Pardonnez-moi donc ce que je vais vous dire ; je le dirai en toute simplicité et charité, dans le désir que votre vie soit à l'abri de toute critique. D'excellents amis, sachant que je suis votre frère, votre ami intime, votre fils, m'ont appris que votre sainteté avait fait une action peu raisonnable. A cette nouvelle, j'ai protesté de toutes mes forces, j'ai rappelé les vertus de votre vie sublime ; alors ils se sont élevés contre moi, ils m'ont cité de vous des paroles et des faits, et, pour tout dire d'un mot, ils vous accusent d'avoir peint des anges en croix à la manière du Christ, sur des verrières, et de les avoir peints ainsi que le Christ sous les traits de vieillards. Ils m'ont donné de nombreux renseignements sur cette affaire, et je n'ai pu les contredire. C'est là, disaient-ils, une innovation étrangère à la tradition de l'Église, et inspirée non par Dieu mais par son ennemi, puisque, depuis tant d'années, on ne peut attribuer aux Pères, inspirés de Dieu, aucun exemple d'une pareille nouveauté. Ainsi donc, votre innovation, eût-elle un ange pour auteur, ne devrait pas être tolérée[1]. »

Il y avait donc des traditions et des règles établies, que les peintres monastiques devaient fidèlement observer. Les saintes images, disaient les Pères du deuxième concile de Nicée, doivent être peintes non point d'après les conceptions des artistes, mais d'après les lois et les traditions de l'Église catholique. Aux peintres d'exécuter, aux Pères de régler et d'ordonner. Saint Théodore ne parlait pas autrement et se chargeait de rappeler à un peintre trop personnel qu'il n'avait pas la liberté de suivre sa fantaisie. Rien

1. Ép. I, 15, 957.

n'était laissé au caprice de l'artiste, et, dans chaque atelier, les détails les plus minutieux étaient indiqués, fixant avec la plus scrupuleuse exactitude, pour chaque personnage à représenter, son costume, ses attributs, la couleur de ses cheveux, son âge, l'inscription à joindre au tableau ; les procédés de l'iconographie sont, pour ainsi dire, stéréotypés, et le moine peint, comme il vit, d'après des règles auxquelles il obéit invariablement. L'humble moine, comme le mosaïste éminent de Constantinople et de Thessalonique, comme le peintre athonite de nos jours, avait devant les yeux un modèle immuable qu'il reproduisait aveuglément avec une merveilleuse facilité, faisant son tableau toujours de la même façon comme l'oiseau fait son nid.

On vient de voir combien Théodore, pour sa part, tenait à l'observation des règles établies, et l'on comprendra sa vigilance si l'on se rappelle quelle place considérable les images tenaient dans l'Église grecque ; non seulement elles étaient devenues une nécessité pour le fidèle qui les vénérait avec la plus profonde dévotion, mais encore leur présence à l'iconostase était indispensable à l'accomplissement intégral de la divine liturgie et des autres offices religieux. Modifier les types iconographiques, consacrés par le culte persévérant des générations, c'eût été mettre en péril, ou, tout au moins, inquiéter la foi simple et naïve du plus grand nombre. S'il est difficile de préciser l'époque où le canon de la peinture religieuse byzantine fut définitivement arrêté, on peut toutefois légitimement supposer que la plupart des sujets proposés aux peintres dans les ateliers monastiques et la manière de les traiter étaient invariablement fixés au temps de Théodore.

Et, en effet, dans un discours sur la décollation de saint Jean-Baptiste auquel était dédié le monastère de Stude, l'abbé Théodore fait une très intéressante description d'un tableau représentant le martyre du Précurseur. « Voyez, dit-il, à ses auditeurs, le saint chargé de chaînes et amené hors de sa prison ; le bourreau brandit rudement son glaive contre cette tête vénérable ; elle est remise, toute ruisselante d'un sang parfumé, à Hérodiade qui s'agite à la manière des corybantes ; le corps sacré est enseveli par les mains de ses disciples qui sont autour de lui dans la désolation et les pleurs. Je contemple cette face angélique, dont les yeux, comme deux flambeaux, se sont éteints, dont toute la physionomie exprimait la vertu même. Je baise ces mains sacrées dont le toucher fut exempt de péché, dont le doigt montra aux hommes Celui qui enlève le péché du monde. Je vénère ces pieds si beaux de celui qui vint annoncer la bonne nouvelle à la terre et prépara le chemin à la venue du Sauveur[1]. » Et Théodore continue à décrire et à vénérer l'un après l'autre les chaînes précieuses, le plat vénérable, l'épée du bourreau, la terre et le tombeau, et les disciples visiblement présents et les anges témoins invisibles du martyre et de la sépulture du bienheureux Jean-Baptiste.

Or, dans le « guide de la peinture », où se trouve, pour ainsi dire, codifié le système d'iconographie imposé aux artistes monastiques, dans ce sujet de la décollation de saint Jean-Baptiste, les mêmes personnages, la même technique : « Hérodiade est en habits royaux, la jeune fille lui apporte sur un plat la tête du Précurseur ; dans le lointain, à quelque

1. 678, n. 8.

distance du palais, la prison avec une fenêtre grillée en fer. Au dehors, le Précurseur décapité; il est étendu à terre. Le bourreau tenant la tête dans ses mains la pose sur le plat que présente devant elle la jeune fille. Un peu plus loin, les apôtres Jean et André portent le corps dans un tombeau. » Ainsi, dans le tableau décrit par Théodore, et dans le tableau tel qu'il est imposé désormais aux moines peintres, ce sont les mêmes principaux personnages, la même prison dans le lointain ; la tête est apportée de la même façon à Hérodiade, puis le corps mis dans le tombeau par les disciples, dont l'un est aux pieds, l'autre près de la tête qu'il vient de remettre en place.

De ce curieux rapprochement si l'on ne peut conclure que la technique de Stude ait servi de modèle aux autres ateliers monastiques de peinture, bien que le *Guide* soit postérieur au siècle de Théodore, cependant il ressort, du moins, de cette parfaite concordance, que les procédés artistiques de Stude avaient une autorité particulière d'influence, et par leur supériorité reconnue des autres écoles similaires, contribuèrent peut-être à fixer le code de peinture religieuse à Byzance; et ce ne serait pas seulement dans le domaine de l'ascétisme que la direction de Théodore aurait marqué sa profonde et persistante empreinte.

Quoi qu'il en soit, et si l'on ne peut établir avec certitude l'influence prépondérante du couvent dans le mouvement artistique à la fin du huitième et au début du neuvième siècle, on sait que ce couvent, sous l'higouménat de Théodore, fut le vrai centre de la poésie d'église. Elle y était cultivée sous toutes les formes. Au témoignage de son biographe, sous la direction de Théodore, les moines, qui en avaient le loisir et les

talents, s'adonnaient à la composition d'hymnes liturgiques, de cantiques sacrés, de psaumes spirituels, car rien, à leurs yeux, n'était plus utile et ne contribuait plus à la dignité des cérémonies chrétiennes que le rythme et le bon ordre des chants, que l'harmonie des voix et le charme des mélodies. La faveur universelle que les Byzantins témoignent, à cette époque, pour un genre nouveau de poésie ecclésiastique, la poésie des « canons », a pour conséquence la refonte complète des livres liturgiques. Saint Théodore, son frère Joseph de Thessalonique, ses disciples en grand nombre y travaillent avec ardeur. On leur doit le *Triodion* qui renferme les offices du grand carême, ou des dix semaines qui précèdent Pâques ; et aussi la plus grande partie du *Pentécostarion* qui contient les offices célébrés depuis Pâques jusqu'au premier dimanche après la Pentecôte inclusivement.

Il n'y a point lieu d'examiner ici si la poésie nouvelle était supérieure ou non à l'ancienne qu'elle devait remplacer ; ni même s'il n'est point excessif d'insinuer que l'hymnographie des VIIIe et IXe siècles était d'une technique si rigoureuse et si précise, qu'une seule syllabe, un seul iota n'auraient pu être retranchés sans que le plus simple fidèle ne s'en aperçoive aussitôt, et que, dès lors, c'en était fait de la « zizanie hérétique ». Mais il suffit ici de remarquer combien fut féconde l'activité poétique de Théodore et de ses moines, et la place considérable que l'école hymnographique établie par l'higoumène dans son monastère sut conquérir, et conserve encore dans l'office canonique de l'Église grecque. Au reste, l'histoire suivante, histoire curieuse, et « bien terrible à entendre », racontée par le biographe de saint Théodore, malgré la préoccupation évidente

de célébrer le talent poétique de son héros, établit assez bien le départ des qualités et des défauts de l'œuvre hymnographique des moines studites. « Il y avait en Sardaigne, dit le moine Michel[1], un homme pieux qui était plein d'admiration et de vénération pour les écrits de Théodore; il avait surtout en incroyable estime les canons composés par lui pour le Grand Carême. Un jour, des moines étant venus à passer, il leur offrit l'hospitalité dans sa maison; ils y demeurèrent pendant toute la durée des jeûnes. Or, ces moines étaient disciples d'un hymnographe sicilien, Grégoire de Syracuse. Remplis d'arrogance, ils commencèrent à tenir des discours insensés et à se moquer des poèmes du saint, citant de lui et des termes barbares et des constructions irrégulières. Bientôt, leur hôte, converti à ces idées, cessa d'honorer les hymnes du saint et de les chanter, selon sa coutume, dans les doxologies matutinales. C'est alors qu'au milieu de la nuit, Théodore lui apparut comme il était pendant sa vie, avec sa haute taille, le teint pâle, le sommet de la tête chauve. Il avait quelques compagnons qui tenaient dans leurs mains des faisceaux de verges. Sur l'ordre du saint, ils en frappèrent cet inconstant, si prompt à changer de pensée. Et pendant la bastonnade, Théodore lui criait : « Perfide, pourquoi donc dédaignes-tu mes poèmes, toi qui naguère avais pour eux tant d'amour et d'estime? Cependant, tu pourrais bien penser que si les Églises de Dieu les ont reçus et les ont transmis les unes aux autres, c'est qu'elles étaient assurées d'en retirer quelque profit. Ce ne sont pas les termes emphatiques, ni les tournures ciselées, qui ont l'ha-

1. *Vitæ*, 312, 216.

bitude de convertir les cœurs, mais un langage humble, accommodé aux besoins présents, et bien sensé ; un tel langage est cent fois préférable aux discours érudits qui ne font que charmer les oreilles. »

Lorsque le coupable, ainsi châtié, se fut repenti de son égarement, le jour parut ; notre homme, ressentant des douleurs aiguës, le corps tout couvert de plaies, se lève, encore tout effrayé de la terrible apparition ; il raconte ce qui vient de lui arriver, et s'empresse d'éloigner de sa maison les moines auxquels il avait cru si légèrement, et qui étaient cause de tout le mal. Sa fidélité à Théodore ne se démentit plus dans la suite, mais grandit sans cesse, et l'on ne saurait dire l'estime, le culte, l'amour qu'il conserva toujours pour les poèmes du célèbre hymnographe, qui devinrent à son âme un aliment et un remède salutaires.

De toute cette merveilleuse histoire, il est permis de conclure que, peu de temps après la mort de Théodore, ses poésies religieuses étaient connues bien au delà des monastères de la capitale, et que si l'admiration pour son talent poétique n'allait pas sans quelque réserve, on reconnaissait à ses œuvres le mérite d'une forme plus simple, d'une actualité plus pressante, et surtout d'une onction propre à toucher les cœurs.

Tels furent les pacifiques travaux de Théodore au monastère de Stude, commencés dès les premiers temps de son séjour dans la capitale, et poursuivis sans interruption, au grand bénéfice des lettres chrétiennes, pendant les huit années qui s'écoulèrent entre la mort de Constantin VI et la quatrième année du règne de l'empereur Nicéphore.

CHAPITRE VI

REPRISE DE L'AFFAIRE DU DIVORCE

La longue période de paix pendant laquelle l'austère et savant higoumène Théodore avait fondé dans son monastère des habitudes et des traditions de régularité et de travail, ne devait jamais plus revenir, et des luttes ardentes et douloureuses allaient se succéder presque sans interruption durant les vingt dernières années de sa vie.

Le patriarche Taraise étant mort le 25 février 806, l'empereur Nicéphore fit choix, pour lui succéder sur le siège patriarcal de Byzance, d'un pieux laïque, Nicéphore, qui avait l'administration du grand hôpital de la ville. Au prince qui l'avait consulté à propos de cette élection d'un patriarche, saint Platon aurait, semble-t-il, indiqué son neveu Théodore. De son côté, celui-ci, interrogé sur la même question, répondit à l'empereur que le futur prélat devrait briller parmi les autres comme le soleil parmi les astres; et que, d'ailleurs, il n'osait proposer aucun nom, ne voyant personne qui fût ce soleil. Mais il conseillait de demander l'avis des plus vertueux et des plus intelligents parmi les évêques, les higoumènes, les stylites, les reclus eux-mêmes et les clercs. « Que les stylites descendent de leurs colonnes, que les reclus sortent de leur clôture, car

le bien commun est en question. » En tout cas, l'élu, d'après le jugement de Théodore, devait avoir passé successivement, et sans hâte, par tous les degrés de la hiérarchie avant d'arriver au rang suprême. Il n'en fut pas ainsi pour le nouveau patriarche, Nicéphore, qui, simple fonctionnaire civil, franchit en quelques jours tous les degrés du sacerdoce, puis reçut la consécration épiscopale le jour de Pâques dans l'église de Sainte-Sophie. Platon et Théodore et quelques autres moines de Stude payèrent l'opposition qu'ils avaient faite à ce choix de vingt-quatre jours d'emprisonnement.

Mais ce n'était que le commencement de démêlés plus longs et plus graves. Il prit fantaisie à l'empereur de faire réhabiliter par le nouvel élu le prêtre Joseph, jadis excommunié pour avoir approuvé et béni, au mépris des lois de l'Église, le mariage illégitime de son prédécesseur Constantin, dont on se rappelle le divorce scandaleux. Ce prêtre Joseph venait de rendre à l'empereur un service politique considérable en mettant fin à la révolte de Bardane : il ne pouvait rester sous le coup de censures ecclésiastiques. Un synode, réuni à cette occasion, et où prirent place des évêques et des moines, accueillit le désir de l'empereur et rendit à Joseph sa dignité de Grand Économe et tous ses droits sacerdotaux. Théodore, présent à ce synode, protesta de vive voix contre cette décision, et dès le lendemain écrivit au patriarche Nicéphore pour lui faire connaître toutes les raisons de sa conduite. « L'observation entière des canons, disait-il, est nécessaire à l'orthodoxie; l'économe a été déposé par les saints canons. Il ne faut donc point lui permettre de faire les fonctions sacrées, et non pas seulement dans le secret, mais

en public et pour ainsi dire à la source même du sacerdoce. Nous en attestons votre sainteté, écrivait Théodore, en présence du Christ et des saints Anges qui nous entendent, vous allez provoquer un grand schisme dans notre Église. Nous sommes régis, bon gré, mal gré, par les saints et divins canons et nous leur devons obéissance. Mais nous supplions votre sainteté, prêtez l'oreille, écoutez notre voix. Comme un médecin habile, comme un bon pasteur, écartez une brebis de la fonction sacrée, et gagnez tous ceux qui ne font pas de faux pas ; et que la lèpre d'un seul ne se communique pas à toute notre Église que notre Dieu et Seigneur a rachetée de son sang[1]. »

La lettre de Théodore demeura sans réponse. Pendant près de deux années, l'higoumène de Stude se renferma, de son côté, dans un silence prudent : « N'ayant pas, disait-il, l'autorité épiscopale, ni la puissance de correction, il me suffisait de me garder moi-même, et de ne point participer à la communion de ce prêtre Joseph et de ceux qui, sciemment, célèbrent avec lui la sainte liturgie. » Aussi longtemps que cela fut possible Théodore tint cachée sa résolution de ne plus communiquer avec l'économe ; mais en 888 un secrétaire d'État vint demander au frère de Théodore, Joseph, devenu archevêque de Thessalonique, pourquoi il n'était en communion ni avec la cour ni avec le patriarche. L'archevêque répondit : « Je n'ai rien contre nos pieux empereurs (Nicéphore et son fils Staurace) ; je n'ai rien non plus contre le patriarche, mais c'est contre l'économe qui couronna le mariage adultère et, à cause de cela, fut déposé par les saints canons. » A quoi l'envoyé de

1. Ép. I, 25, 988.

la cour répliqua : « Nos pieux empereurs n'ont pas besoin de vous, ni à Thessalonique, ni ailleurs. »

Cette visite, cette enquête, ces réponses furent bientôt connues de toute la capitale et Théodore comprit qu'il fallait se préparer à de graves événements. Il exhorte ses moines, il écrit à ceux de Saccudion pour les renseigner et les exhorter aussi au courage et à la persévérance : « Pour nous, mes fils et mes frères, pleins de confiance en Dieu, sûrs du triomphe de la vérité et de la justice, comme le passé l'a déjà bien montré dans cette affaire du divorce et de ses complices, demeurons inébranlables dans les préceptes et les canons des Pères ; ne faiblissons pas, ne trahissons pas la religion ; ne détruisons pas maintenant ce que nous avons édifié si glorieusement par notre constance pendant l'exil, et ne soyons point violateurs de la loi ; mais forts de cette loi divine nous serons vainqueurs comme nous l'avons été déjà ; soyons donc résignés à tout, prêts à tout souffrir, si Dieu le permet, plutôt que d'entrer en communion avec cet homme et avec ceux qui célèbrent avec lui les divins mystères, jusqu'à ce qu'il soit déposé du ministère sacerdotal[1]. »

Dans d'autres lettres à divers personnages, apparaît la même résolution inébranlable : « Nous souffrirons tout, et la mort même, plutôt que d'entrer en communion avec lui ou ses complices, jusqu'à ce qu'il soit privé du sacerdoce comme sous le précédent patriarche. Quant au patriarche actuel, dit-il encore, que sert de lui parler? Il ne nous répond pas et ne veut pas nous entendre ; il est, en tout, aux ordres de l'empereur. Pour moi, je ne trahirai pas la vérité,

1. Ép. I, 31, 1009.

malgré l'exil menaçant, malgré le glaive qui luit, malgré le bûcher qui s'allume. »

Telle est, pour ainsi dire, la ligne de conduite clairement exposée par Théodore à ses moines ; dans cette nouvelle phase de la querelle à propos du divorce impérial et de ses complices, Théodore et ses moines devaient se montrer aussi courageux que pendant la première période de cette lutte douloureuse. L'empereur, voyant que ni les menaces, ni, non plus, les conseils qu'il faisait tenir à Théodore par des moines dévoués aux idées du prince ne pouvaient émouvoir l'higoumène de Stude, donna l'ordre au patriarche Nicéphore de réunir un concile où furent conduits les abbés Platon et Théodore, et le moine Calogéros. « Comment pourrais-je, disait Théodore dans l'éloge funèbre de son oncle, résumer en quelques mots la longue série des événements qui se succédèrent pendant toute une année, intimidations et menaces, combats et épreuves? Une troupe de soldats cerna de toutes parts notre monastère, de sorte qu'il n'était permis ni d'ouvrir la bouche, ni de montrer la tête. A l'intérieur, c'était la crainte; au dehors, les menaces et l'épouvantement; ceux qui les inspiraient, je ne veux pas les nommer, par respect pour leur habit. Oh! quelle époque douloureuse ! Il n'y avait presque personne qui résistât à ce courant; presque personne qui conseillât le bien et défendît la cause de Dieu! Enfin, pour tout dire en peu de mots, pendant la nuit notre Père Platon est enlevé du monastère et emprisonné. Depuis sa prison il est entraîné au synode, par la main des soldats, avec trois de ses frères (Théodore, Joseph et Calogéros), ainsi qu'un scélérat. Quel spectacle digne de pitié : on vit ce vieillard, à cause de ses infirmités, porté sur les

épaules avec des chaînes au pied, et jeté, pour ainsi dire comme un objet d'horreur, d'un dos à un autre[1]. »

Ce synode que Théodore, dans ses lettres, appellera le deuxième « synode de l'adultère » décréta, si l'on s'en tient aux lettres de l'abbé de Stude, que le mariage de Constantin VI et de Théodote devait être regardé comme légitime, en vertu d'une dispense accordée; que les empereurs ne sont pas soumis aux lois de l'Église; que l'exemple cité de saint Jean-Baptiste, ou de saint Jean Chrysostome n'a aucune valeur pour justifier la conduite des moines; que chaque évêque a autorité sur les saints canons et droit d'en dispenser; et enfin que quiconque n'accepterait pas ces propositions serait excommunié.

Aussitôt après ce synode, Théodore, Platon et l'archevêque Joseph furent conduits en exil et relégués aux îles des Princes, puis enfermés étroitement dans des prisons séparées. Quant aux moines restés à Stude, on essaya par tous les moyens de les détacher de l'obéissance à leur supérieur et de les attirer au parti « mœchianien » : le monastère fut occupé militairement; un jour même, l'empereur s'y transporta de sa personne, fit comparaître l'un après l'autre tous les moines, puis voyant qu'il ne pouvait ébranler ainsi leur fermeté, il les réunit tous ensemble pour essayer un dernier effort et leur dit : « Tous ceux d'entre vous qui veulent obéir à nos exhortations, être en communion avec le patriarche et l'Église catholique, venez vous placer à ma droite. Et que ceux qui persévèrent dans leur premier sentiment viennent se ranger à ma gauche. » Tous les moines, en bloc, se précipitèrent à sa gauche.

1. *Laud. funeb.*, 840.

Voyant qu'il n'avait plus rien à attendre d'eux, l'empereur les fit disperser dans les couvents de la capitale et des environs où ils furent étroitement gardés et souvent maltraités avec la dernière rigueur par des abbés qui désiraient, par ce zèle cruel, se concilier la bienveillance du pouvoir. « Arrestations, transportations, poursuites, enquêtes, séparations, relégations, colères et menaces, interrogatoires, et proclamations retentissantes à travers la ville de peur que quelqu'un de nos frères ne se cachât en quelque endroit[1] », c'est ainsi que Théodore dépeint la situation de ses religieux dispersés, et dont quelques-uns sont obligés de chercher leur salut contre les persécuteurs jusque dans les cavernes de la terre.

Toutefois cette persécution, si cruelle qu'elle fût pour Théodore en s'acharnant, non pas contre sa seule personne, mais contre son monastère tout entier et les œuvres qui s'y trouvaient en pleine floraison, n'abattit point l'âme intrépide du saint abbé. « Il ne s'agit plus maintenant, disait-il, d'une simple question de discipline ecclésiastique, la foi et les mœurs et l'Évangile lui-même sont battus en brèche. »

C'est alors qu'il tourne les regards vers l'évêque de Rome établi par le Christ défenseur de la liberté de son Église; il invoque, dans les termes les plus magnifiques et les plus touchants, le Siège apostolique, gardien de la pureté de la foi, juge suprême du jugement porté dans cette affaire par le synode de Byzance. Dans une première lettre adressée « au très saint et très grand Père des Pères, au seigneur Léon, pape apostolique, Théodore très humble prêtre et higoumène de Stude » disait[2] : « Puisque c'est au

1. *Ibid.*, 841.
2. Ép. I, 33, 1017.

grand Pierre que le Christ notre Dieu a donné les clefs du royaume des cieux et confié la dignité de chef du troupeau, c'est à Pierre, c'est-à-dire à son successeur, que l'on doit soumettre tout ce qui, dans l'Église catholique, est innové par ceux qui s'écartent de la vérité. Voilà ce que nous, humbles et modestes moines, nous avons appris des anciens Pères; aussi, un enseignement nouveau ayant surgi récemment au milieu de notre Église d'ici, nous avons cru devoir, d'abord par l'intermédiaire d'un de nos Pères, le très saint archimandrite Épiphane, puis par cette simple lettre, le soumettre à l'ange de votre suprême Béatitude. Il s'est tenu, ô vous le chef divin de tous les chefs, un synode de prévaricateurs, comme dit le prophète Jérémie, un concile d'adultères. Il n'a pas suffi à ces hommes de conspirer en faveur du prêtre qui bénit le mariage adultère et de le recevoir à la communion, mais comme pour mériter le nom de parfait hérétique, ils ont excommunié dans un second synode tous ceux qui n'adhèrent point à leur erreur ou plutôt l'Église catholique elle-même. Pour se justifier, ils se font rempart d'un mot qui ne vaut rien. Ils appellent, d'un ton dogmatique, ce mariage de divorcés une dispense ou « économie »; ils décrètent que les lois divines n'ont aucun pouvoir sur les rois; ils défendent d'imiter ceux qui luttèrent jusqu'au sang pour la vérité et la justice, par exemple le Précurseur et Chrysostome; ils déclarent que chaque évêque a pouvoir sur les saints canons au delà de ce qu'ils ont fixé. »

Puis, après avoir en toute simplicité, comme il le dit, et sans fard, exposé la suite de l'affaire, Théodore ajoute : « J'emprunte maintenant le cri du cory-

phée des apôtres appelant à son secours le Christ, lorsque les flots de la mer étaient soulevés, et je dis à votre Béatitude, vous qui êtes représentant du Christ : » O premier pasteur de l'Église qui est sous le ciel, sauvez-nous donc, nous périssons. Imitez le Christ votre Maître, tendez la main à votre Église, comme il tendit la main à Pierre. Pierre commençait seulement à enfoncer dans les flots, tandis que notre Église est encore une fois submergée dans les profondeurs de l'hérésie. Imitez, nous vous en supplions, le grand pape dont vous portez le nom ; de même qu'autrefois, à l'apparition de l'hérésie d'Eutychès, il s'élança contre elle, pareil à un lion spirituel, par ses épîtres dogmatiques, de même, vous, j'ose le dire à cause du nom que vous portez, poussez donc des rugissements divins, faites entendre votre tonnerre contre la présente hérésie.... Au reste, nous conjurons Votre Sainteté de nous compter au nombre de ses brebis, de nous éclairer et de nous fortifier par ses saintes prières. Si elle daignait le faire encore par ses instructions, ce serait le témoignage d'une divine condescendance : le Christ lui-même n'a-t-il pas écrit à Abgar, et beaucoup d'inférieurs ont été honorés par les lettres des apôtres et des saints. C'est de moi seul, humble pêcheur, retenu en prison, que je vous écris cette lettre, parce que mon Père et compagnon le reclus, ainsi que mon frère l'archevêque de Thessalonique, sont emprisonnés dans d'autres îles. Mais ils vous disent néanmoins les mêmes choses que moi, et avec moi se prosternent aux pieds sacrés de votre Béatitude. »

Le souhait de Théodore fut exaucé et le pape lui envoya une lettre d'exhortations et de bénédictions ;

l'higoumène s'empressa de remercier avec de véritables transports de reconnaissance sa Béatitude apostolique dont les paroles et les prières rendaient à l'âme des exilés une nouvelle ardeur, à leur faiblesse la force, à leur langueur le courage pour persévérer sans défaillance, jusqu'à la fin, dans la foi orthodoxe. Puis, revenant encore une fois sur cette question du divorce impérial et toutes ses funestes conséquences, il remet sous les yeux du pape la série des fautes commises en cette affaire : c'est l'empereur qui répudie sans raison son épouse légitime, et contracte une union adultère; c'est le prêtre qui commet la faute plus grande et plus déplorable de bénir cette union; c'est la conduite coupable de tous ceux qui coopèrent à cette transgression des lois divines, qui l'approuvent, qui prennent parti pour l'adultère et son ministre en couvrant cette transgression du nom de dispense salutaire à l'Église de Dieu; c'est enfin l'anathème prononcé par le synode contre tous ceux qui n'acceptent pas ces décisions scandaleuses; c'est la prison, la torture pour tous ceux qui ne consentent pas à dire que cette « dispense » est une œuvre sainte.

Et peu importe à Théodore qu'il s'agisse en toute cette affaire de la personne du prince! « Il n'y a pas, répond-il, d'acception de personne auprès de Dieu », quoi que prétendent les Mœchianiens au dire desquels les lois ne sont pas les mêmes pour tous, mais cèdent et disparaissent pour les rois. Et où donc, s'écrie-t-il, où donc est l'Évangile des rois?... Telles sont les entreprises arbitraires et impies, telles sont les œuvres de l'hérésie mœchianienne. Nous avons cru, nous les plus humbles enfants de l'Église catholique, qu'il était nécessaire de vous

en informer, vous le premier des pasteurs et notre chef apostolique[1]. »

Le moine Épiphane, qui avait porté à Rome la lettre de Théodore et rapporté à celui-ci la lettre du pape, apprit à l'higoumène de Stude que, là-bas, il avait des ennemis qui mettaient en doute sa parfaite orthodoxie, et l'accusaient de compromissions hérétiques. Il n'éprouve aucun embarras à se justifier. « Il est étrange de prétendre que nous, qui souffrons pour la vérité catholique, nous aurions des sentiments hérétiques. Silence à toute bouche qui nous accuse et nous calomnie. Nous sommes orthodoxes, quoique pécheurs, ô bienheureux Père, et nous professons, sans aucune altération, la foi apostolique. Nous reconnaissons tout concile général et particulier, s'il est approuvé, avec tous les saints canons qui y sont portés; nous détestons et anathématisons toutes les hérésies et tous les hérétiques. Anathème à Barnanuphius, à Isaïe, à Dorothée, à Dosithée, qui furent anathématisés par saint Sophrone. (C'étaient les hérétiques avec lesquels Théodore avait été accusé de pactiser.) Et de même, pour tout autre hérétique, pour toute autre hérésie, anathème à ceux qui les suivent, évêques, moines, ou tout autre. Anathème aussi à celui qui n'a point anathématisé, comme il le faut, tout hérétique. Pour nous, nous sommes purs de tout sentiment hérétique, grâce à vos très saintes prières, ô le plus vénérable des Pères[2]. »

Théodore n'était point le seul à renseigner le Siège apostolique; le parti contraire avait, de son côté, montré à Rome une grande activité et retourné contre

1. Ép. I, 34, 1021.
2. *Ibid.*, 1028.

le moine studite les accusations de schisme et d'hérésie. Toutefois le patriarche n'ayant encore envoyé au Pontife suprême aucun rapport sur la querelle, celui-ci ne pouvait prononcer un jugement en forme avant d'avoir pris connaissance des actes de ce concile tant discuté.

En attendant, la persécution continuait pour Théodore et ses moines. Ils avaient été dispersés dans toutes les directions et jusque dans les provinces les plus éloignées. Il y en avait en Phrygie, en Bithynie, en Macédoine, jusque dans la Chersonèse et même jusqu'aux îles Lipari au nord de la Sicile. Et presque partout ils étaient traités avec une incroyable rigueur. Théodore s'efforçait de les fortifier et de les soutenir par des lettres fréquentes, mais souvent elles étaient interceptées, bien qu'il eût inventé, pour atténuer les risques, un alphabet conventionnel. Son oncle Platon, accablé par l'âge et les maladies, languissait dans une cellule basse, pareille à une citerne, sous la garde de moines, ou plutôt de troupiers, au cœur sans miséricorde, qui lui refusaient les choses nécessaires à ses infirmités. Naucrace, l'économe de Stude, n'était pas mieux traité. « Vous voilà donc dans une seconde prison, mon fils bien-aimé, lui écrit Théodore ; c'est une nouvelle honte pour ces hérétiques, mais pour vous un accroissement de combats et de mérites pour le ciel. Pour ces malheurs je dois gémir et pleurer, mais sur vous me réjouir et rendre grâce. Ne devez-vous pas être plus heureux, par ce nouvel emprisonnement, d'être devenu pareil à l'or deux fois éprouvé dans la fournaise ? Puissiez-vous pousser de solides racines, ô mon fils, et apparaître aux yeux du Seigneur notre maître comme un serviteur sans reproche, comme un

instrument utile, et prêt à tout ce qui est bien. » L'archevêque de Thessalonique, Joseph, frère de Théodore, était exilé loin de son siège épiscopal, étroitement surveillé : on lui mesurait sa nourriture ! Mais son frère le félicite de souffrir pour la défense de la vérité et d'être devenu comme une colonne dans l'Église de Dieu, comme un flambeau éclatant dans sa ville de Thessalonique. « Donc pas de tristesse, mais bien plutôt la joie. Et moi aussi, ajoute Théodore, je me réjouis de la dispersion de mon humble monastère, parce que cette dispersion est pour Dieu. Je ne vous dis rien de mon geôlier : cet homme-là c'est l'âme damnée du prêtre Joseph. Ne cessez de prier instamment pour mon humble personne, ô mon bon et très saint frère et père[1]. » En réponse à une lettre qui l'avait informé de nouvelles souffrances infligées à ses moines, il écrivait à l'un d'eux : « Votre lettre, mon cher fils, vient de produire sur moi tout ensemble trois sentiments ; la stupeur, l'admiration, la louange ; stupeur à cause des impies, admiration pour les fidèles pieux, louange envers Dieu qui donne la force à ceux qui s'attachent à ses lois. De mon saint fils Athanase et de ses compagnons très désirés, de mon très courageux Théosostos et de ses dix-sept vaillants compagnons, je ne veux rien dire aujourd'hui en ayant assez parlé dans mes lettres antérieures : ils seraient dignes d'un plus long discours et de plus longues louanges, car ils ont lutté, ils luttent encore admirablement comme de vaillants athlètes. Mais j'arrive au but de cette épître. » Et Théodore raconte de quelle atroce flagellation fut victime, à Thessalonique, l'higoumène Euthyme demeuré fidèle à l'ar-

1. Ép. I, 43, 1064.

chevêque déposé, et, pour sa fidélité, frappé d'abord, dans l'église même de l'Archange, de deux cent soixante-six coups de fouet, puis, peu après, de deux cents coups de nerfs de bœuf. Le sang répandu sur le pavé du temple rougissait les pieds des assistants ; le moine gisait presque sans vie et sans voix, et les bourreaux le pressaient encore de faire mémoire de son tyran, je veux dire de l'archevêque intrus ; mais il refusa toujours, et demeura inébranlable dans sa résolution, pour ainsi dire jusqu'à la mort, sans rien céder de l'orthodoxie. Après avoir décrit, en détail, cette scène tragique, l'higoumène de Stude conclut par ces mots : « Est-il rien de plus impie ? Un orthodoxe fit-il jamais à un hérétique pareil traitement ? On peut voir par là ce qu'est l'impiété des Mœchianiens, et de qui chacun est le disciple : il est disciple du Christ celui qui reçoit les coups comme le Christ ; celui qui les porte est le disciple de Satan. Voyez donc, ô Seigneur, Seigneur, ces misères affreuses, et épargnez votre peuple, en rendant à notre Église la paix avec l'orthodoxie[1]. »

La situation des moines orthodoxes était, on le voit, douloureuse entre toutes, et parmi ceux-ci les moines studites avaient l'honneur d'être au premier rang des victimes choisies par les vengeances impériales ; ils devaient cette préférence à leur chef Théodore qui s'était courageusement levé contre l'évangile impérial et proclamait que le devoir de l'ordre monastique est de veiller à l'intégrité de l'Évangile ; mais ils la devaient aussi à un habile calcul du pouvoir : l'empereur n'avait pas voulu envoyer en exil ou renfermer en prison la foule des réfractaires, afin de

1. Ép. I, 51, 1097.

persuader au monde que Théodore seul et ses moines lui résistaient, et que les autres s'étaient rangés à son sentiment.

Ce fut donc avec la joie la plus légitime que tous virent arriver la fin de cette longue et triste affaire. Au mois de mai 811, l'empereur Nicéphore et son fils Staurace partirent en expédition contre les Bulgares ; trois mois plus tard, le 25 juillet, Nicéphore était surpris par l'ennemi et tué ; son fils Staurace, grièvement blessé, mourait deux mois après, laissant le pouvoir à son beau-frère Michel le Curopolate.

Le plus pressant souci du nouvel empereur fut de rappeler d'exil saint Théodore, de faire cesser la relégation de tous ses moines, et de rétablir la paix religieuse dans l'empire. De nouveau, la cause de tout le trouble de l'Église byzantine et de l'État, le prêtre Joseph, fut frappé et interdit : le patriarche Nicéphore portait enfin contre lui la sentence jadis prononcée contre le même personnage par le patriarche Taraise. La communion fut rétablie entre les deux partis, et non seulement Théodore se réconcilia avec le patriarche, mais il apporta le plus grand zèle à ramener à l'apaisement et à l'union quelques esprits récalcitrants ; il les eut bientôt gagnés, et de nouveau l'Église de Constantinople, évêque, prêtres et moines, donna le spectacle de la concorde la plus parfaite. Dans la suite, on le verra, l'higoumène de Stude et le patriarche devaient se retrouver fraternellement unis dans la souffrance et dans la lutte et rivaliser de foi et de courage pour la défense des saintes images.

Ainsi finissait la dernière phase de cette affaire de divorce qui avait, deux fois, attiré sur Théodore les rigueurs de l'exil. Deux fois, méprisant toute prudence humaine, il avait voulu venger la morale outra-

gée, et il avait osé rappeler aux empereurs qu'ils doivent, comme les autres chrétiens, obéissance à l'Évangile et qu'ils ne sont pas au-dessus des lois de l'Église. Cette leçon, Théodore eût souhaité qu'elle fût donnée aux princes par ceux qui en avaient, plus que lui, le droit. Mais les deux patriarches, Taraise et Nicéphore, l'un après l'autre, gardèrent le silence ; et ce fut l'higoumène qui, au péril, de sa vie, osa dire à l'empereur tout-puissant ce *non licet* que le Précurseur avait autrefois fait entendre à Hérode et payé de sa tête. Dans la conduite du prince et dans ses prétentions d'obtenir, pour la justifier, une « économie » ou dispense spéciale des lois ordinaires de l'Église, Théodore voyait, avec raison, une manifestation nouvelle de l'effort ininterrompu par lequel le pouvoir civil cherchait à dominer le pouvoir spirituel et à le soumettre à son influence. Lorsque Théodore réclame, pour la seconde fois, la déposition du prêtre Joseph, nous serions tentés d'accuser d'excès une semblable exigence, puisque le coupable avait subi sa peine déjà pendant huit ans, mais l'higoumène de Stude connaissait bien le personnage, il avait sondé toutes les bassesses de cette âme servile que l'on allait bientôt trouver au premier rang des iconoclastes persécuteurs. Lorsqu'il proteste contre l'élection à l'épiscopat d'un simple laïque, hier encore fonctionnaire civil, et demain patriarche de la nouvelle Rome, il a, pour le justifier, l'autorité des canons ecclésiastiques ; et la défiance initiale qu'il manifeste pour ces sortes de choix n'est que trop légitimée par des condescendances qui ne furent pas exemptes de faiblesse. Pour ces évêques, si vertueux d'ailleurs qu'on les suppose, un tel moine était gênant. Car évêque et moine se faisaient, du rôle de l'ordre monastique

dans l'Église, des conceptions inconciliables. « Vous êtes moine, disait l'évêque, il ne vous est pas permis de juger les actions des prêtres, vous n'avez qu'à obéir et non pas commander et surveiller[1]. » Mais Théodore déclarait que c'était affaire aux moines de résister à toute innovation, si légère qu'elle paraisse, dans l'Évangile, et que s'ils donnaient aux laïques l'exemple de l'hérésie et de la communion avec les hérétiques, ils auraient à répondre de leur perdition. Et Théodore avait raison d'appeler innovation à l'Évangile le nouveau mariage contracté par l'empereur du vivant de son épouse légitime, et, plus encore, de s'élever de toute la vigueur de son zèle contre l'étonnante déclaration de prélats complaisants que les lois divines ne sont pas établies pour les rois. Contraste étrange que celui de ces évêques qui tremblent et s'humilient devant l'omnipotence impériale, et de ce moine, né pourtant et grandi auprès du palais des empereurs, qui se dresse avec son indomptable énergie pour réclamer l'obéissance aux lois divines et dénoncer l'asservissement de l'Église de Byzance aux volontés du pouvoir civil. Au reste, dans cette lutte saint Théodore soumettait sa conduite, ses paroles, ses écrits au jugement suprême du siège apostolique, gardien de la vérité et de la discipline catholiques; son intelligence, aussi bien que sa foi, voyaient dans cette union absolue avec le Pontife romain la seule garantie d'orthodoxie, un contrepoids nécessaire à l'envahissement de l'autorité impériale et le seul remède sûr aux dissensions intérieures de cette Église de Byzance, si inquiète et si troublée.

1. 1853.

CHAPITRE VII

LA PERSÉCUTION ICONOCLASTE

Lorsque Théodore, revenu d'exil, eut repris possession de son couvent de Stude, il lui fut aisé de montrer à ses moines combien la vertu est chose rare et difficile en des temps si troublés, combien la lutte, pour ceux qui veulent combattre, prend de formes, et enfin que le travail est utile toujours, mais devient alors plus nécessaire à la persévérance. Et bientôt on revit fleurir toutes les vertus monastiques, tous les genres d'études et de travaux qui avaient fait de ce monastère le modèle de tous ceux de la capitale : au témoignage du biographe de notre saint, l'éclat d'un glorieux passé fut éclipsé par le présent. De nouveau, aux exercices ascétiques, les uns joignent l'étude de l'éloquence, la méditation et l'étude des Saintes Écritures, d'autres composent des hymnes, des cantiques, des mélodies; d'autres se forment à la pratique des arts manuels afin de procurer à leurs frères tout ce qui est nécessaire à la vie sans qu'il soit besoin de sortir du couvent. Et la renommée de tant de vertus et de science se répand de plus en plus et remplit la terre.

Mais cette belle ardeur fut bientôt encore troublée par les plus redoutables événements. L'empereur Michel ne fit guère que passer sur le trône. Après

une expédition malheureuse contre les Bulgares, juin 813, il fut contraint d'abdiquer et de laisser l'empire aux mains de Léon l'Arménien. Les insuccès militaires de Michel, venant après ceux de son prédécesseur, Nicéphore, dévoués tous deux au culte des images, avaient fourni l'occasion au parti iconoclaste, demeuré nombreux et influent parmi les officiers, de rappeler les brillants exploits de Constantin V Copronyme, l'ennemi déclaré de « l'iconolatrie ». Proclamé basileus par la volonté des soldats, le nouvel empereur Léon pouvait-il manquer de favoriser, et d'imposer peut-être, l'hérésie chère aux soldats ? Après quelques délais et tentatives diplomatiques, poussé d'ailleurs par les iconoclastes notoires dont il s'était entouré, Léon l'Arménien essaie d'abord de gagner à son dessein le patriarche Nicéphore ; mais celui-ci ne se laisse toucher ni par les caresses impériales, ni par les menaces ; une autre fois, l'empereur, entouré de tous les hommes qui s'étaient faits les champions de cette doctrine impie, rassemble en son palais avec le patriarche les prêtres et les higoumènes de la capitale. Théodore était parmi eux. L'empereur, assis à son trône, dans tout l'éclat d'une pompe officielle, au milieu de ses officiers et de tous les grands dignitaires de sa cour, prend le premier la parole pour rappeler que la loi de Moïse interdisait toute image faite de main d'homme, et que les empereurs Léon l'Isaurien et Constantin avaient fait disparaître les images et défendu leur culte ; puis, il propose aux deux partis de tenir une conférence sur cette question. Le patriarche et divers assistants prirent la parole pour réfuter le discours impérial. Après eux saint Théodore se leva pour affirmer avec la plus ardente conviction, par des textes de la Sainte Écriture,

par des exemples, par les plus éloquentes raisons, la légitimité du culte des images. Puis il finit par ces courageuses paroles auxquelles les oreilles des princes, à Byzance, n'étaient point habituées : « O Empereur, puisque vous nous provoquez à interroger et à répondre, voici ce que nous vous répondrons tout d'abord : les affaires ecclésiastiques sont du ressort des prêtres et des docteurs ; l'empereur a l'administration des choses extérieures. C'est ce que dit l'Apôtre : « Dieu établit dans son Église en premier lieu les apôtres, puis les prophètes, puis les docteurs » (I Cor. XII, 28) et nulle part il ne fait mention des empereurs. C'est à ceux-là qu'il appartient de prendre des décisions touchant les dogmes et la foi ; et c'est votre devoir de leur obéir et de n'usurper pas leur fonction[1]. »

A ces mots, l'empereur, interrompant Théodore, lui dit en l'appelant par son nom : « Ainsi donc, aujourd'hui, vous me rejetez hors de l'Église ? — Ce n'est pas moi, reprit le saint, mais c'est le divin Apôtre ou plutôt c'est vous-même qui l'avez devancé, en vous séparant d'elle par vos actions. Mais si vous voulez revenir à elle, demeurez avec nous qui vous annonçons la vérité, et qui vénérons l'image du Christ : suivez en toutes choses le très saint patriarche, notre père à tous. »

La liberté de ce langage déchaîna la colère de l'empereur qui mit fin brusquement à la réunion avec des cris et des menaces ; mais à peine les catholiques étaient-ils rentrés dans leurs demeures qu'un décret impérial leur était communiqué, portant défense de parler encore des questions de foi, de les enseigner,

1. *Vita*, 181.

on d'en conférer désormais : telle était la volonté de l'empereur.

Lorsque les envoyés du prince vinrent signifier cette défense à Théodore et réclamer de lui l'engagement écrit de garder le silence, il répondit : « Serait-il juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu? je vous le laisse à décider. Mais, pour moi, sachez-le bien, je préférerais avoir la langue coupée, plutôt que de ne pas rendre témoignage à notre foi et ne pas la défendre, de toutes mes forces, par la parole. Comment! vous auriez tout pouvoir de soutenir l'erreur, et nous devrions garder le silence sur la vérité? Cela, nous ne le ferons pas; nous ne tiendrons pas notre langue captive, même une heure, et nous ne frustrerons pas les fidèles du secours de notre parole[1]. »

Et, de fait, Théodore se préparait et préparait aussi les catholiques à la résistance; il fait venir les uns, il visite les autres, il parle, il écrit, relève les courages, a de fréquentes entrevues avec le patriarche qu'il réconforte dans une grave maladie et dont il soutient la résolution. Un certain nombre de supérieurs de monastères, moins courageux que Théodore, ou moins clairvoyants, avaient signé l'engagement de silence. L'abbé de Stude leur fait connaître, à ce propos, toute sa tristesse. « Ils ont gardé le silence, ce qui est déjà grave, mais, de plus, ils ont donné leur signature s'engageant à ne plus se réunir et à ne plus enseigner : c'est trahir la vérité, c'est nier leur autorité, et pervertir tous ceux qui leur obéissent et tous leurs semblables.

« Les apôtres, quand les Juifs leur firent défense de prêcher au nom du Christ, répondirent : « Jugez vous-

1. *Vita*, 184.

mêmes s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à notre Dieu » (Act., IV, 19). Et encore : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ». (Act., V, 19) Voilà ce que ces higoumènes auraient dû dire, ou autres choses pareilles, afin de glorifier Dieu et d'édifier les orthodoxes, afin d'affermir leurs moines et de réconforter ceux qui souffrent persécution. Mais pourquoi préférer leurs monastères à Dieu lui-même? et la jouissance de ce monastère aux épreuves endurées pour la vérité? Où rencontrer celui qui dit : « Je prendrai la parole en présence des rois et je ne serai pas confondu » (Ps. CXVIII, 46), et encore : « Voici que je ne fermerai pas mes lèvres, ô Seigneur, vous le savez » (Ps. XXXIX, 10).... Ils disent, il est vrai, ces higoumènes : « Qui sommes-nous pour parler? » D'abord ce sont des chrétiens, et c'est une obligation, à ce titre, de rompre le silence; ce sont des moines, que rien de ce qui arrive ne doit surprendre à l'improviste, qui ne doivent être ni enchaînés, ni dominés par les liens du monde; ce sont, de plus, des higoumènes qui doivent écarter des autres le scandale et ne donner eux-mêmes de scandale en aucune chose « afin que notre profession ne soit point décriée » (II Cor., VI, 3). Quel scandale et quel sujet de blâme, ou plutôt quelle faiblesse, à donner leur signature! Si le silence est une part de consentement, quel mal plus grand quand on le promet par écrit en présence de toute l'Église! »

Ainsi, non seulement Théodore se refuse pour lui-même au silence que l'autorité impériale voudrait lui imposer, mais il blâme sans réserve tous ceux qui ont eu la faiblesse de céder au désir du prince. Pas plus dans cette nouvelle phase de l'iconoclasme renaissant, que dans la question du divorce impérial,

Théodore n'accepte l'ingérence du pouvoir civil, même si elle s'exerce pour commander le silence.

Et de la même manière que l'on a vu saint Théodore résister de toutes ses forces aux entreprises des empereurs « mœchianiens », il continuera à s'opposer aux prétentions doctrinales des empereurs iconoclastes ; comme saint Jean Damascène, le grand champion de l'orthodoxie au siècle précédent, on le verra, sans trêve ni repos, affirmer et réclamer, pour l'Église, le droit de juger des questions de foi, en toute indépendance et liberté, sans aucune ingérence du pouvoir impérial : si les princes ont toute autorité dans le domaine séculier, il ne leur appartient pas de décider « des dogmes célestes et divins » confiés aux apôtres et à leurs successeurs. Au milieu de ses combats de vingt années, il est dirigé par cette grande et noble pensée ; elle donne un indéniable caractère d'unité à son admirable existence de lutteur infatigable ; c'est elle qui fait de Théodore le chef de toute l'armée catholique, et non seulement de tous les moines de son couvent, mais de la plupart de ceux de la capitale et des environs, ainsi que des orthodoxes de l'Empire tout entier.

Après quelques tentatives pour amener à son parti le patriarche Nicéphore, Léon l'Arménien, voyant qu'il perdait son temps et sa peine, le fit déposer par un synode d'évêques gagnés au sentiment impérial, et l'exila par delà le Bosphore dans un monastère, en mars 815 ; on fit monter à sa place sur le trône patriarcal de Byzance un officier favori de l'empereur, Théodote Cassitéras ; et pendant vingt-sept ans le siège de Constantinople fut sans interruption occupé par trois patriarches iconoclastes. L'higoumène de Stude, à la nouvelle de la courageuse résistance de

Nicéphore, laisse éclater son admiration et sa joie. « Salut, ô vous qui triomphez véritablement de l'impiété et achevez sur le quadrige des vertus la course de la foi ; salut, ô brillant soleil de l'orthodoxie, qui éclairez le monde par l'éclat de votre confession radieuse ; salut, ô champion de la vérité, qui, à l'exemple des saints d'autrefois, vous êtes distingué par d'éminentes vertus. Vous avez quitté votre trône pour la cause de celui « qui s'est humilié jusqu'à la mort et la mort sur la croix » (Philip., II, 8) ; vous avez quitté les servitudes et les honneurs de la dignité patriarcale, préférant les épreuves d'un confesseur de la foi aux jouissances passagères du péché. Je ne parle pas des opprobres que vous avez soufferts, à la façon du Christ, de la part des puissants : poursuites, railleries, embûches, étranglements. On vous a emmené pendant la nuit, avec le Christ, on vous a trahi, expulsé, relégué parmi les collines, ô martyr du Christ[1]. »

Mais Théodore ne se contentait pas d'écrire et de parler, il agissait. Il était de ceux qui pensent que la liberté ne se demande pas, mais qu'elle se prend et que c'est mal la défendre que de pleurer sa perte sans rien faire pour la recouvrer. Le dimanche des Rameaux, il organise, autour de son monastère, une procession solennelle, en l'honneur des saintes images proscrites par le caprice impérial. Chacun de ses mille moines portait entre ses mains une icone et tous chantaient le cantique « Nous vénérons votre image sainte, ô bienheureux », par lequel déjà au siècle précédent les confesseurs de la foi catholique avaient proclamé leur culte pour les images. Cette audacieuse manifestation, qui bientôt fit l'entretien de tout Cons-

1. Ép. II, 18, 1173.

tantinople, parut à l'empereur un défi. Aussi s'empressa-t-il de faire présider par le nouveau patriarche Théodote les trois sessions d'un synode où le concile œcuménique de 787 fut déclaré hérétique et tous les orthodoxes frappés d'anathème. Et comme Théodore ne cessait pas d'encourager, par sa parole, par ses écrits, à demeurer inébranlables dans la confession de la foi orthodoxe, l'empereur prononça contre lui une sentence d'exil. Le prince allait se faire le bourreau de ses propres sujets; le moine allait devenir le chef incontesté du parti catholique, le centre spirituel de tous les orthodoxes. Le concile, il est vrai, n'avait point comme celui de 756, tenu sous Constantin Copronyme, confondu le culte des images avec l'idolatrie, mais l'atténuation de la doctrine iconoclaste ne devait en rien diminuer les violences de l'iconoclastie impériale, et les actes de Léon l'Arménien ne le cèdent en rien pour la cruauté à ceux de Constantin Copronyme : c'est que, pour l'un et pour l'autre, la doctrine iconoclaste servait des desseins politiques : elle était devenue une doctrine de gouvernement. La déposition de Nicéphore, l'élévation scandaleuse de Théodote au patriarcat, les incidents du concile lui-même, où plusieurs prélats trop peu dociles avaient été cruellement maltraités, présageaient le retour des plus impitoyables persécutions.

Lorsque Théodore eut connaissance de la décision impériale qui le condamnait à l'exil, il réunit tous ses moines, leur fit ses suprêmes recommandations, puis il leur désigna soixante-douze d'entre eux qui devaient servir aux autres de guides et de modèles, et enjoignit à tous de quitter le monastère lorsque lui-même en serait sorti. Sans doute il redoutait pour plusieurs le voisinage de la cour et les tentations du

pouvoir. « Les jours, disait-il, sont mauvais et les pieds des impies sont rapides. » Puis recommandant à Dieu et aux premiers d'entre ses frères toute la communauté, il sort du monastère laissant tous ses moines dans la tristesse et dans les larmes, et se dirige vers le lieu de son exil, la forteresse de Métopa, aux bords du lac Apollonia, sur les limites de la Bithynie et de la Phrygie. C'était le troisième exil que l'intrépide abbé subissait pour n'avoir pas voulu régler sa foi sur les décisions du tout-puissant empereur et avoir préféré aux faveurs du pouvoir et à son monastère lui-même la fidélité à la doctrine de l'Église catholique.

Parmi les catéchèses qu'il adresse à ses moines, celle-ci, qui fut peut-être une des premières écrites après le départ de Théodore à ses frères dispersés, contient une rapide réfutation des erreurs iconoclastes et les plus touchantes exhortations à demeurer fidèles à leur culte. « Mes frères et mes pères [1], hier pendant que nous célébrions la mémoire du Précurseur, le souvenir me revint à la pensée de notre vie au monastère : comme nous étions alors, tous ensemble, « marchant dans la concorde dans la maison de Dieu » ! (Ps. LIV, 15). Et comme nous voilà maintenant dispersés, l'un ici, l'autre là, en diverses régions et contrées. Mais puisque cette dispersion est pour la cause de Dieu, il faut nous en réjouir : réjouissez-vous, dit-il, et soyez heureux, parce que votre récompense est grande dans les cieux (Matth., V, 12) et aussi parce que nous ressemblons à notre Maître qui a dit : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont

1. *Cat.*, 15, 53.

aussi la vôtre. Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent point celui qui m'a envoyé » (Joan., XX, 20-21). Et en vérité, de même que les Juifs ignorent le Père, eux qui n'ont pas reçu le Fils, de même les Iconomaques ignorent le Christ, eux qui repoussent son image. Voyez leur perverse doctrine avec ses deux variétés; les uns ne veulent pas qu'on fasse aucune image du Christ; les autres concèdent qu'on puisse en faire, mais comme on fait des tableaux de guerre ou de chasse, et ils disent : « On ne doit pas adorer l'image du Christ, pas plus qu'on n'adore l'image d'un cheval, d'un bœuf, d'un chien, d'un lion, d'une panthère, d'un serpent, d'un oiseau ou d'un poisson. » Quel homme sensé ne gémirait d'un tel langage! Qui pourrait ne pas verser de larmes? L'image du Christ que les anges révèrent, qui fait frémir les démons, ils ne rougissent pas de la comparer à celle des bêtes fauves, des quadrupèdes, des serpents, des oiseaux, des poissons et de la confondre dans le même déshonneur. Oh! l'affreuse pensée! Oh! l'audace plus affreuse encore! Et quoi encore? Ils appellent homme l'image d'un homme, bœuf celle du bœuf, âne celle d'un âne, chameau celle d'un chameau, perdrix celle d'une perdrix; de même pour les divers genres de plantes et d'animaux; quant à l'image du Christ, ou de la Mère de Dieu, ou des saints, ils ne supportent pas qu'on leur donne le nom du prototype qu'elles représentent; ils les appellent simplement des images sans vouloir ajouter de qui, afin de n'être pas pris dans leurs propres filets : tant ils sont remplis de déraison et de blasphème!

Et c'est pourquoi, moi, humble moine, l'âme attris-

tée et craignant d'être accusé si je garde le silence, poussé par la nécessité, j'élève la voix, brièvement et pour peu de temps. Car si les hétérodoxes ne cessent pas, et en particulier et en public, et de vive voix et par écrit, d'aiguiser leur langue de blasphème contre le Christ, nous, devrons-nous taire ce qu'il faut dire ? Et comment porterions-nous la colère de Dieu ? Comment imiter nos pères, qui, en des conjonctures semblables, disaient que c'était trahir la vérité que de la dissimuler et se taire? »

Saint Théodore ne voulut point se taire. Et pendant son exil qui devait se prolonger plus de douze années, par ses lettres, par ses instructions catéchétiques, par une correspondance infatigable et une activité intellectuelle étonnante, il soutient, conseille, relève ou encourage, non seulement ses moines, mais tous les orthodoxes, et c'est à lui-même que s'applique tout d'abord ce bel éloge qu'il adressait, de Smyrne, à ses frères, sur la fin de son long éloignement : « Ceux du dehors, hommes et femmes, dans le cloître et dans le monde, ont confiance en vous. Et c'est à bon droit, car, par la grâce du Christ, vous êtes la lumière de Byzance, pour ne pas dire du monde entier[1]. »

1 Ép. II, 66, 1292[b].

CHAPITRE VIII

LA VIE EN EXIL

Saint Théodore devait passer en exil tout le reste du règne de Léon l'Arménien, mais non pas toujours dans le même lieu. Il ne demeura pas plus d'une année au fort de Métopa, trop près de la capitale, au gré des persécuteurs, et d'où il était trop facile à l'higoumène de suivre les vicissitudes de la lutte et de diriger les orthodoxes. Au printemps de 816 il fut déporté beaucoup plus loin de Constantinople, dans la forteresse de Bonita, au thème des Anatoliques, à quelque cent milles de la côte lycienne; puis, après trois ans de séjour, il est conduit et interné à Smyrne.

Les premiers mois d'exil laissèrent, à ce qu'il semble, encore quelque liberté à Théodore. Il partageait son temps entre la prière, le travail des mains, le silence et la lecture. Les catholiques des environs venaient le voir et l'entendre; ceux de ses moines dispersés par la persécution dans cette contrée se réunirent plusieurs fois autour de lui et il leur faisait ses catéchèses comme au couvent. Mais surtout il écrivait sans repos ni trêve, enseignant, consolant, encourageant non seulement ses frères les moines, mais des évêques, des religieuses, des laïques de toute condition, prêchant infatigablement

à tous la résistance à toutes les séductions de l'hérésie impériale, le courage et l'espoir. L'une de ses lettres « à ses frères dispersés, incarcérés et exilés pour le Christ » tomba entre les mains de l'empereur. Théodore y établissait, une fois de plus, par des textes nombreux de l'Écriture, par l'autorité des Pères de l'Église, par les décisions des conciles, la doctrine catholique sur le culte dû aux images du Christ, de la Mère de Dieu et des saints: mais il portait sur l'Église de Byzance un jugement qui devait profondément irriter le prince qui prétendait y régler, à son gré, les croyances : « Pour nous, disait Théodore, nous pensons comme l'Église apostolique et universelle, car cette Église de Byzance est un rameau hérétique, et c'est son habitude de se séparer des autres en beaucoup de manières[1]. » Pour la franchise de ce langage, pour ses prédications continuelles, pour l'influence qu'il conservait sur les orthodoxes, l'higoumène de Stude fut transféré bien loin dans l'intérieur, à Bonita, et on lui fit défense de voir personne et d'écrire à personne sur les questions de foi. Mais à cette défense il répondit en homme apostolique, comme il l'avait fait déjà, par les paroles de l'apôtre : « S'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu, jugez-en. Car nous ne pouvons pas ne point parler de ce que nous avons vu et entendu. » (Act., IV, 19, 20.) Et encore : « Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. » (Act., V, 29.)

Aussi Théodore continua-t-il, sans que son zèle fût ralenti par la flagellation que lui valut cette courageuse réponse, à répandre les exhortations et

1. Ep. II, 8, 1132c.

les conseils dans une correspondance qui nous est d'autant plus précieuse qu'elle s'échangeait au prix des plus grands périls. Il était difficile d'avoir des messagers fidèles. Tout un système d'espionnage et de délation enveloppait les amis des images. Mais l'exilé convient avec ses moines d'une écriture chiffrée, et il trouve, parmi ses disciples, des courriers sûrs, que n'arrêtent ni les fatigues ni les dangers de lointains voyages où ils risquent toujours et où il leur arrive quelquefois d'être surpris et arrêtés par la police impériale. L'un d'eux, le moine Denis, est envoyé à Jérusalem, puis à Rome, mais il est deux fois emprisonné; le moine Euphémien est deux fois chargé d'une mission pour l'abbé d'un monastère de Rome; le moine Épiphane fit aussi deux voyages dans cette ville; d'autres religieux vont porter les lettres de Théodore jusqu'au monastère palestinien de Saint-Sabas.

Ces lettres nous apprennent toutes les souffrances sous le poids desquelles on essaya de briser enfin l'énergie de son âme et la fidélité de son disciple Nicolas qui l'avait suivi dans son exil. Il écrivait à l'économe de Stude, le moine Naucrace qui venait d'être emprisonné et flagellé avec sept autres frères : « Gloire à Celui qui vous a appelés à la confession de sa vérité; gloire à Celui qui fortifia vos âmes, qui me sont si précieuses, dans le combat qu'elles ont livré avant les autres, sans crainte du visage de l'impie. Vous êtes bienheureux, ô mes fils aimés ! et trois fois bienheureux. Et s'il faut parler de moi, je suis bienheureux, moi aussi, l'infortuné, le misérable, d'être appelé le père de tels fils qui sont les enfants de Dieu et les héritiers du Christ. Quelle joie, plus délectable que toute joie! Et quelle gloire!

porter les stigmates du Christ, participer à ses souffrances vivifiantes : quelle couronne plus admirable que tout diadème!

« Voilà donc vos actions : le ciel les a louées, la terre les a entendues. Les miennes sont sans intérêt et pleines de péchés, et notre frère Adrien vous en a informés, car il a pu arriver sain et sauf. S'il faut encore ajouter quelque chose, voici ce que je puis vous dire. Après nous avoir déchirés à coups de fouet — Théodore et son disciple Nicolas — ils nous ont enfermés dans une chambre haute, ont mûré la porte et retiré l'échelle. Tout autour, il y a des gardes pour que personne n'approche et ne touche à notre réduit. Et même, quiconque pénètre dans l'enceinte fortifiée est suivi par des gardes qui ne le laissent aller nulle part ailleurs que chez lui et surveillent ses sorties. Il y a un ordre sévère de ne nous rien donner que de l'eau et du bois. Ainsi, on nous a placés ici comme dans un tombeau, pour nous faire mourir. Mais la miséricordieuse bonté de Dieu nous soutient avec des provisions que nous avions apportées et avec ce qui nous est donné par l'ouverture de notre fenêtre, jusqu'où un homme monte par l'échelle à l'heure marquée. Je n'oserais pas dire ce que dit Daniel, lorsqu'il reçut son repas d'Habacuc : « Dieu s'est donc souvenu de moi. » (Dan., xiv, 37.) Et pourtant, il s'est souvenu de nous qui sommes pécheurs, il nous prend en pitié, il nous dirige, il nous protège. Mais lorsque, par sa permission, les provisions nous manqueront, la vie nous manquera en même temps, et nous nous en réjouissons, et cela aussi sera un bienfait de Dieu[1]. »

1 Ép. ii, 34, 1208.

Si les plus durs traitements peuvent briser son corps, ils sont incapables de fléchir l'inébranlable résolution de son âme : « Allons-nous donc céder? Allons-nous garder le silence, et, par crainte, obéir aux hommes et non à Dieu? Non, jamais. Mais jusqu'à ce que le Seigneur nous ouvre la porte, nous ne cesserons pas de remplir, autant qu'il est en nous, notre devoir, et de redouter et de fuir le jugement dont est menacé le silence[1]. »

Au début de la persécution, tous les higoumènes de la capitale étaient d'accord avec l'abbé de Stude dans leur résistance aux prétentions exprimées par l'empereur d'exiger le silence diplomatique sur la question des images. Mais beaucoup d'entre eux, que l'on jugeait plus flexibles, à peine partis pour l'exil, reçurent l'ordre de revenir à Constantinople; on se contenta de leur demander un acte pur et simple de communication avec le clergé de la cour, et bientôt la plupart eurent la faiblesse d'y consentir. Il est vrai que les supplices dont on menaça les orthodoxes, et qui leur furent bientôt infligés, pouvaient effrayer les âmes les plus robustes. Ils devaient égaler en cruauté les persécutions de Constantin V et faire un plus grand nombre de victimes. Saint Théodore en faisait ce tableau dans une lettre adressée au patriarche d'Alexandrie :

« La persécution s'est abattue sur nous, ô bienheureux, et la plus rude des persécutions. Les autels ont été renversés, les temples du Seigneur dévastés, temples publics, sanctuaires privés, dans les couvents d'hommes et dans ceux de femmes, les anciens temples comme les nouveaux. Spectacle lamentable

1. Ép. II, 38, 1229.

de voir ainsi les églises de Dieu dépouillées de leur parure et défigurées! L'Arabe lui-même qui vous opprime aurait montré sans doute plus de pudeur et plus de respect du Christ. Hélas! comment ne pas verser de larmes? Parmi nos frères, les uns ont subi l'épreuve des insultes et des flagellations; d'autres les chaînes et la prison, avec un peu d'eau et du pain; les uns sont condamnés au bannissement, d'autres sont réduits à vivre dans les déserts et les montagnes, dans les grottes et les cavernes de la terre; plusieurs après avoir été fustigés s'en sont allés, comme des martyrs, vers le Seigneur. Il en est qui furent enfermés dans des sacs et, pendant la nuit, précipités à la mer.

« Que dirai-je encore ? Les délateurs, les faiseurs de rapports sont payés exprès par le gouvernement pour venir raconter si quelqu'un a parlé contrairement au bon plaisir de César, et comment, et où cela; s'il ne participe pas à l'impiété, s'il possède chez lui un livre parlant des images, ou une image elle-même; s'il accueille les bannis, s'il rend service à ceux qui sont en prison pour le Christ. Est-on pris sur le fait, aussitôt on est enlevé, flagellé, exilé : aussi voit-on des maîtres se jeter aux pieds de leurs esclaves dans la crainte d'être dénoncés par eux. »

Ailleurs encore, l'higoumène de Stude ajoute : « Les vases sacrés sont fondus, les vêtements sacrés livrés aux flammes avec les peintures et les livres concernant les images. On fait des enquêtes, on interroge de maison en maison, on menace, on terrifie afin que nulle image n'échappe à l'hérésie. Les prêtres s'écartent de la loi; des moines qui ne sont pas des moines se déclarent contre ceux qui portent leur habit; les disciples s'élèvent contre leurs higoumènes,

et obtiennent le supériorat en récompense de leur apostasie. Celui qui se distingue davantage par sa fureur contre le Christ est jugé digne aussi de plus d'honneurs. Mais pour ceux qui résistent, les fouets, les chaînes, les prisons, les tortures de la faim, l'exil, la mort. Il n'y a plus qu'un souci : contraindre tout le monde à céder. La persécution que nous souffrons dépasse toutes les persécutions des barbares[1]. »

Au milieu des angoisses dont il est accablé, Théodore ne manque pas de tourner ses regards vers le Siège de Rome. On l'a vu, dans la querelle du divorce impérial, demander lumière et conseil « au pape apostolique » ; au début de la persécution déchaînée contre les amis des saintes images, il écrit en son nom et au nom de plusieurs abbés de la capitale au pape Pascal, non pas tant pour l'informer de la situation des catholiques de Byzance que pour implorer son intervention contre les fauteurs de l'hérésie.

« Votre suprême Béatitude, dit Théodore, a sans doute appris quels malheurs nos péchés ont attirés sur notre Église. Nous sommes devenus, pour parler comme l'Ecriture, l'entretien et le proverbe de toutes les nations ; mais peut-être ne vous a-t-on pas encore renseigné complètement par lettre. C'est pourquoi nous, humbles moines, et les derniers parmi les membres du Christ, comme notre chef est captif et que les premiers parmi nos Pères sont dispersés çà et là, nous avons pu, grâce à notre voisinage et à notre entente commune en esprit et en paroles, vous écrire cette lettre, quoique ce soit bien audacieux. Écoutez-nous, ô Chef apostolique, préposé par Dieu pour être le guide des brebis du Christ, portier du

1. Ép. II, 16, 1165.

royaume céleste, pierre de la foi, sur qui a été bâtie l'Église catholique. Car vous êtes Pierre, vous êtes le successeur de Pierre, dont vous occupez le siège avec honneur. »

« C'est à vous, dit encore l'higoumène de Stude au pape Pascal, c'est à vous que le Christ notre Dieu a dit : « Affermissez vos frères. » C'est maintenant le temps, c'est maintenant le lieu de le faire ; secourez-nous, vous qui êtes envoyé de Dieu pour cela, étendez votre main autant que vous le pouvez, car vous avez reçu de Dieu l'autorité pour être le premier de tous. Effrayez, nous vous en supplions, les bêtes fauves hérétiques par la lyre de votre divine parole. O bon pasteur, nous vous en conjurons, donnez votre vie à vos brebis. Que l'Église qui est sous le ciel apprenne que ceux-là sont frappés d'anathème, qui ont eu cette audace et qui anathématisent nos saints Pères. Nous avons foi et confiance que, touché de miséricorde, vous agréerez notre humble lettre à l'exemple du Christ, qui, bien qu'il fût Seigneur de toutes choses, ne dédaigna pas de recevoir la lettre d'Abgar ni d'y faire réponse[1]. »

L'année suivante, Théodore écrivit de nouveau au même pape apostolique, au « très saint Père, lumière suprême de l'univers, prince des évêques, notre seigneur et maître ». La lettre de Théodore est un hymne de reconnaissance, un joyeux chant d'espérance et un magnifique acte de foi. « Du haut du ciel, l'étoile étincelante du matin nous a envoyé ses rayons. Le Christ, notre Dieu, a établi votre Béatitude en Occident sur le premier siège apostolique comme un flambeau divin pour l'illumination de l'Église qui est

1. Ép. II, 12, 1152.

sous le ciel. Oui, nous avons aperçu votre lumière spirituelle, nous qui étions environnés des ténèbres et des ombres mortelles d'une hérésie perverse. Mais nous avons dissipé le nuage de notre tristesse, nous avons ouvert notre cœur aux espérances radieuses, en apprenant, de nos frères envoyés vers vous, toutes les grandes choses dites et faites par votre sainte primauté. Vous n'avez pas admis en votre présence sacrée les députés hérétiques, mais vous les avez renvoyés quand ils étaient encore loin; au contraire vous avez compati à nos malheurs comme aux malheurs de vos propres brebis, aussitôt nos lettres lues et nos envoyés entendus. Et, en vérité, nous, humbles moines, nous reconnaissons comme successeur évident du prince des Apôtres l'évêque qui préside à l'Église de Rome, et nous sommes certains que Dieu n'a pas abandonné l'Église de notre pays, puisque la Providence divine lui a réservé, dès le commencement, dans les conjonctures présentes, son assistance qu'elle lui donne par vous, et par vous seul. Car vous êtes vraiment la source toujours pure dès le principe et toujours limpide de l'orthodoxie. Vous êtes le port tranquille où l'Église entière trouve un abri certain contre toutes les tempêtes de l'hérésie. Vous êtes la citadelle choisie par Dieu pour être le refuge assuré du salut[1]. »

A la suite des lettres de Théodore, le pape Pascal fit tout ce que permettait alors la situation, il envoya une ambassade à l'empereur; mais si les avis et les légats du pontife ne purent rien sur le souverain, ils contribuèrent du moins à consoler et à fortifier les catholiques persécutés : l'higoumène de Stude ne

1. Ep. II, 13, 1153.

peut en contenir sa joie, et sa reconnaissance déborde dans nombre de lettres et de catéchèses : « Byzance a secoué le joug de l'Évangile; comme une génisse piquée par l'aiguillon, elle secoue les rênes; elle s'agite furieusement à la façon des Corybantes; elle s'enivre de sang comme une lionne; comme l'aspic, elle ferme ses oreilles; elle regimbe contre le blâme. Une voix s'est fait entendre à elle pour l'avertir, pareille à une voix du ciel, voix du trône suprême de Rome : « Qu'as-tu fait? tu as nié le Christ en proscrivant son image, celle de la Mère de Dieu et de tous les saints. Ouvre ton oreille à l'obéissance, écoute les paroles de l'évangile, de l'apôtre, du prophète, du père. » Mais Byzance n'a pas écouté, n'a pas reçu ces paroles; elle a dressé sa tête contre le Dieu tout-puissant, en outrageant le Christ, en foulant aux pieds les choses saintes[1]. » Et ailleurs il dit explicitement : « Combien l'acte de l'Occident apostolique fut profitable, est-il besoin de le dire? il a fortifié au plus haut point les esprits de ceux qui combattent; pouvait-il arriver rien de plus salutaire?[2] Non, le Seigneur n'a pas abandonné à jamais son Église; mais il a montré qu'elle avait encore sa force, en excitant nos frères d'Occident à rejeter l'extravagante ivresse de ceux d'ici et à éclairer ceux qui combattent dans la nuit de l'hérésie. Mais ces âmes endurcies n'ont pas voulu ouvrir les yeux de leur cœur. Et, j'en atteste Dieu et les hommes, ils se sont eux-mêmes séparés du corps de Jésus-Christ, et du siège du coryphée des pasteurs, auquel le Christ a remis les clefs de la foi, contre laquelle n'ont jamais prévalu

1. Ep. II, 62, 1280.
2. Ép. II, 121, 1397.

et ne prévaudront jamais les portes de l'enfer, c'est-à-dire les langues des hérétiques, selon la promesse de Celui qui ne ment pas. Qu'il se réjouisse donc le très saint et apostolique Pascal, digne de son nom; car il a bien accompli l'œuvre de Pierre. Que le chœur des fidèles tressaille de joie, parce qu'il a vu de ses yeux un evêque pareil à nos saints Pères d'autrefois. Quant au reste, qu'il en soit ce que Dieu voudra. Que le sang des martyrs arrose l'Église; que le chœur des confesseurs s'agrandisse, s'il plaît à Dieu : c'est notre joie, notre bonheur; notre tristesse n'est que pour ceux qui se perdent[1]. »

La perte des âmes, et surtout de celles qui s'étaient confiées à sa direction, telle est, en effet, la seule crainte que la persécution ait jamais inspirée à Théodore. Aussi, pour maintenir dans la régularité et la ferveur ses moines dispersés, il multiplie, et parfois au péril des plus cruelles flagellations, les conseils épistolaires, les instructions dogmatiques; il exhorte, il console, il réprimande; s'il n'est plus au milieu de ses disciples par sa présence corporelle, il ne les quitte point de la pensée, et les instructions qu'il ne peut plus leur donner de vive voix au monastère, il les écrit et, autant que les circonstances le permettent, les envoie à ses frères dispersés, pour leur servir de guide en ces périlleuses conjonctures, et leur rappeler les obligations que leur impose toujours leur vocation religieuse.

Tous les moines, est-il besoin de le dire, ne demeurèrent pas également dociles aux sages avis de leur supérieur; il y eut des défaillances douloureuses : Théodore en informe loyalement les moines fidèles,

1. Ép. II, 63, 1281.

qu'il continue à mettre en garde contre leur propre faiblesse, et les séductions des richesses et de l'ambition.

Celui des disciples de Théodore dont la défection nous apparaît la plus lamentable est le moine Léonce. Pendant la querelle sur le divorce impérial, il avait abandonné son higoumène et pris parti pour les « Mœchianiens » ; dès le début de la lutte contre les saintes images, il s'était rangé de nouveau du côté du pouvoir civil et était devenu l'un des chefs des iconoclastes. Léon l'Arménien avait récompensé son zèle en lui donnant l'higouménat des deux monastères de Stude et de Saccudion à la place de saint Théodore condamné à l'exil. « Vous connaissez tous quel est Léonce : autrefois mon disciple, aujourd'hui renégat judaïsant ; jadis parmi les plus éminents de nos frères, maintenant établi juge suprême contre ses frères ; qui jadis ne disait pas, tout simplement, « une image » mais « une sainte image » du Christ, de la Mère de Dieu ou des saints, et qui maintenant les brûle et les anéantit, en blasphémant comme une bête furieuse. Voilà pourquoi il est devenu cher au prince, il commande à nos monastères, et fait tout, le malheureux, pour outrager le Christ [1]. » Léonce, en effet, ne rougissait point de torturer ceux des frères Studites qui étaient demeurés dans la capitale ; à trois de ces victimes, Théodore ne manque point d'adresser ses joyeuses félicitations : « Salut dans le Seigneur, mes frères et mes pères ; salut, soldats du Christ ; salut, trinité de frères comblés des grâces de la sainte Trinité, vraiment dignes de cette salutation, car vous supportez généreusement pour le

1. Ép. II, 37, 1229.

Christ la plus terrible prison, et les vexations de ce misérable Léonce. Oh ! quelle apostasie judaïque ! Si c'était une bête fauve, elle se serait rassasiée de verser si longtemps par ses mauvais traitements, et de boire votre sang. Mais non, ce buveur de sang, farouche démoniaque, demeure insatiable ; il n'a plus aucun sentiment de pitié, aucune compassion humaine pour vous, les agneaux du Christ, mais il vous accable, il essaie par tout moyen de vous engloutir avec Satan, pour réjouir le dragon infernal, et par votre exemple de nous effrayer tous : mais c'est en vain[1]. »

Et Théodore ajoute, bien humblement : « Ah ! malheur à moi ! car sa conduite est pour moi un objet de confusion et de moquerie. Que Dieu le convertisse par vos saintes prières, et m'affermisse, pécheur que je suis, dans sa crainte ! »

Lorsqu'il apprenait quelqu'une de ces chutes, si douloureuses à sa foi ardente, si cruelles à son cœur de père, ou seulement les combats où devaient lutter ses fils dispersés, et tous les pièges tendus à leur fidélité, comme le saint eût voulu se trouver auprès d'eux pour les empêcher de tomber, les soutenir ou les relever, même au prix de sa vie ! C'est ainsi que, dans l'une de ses plus touchantes catéchèses, après avoir rappelé l'exemple du Sauveur descendu sur la terre pour racheter l'homme de l'esclavage du démon, pour chercher la drachme perdue et dissiper les ténèbres du péché, saint Théodore disait : « Il est donc nécessaire que moi, humble moine, je suive l'exemple du Seigneur et que je travaille pour chacun de vous, et que je vous fasse mes exhortations, et que je donne ma vie même. Ah ! que n'ai-je des ailes, pour m'en-

1. Ép. II, 58, 1272.

voler vers chacune de vos retraites, m'y arrêter, vous visiter tous, vous adresser les paroles qui conviennent; et non seulement à vous, mais encore à ceux « qui sont allés dans la voie de Caïn et l'erreur de Balaam ». (Jud. 11.)

« C'est pourquoi je vous exhorte à prier pour ceux-là, mais aussi à prendre garde vous-mêmes de ne rien relâcher de vos efforts ascétiques, car c'est par le relâchement dans les petites choses et par la mollesse que l'âme est entraînée à sa perte. Aussi, ceux qui vivent maintenant solitaires, je les plains, et je les pleure, car ils sont une proie offerte bientôt au démon. Et en effet, si le loup peut ravir une brebis de la bergerie même, combien il trouvera plus facilement à égorger celle qui vagabonde loin du troupeau? Ne savez-vous pas quelle est la fureur du démon contre nous? Il harcèle tous les hommes, mais davantage les pauvres moines. Il se réjouit de la perte de beaucoup de chrétiens, mais pas tant que de la perte d'un seul moine. Mais ceux qui demeurent fidèles à leurs règles ordinaires et aux exigences de la vertu, sont invincibles pour le démon et passent au-dessus de toutes ses embûches[1]. »

Lorsque, malgré tous les conseils de saint Théodore, il arrivait à l'un de ses moines de tomber, vite l'abbé s'empressait de lui écrire; sans faiblesse comme sans dureté, il montrait au coupable la grandeur de sa faute; et ses paroles, si elles étaient sévères pour le péché, apparaissent, à l'endroit du pécheur, remplies de la plus touchante onction, de charité et de douceur vraiment paternelles. « Hélas! écrit-il à l'un de ces moines, dès la première ligne de ma lettre je

1. *Cat.*, 101, 347.

mêle mes larmes à mon encre à cause de ce que j'ai appris sur vous, ô mon frère. On me dit que vous avez rejeté le saint habit monastique, que vous vivez parmi les laïques, et que vous avez pris femme. Oh! la triste nouvelle! Oh! quel malheur pour moi! Votre péché, ô mon fils, est mon péché, car un père participe aux fautes de son enfant. Où est la lumière de votre esprit? où les ailes de votre espérance? votre Dieu? le bouclier de votre foi? Qu'avez-vous fait de votre vœu prononcé au saint autel? de vos promesses en présence de Dieu et des anges? Où est la divine réception du corps et du sang de Jésus-Christ? où est, malheureux que je suis, où est mon fils qui faisait chaque jour de plus grands progrès dans la vertu, qui apparaissait si utile à tous ses frères, enfant de Dieu, citoyen du ciel, vase d'élection? Comment a-t-il regardé en arrière? Comment est-il devenu la proie du démon, la victime esclave de ses volontés? qui ne gémirait du fond de son cœur? Qui ne prendrait en pitié ce pauvre moine ainsi trompé? Oh! revenez donc, revenez, ô mon fils; je vous en conjure, écoutez-moi, revenez vite à nous, pauvres pécheurs. Je donne mon âme pour votre âme, je me fais garant de votre salut; je vous guérirai par mes remèdes adoucissants, et, avec la grâce de Dieu, moi infortuné je vous aimerai encore plus qu'autrefois[1]. »

Est-il rien de plus touchant que cette miséricordieuse compassion de notre saint pour les pauvres âmes tombées? Il se souvient qu'elles étaient confiées à sa garde, il ne les pousse pas au désespoir, il a toujours souci de leur salut; sa plus grande joie est de briser les liens de mort qui les retiennent et de

1. Ép. II, 88, 1333.

retrouver les brebis qu'il avait perdues. Bon nombre d'entre elles rentrèrent au bercail ; Léonce lui-même, avant la fin du règne de Léon, revint à l'orthodoxie et Théodore put célébrer cette conversion comme un très grand prodige et louer Dieu d'avoir ainsi transformé l'ennemi du Christ[1].

Si dans ce troupeau confié aux soins de Théodore, mais séparé de son chef par une longue et implacable persécution, on rencontre des défections, il s'y trouve aussi des pénitences réparatrices. Le supérieur ne les a tenues secrètes ni les unes ni les autres. Il avait soin d'en informer ceux qu'il pouvait de ses moines, afin de recommander à leurs prières leurs frères coupables ou repentants. Mais les confesseurs de la foi, dont il nous a laissé les noms, se trouvèrent en bien plus grand nombre et saint Théodore put se glorifier d'avoir vu, autour de lui, parmi ses disciples, toute une « nuée de martyrs » du culte des saintes images. La première victime Studite de la persécution iconoclaste fut le moine Thaddée. On avait voulu le contraindre de fouler aux pieds les images, et sur son refus il avait été cruellement flagellé de cent trente coups de fouet, traîné à travers les places publiques et laissé pour mort, il avait survécu trois jours encore à ce supplice. En apprenant cette mort si belle, Théodore ne sait comment en exprimer sa joie, et son cœur se répand en effusions magnifiques de reconnaissance et de bonheur : « Il est mort pour le Christ, le petit agneau du Christ, sous les coups de la flagellation, Thaddée mon fils, mes entrailles, enfant d'obéissance, modèle de piété! O joie immense, ô incroyable allégresse, non seulement pour moi

1. Ép. II, 63, 1281.

humble moine, mais pour les anges et les hommes. « Que vos œuvres sont magnifiques, ô Seigneur » (Ps. XCI, 6), car, maintenant encore, c'est dans cette humble génération que vous avez choisi le martyr incorruptible de la vérité, et non parmi les sages et les nobles de ce monde. Où donc êtes-vous parti, ô mon bienheureux fils ? élevé si tôt au nombre des martyrs ? Oh ! quel sort heureux ! quelle générosité ! quelle prudence admirable ! En un seul jour vous avez mérité des siècles sans limites ; par ces tourments et ces épreuves vous avez obtenu le bonheur ineffable ; pour vos cent trente coups vous avez reçu de la sainte Trinité la parfaite récompense avec les maîtres. Je vous en prie, ô saint de Dieu, ô Thaddée, intercédez pour moi, votre indigne serviteur, car je n'ose plus vous appeler mon fils[1]. »

Une autre fois en apprenant les souffrances et la mort du moine Jacques, Théodore écrit : « Ce n'est pas sans douleur que nous avons appris la sainte mort de Jacques, le confesseur du Christ, et notre frère très aimé, mais ce n'est pas non plus sans joie. Douleur d'abord, car n'était-il pas mon fils, et un fils tel que, moi, à cause de mes péchés, je ne mériterais pas d'être appelé le sien. Joie aussi, à cause de notre monastère de qui ce saint devait être l'honneur, mais encore à cause de toute l'Église de Dieu. N'est-il pas, en effet, un confesseur, un martyr, un saint ? Oh ! quel cœur généreux et cher à Dieu ! Il entra dans le stade, comme un athlète du Christ, sans crainte, sans frayeur; les ministres des ténèbres lui déchirèrent, à coup de fouet, le dos, la poitrine, les bras, versèrent son sang, taillèrent ses chairs, puis laissèrent le saint

1. Ép. II, 5, 1124.

étendu à terre sans qu'il ait proféré une plainte, martyrisé pour le Christ fils de Dieu et notre Dieu. Car lutter pour sa sainte image, c'est souffrir pour lui le martyre. Il est parti pour le ciel, il a pris rang parmi ses compagnons d'épreuves, il a accru le nombre des anciens confesseurs et martyrs, pour la joie et le bonheur du ciel : puissent ses saintes prières nous sauver tous, ô mes frères ![1] »

Il serait aisé d'ajouter à ces deux noms une longue série d'autres noms de confesseurs de la foi et de martyrs : c'est Carterios avec ses deux compagnons ; Athanase, Domitien et trois autres de ses frères, le prêtre Dorothée, l'admirable Bessarion ; le vaillant Euthyme qui subit le martyre avec neuf de ses compagnons ; puis sept autres encore, puis dix-neuf, dont les vertus et les souffrances réjouirent l'âme de leur saint higoumène Théodore. Autour de lui, si l'on est moins effrayé par les tortures et le martyre même, si les âmes sont plus vaillantes, les moines le doivent à la forte discipline que leur higoumène avait su faire régner parmi eux, et à l'influence incessante qu'il exerçait même depuis sa prison sur ses frères dispersés. On a vu comme il leur écrivait sans crainte ni repos, comme il les dirigeait avec la plus vigilante activité, les groupant entre eux, autant que le permettaient les circonstances, leur rappelant sans trêve l'obligation de garder toutes les observances de leur profession religieuse, surtout de ne jamais quitter, sans nécessité extrême, ni l'habit monastique, ni la présence d'un autre frère.

Saint Théodore n'était pas seulement le guide spirituel de ses moines Studites : d'autres moines récla-

1. Ép. II, 100, 1353.

maient les conseils de son expérience et de sa sagesse. L'abbé Macaire, supérieur du monastère bithynien de Pélécètes, avait été expulsé de son couvent, exilé et jeté en prison : la communauté n'a plus de chef, et les religieux, troublés et inquiets, se demandent à qui obéir, d'autant que le patriarche légitime, saint Nicéphore, contraint de donner sa démission et condamné lui-même à l'exil, est remplacé par un évêque intrus, auquel les orthodoxes ne reconnaissaient aucune juridiction. Que faire sans patriarche, sans higoumène? Aux environs de Pélécètes vivait un saint ermite, Sergius, que les moines conjurent de prendre la direction du monastère; il est élu higoumène, et il accepte. Mais, nouveau sujet d'anxiété : l'élection ne pourra être confirmée, puisque l'Église d'Orient n'a plus de chef orthodoxe; l'higoumène ne pourra recevoir l'investiture canonique, ni, par conséquent, exercer les fonctions de sa charge.

C'est alors que les moines de Pélécètes, dans leur situation sans issue, s'adressent à saint Théodore : il est le personnage le plus en vue de tout l'ordre monastique; il connaît d'ailleurs ces couvents de l'Olympe où il passa ses premières années de profession religieuse, et l'orthodoxie n'a pas de représentant plus intrépide que lui : seul, il peut donner une décision qui soit acceptée de tous. Nous avons la réponse du saint à la « Fraternité » qui l'avait consulté. « Vous êtes devenus, dit-il, un troupeau sans pasteur, et en des jours où les loups cruels se précipitent sur les brebis du Christ et s'ingénient à ravir les âmes comme une proie. Mais puisque c'est Dieu qui a permis que votre pasteur vous fût ravi, il faut l'en remercier et ne pas désespérer. Et puisqu'il

vous a paru bon de choisir pour higoumène notre très religieux frère Sergius, continuez à vous laisser diriger et gouverner par celui que vous avez élu comme père spirituel, si toutefois, ajoute Théodore, vous n'avez aucun doute que ce soit le désir de Macaire, votre père spirituel; qu'il soit votre guide dans la persévérance et dans la perfection; qu'il vous garde de la tempête des esprits hérétiques et vous conduise au port du salut, et que le saint nom de Dieu soit glorifié à cause de vous. »

Puis, s'adressant à Sergius, il lui dit : « Vous n'avez pas eu tort, les conjonctures étant telles, de quitter le trou de votre rocher et de devenir le conducteur de vos frères. Demeurez dans votre charge jusqu'au jour où l'on désignera notre saint patriarche; alors il faudra remplir les formalités légales et canoniques. Tant que ce jour ne sera pas venu, dirigez vos frères dans le Seigneur comme devant rendre compte pour leurs âmes, et recevoir vous-même la récompense de votre sollicitude. Ayez seulement des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un cœur vigilant et cherchant Dieu, tous les sentiments d'un pasteur, une parole qui instruise, une conduite pleine de dignité, une tenue et une démarche de bon ton. Paissez donc les brebis du Seigneur; gardez-les fidèles dans la bergerie orthodoxe; nourrissez-les de la pâture des commandements de Dieu; reposez-les près des eaux de sa volonté sainte; prenez soin de ne laisser ravir ni vous ni aucune d'elles par les bêtes féroces de l'hérésie[1]. »

Mais, plus persuasif encore que ses exhortations épistolaires, le courage de Théodore au milieu des

1 Ép. II, 146, 1457.

souffrances de son exil, fut une admirable et continuelle prédication. Ce qu'il endura de tribulations pendant les trois années de son séjour à Bonita pourrait à peine s'exprimer. En hiver, c'était un froid rigoureux qui torturait son corps frêle et malade; en été, des chaleurs excessives le suffoquaient dans son étroit réduit. De plus, raconte le biographe son disciple, il était tourmenté par des essaims de toutes sortes de vermines qui pullulaient à l'aise dans cette prison obscure, infecte et poussiéreuse. L'inflammation de ses plaies, l'œdème de tous ses membres ne lui laissaient aucun repos. Ajoutez à ces douleurs physiques, les plaisanteries et les rires moqueurs de ses gardiens, et même la torture de la faim et de la soif, car il ne recevait pour nourriture qu'un petit morceau de pain, et encore de deux jours l'un! Et toutefois, dans cette extrême disette, Théodore songeait plus aux souffrances de son compagnon de prison, son disciple Nicolas. « A ce que je vois, mon fils, ces hommes cruels veulent nous faire mourir de faim. Mettons en Dieu toute notre confiance. Pour moi, je veux me contenter de la sainte communion (il portait toujours avec lui quelques parcelles du corps vivifiant du Seigneur, et il célébrait les saints mystères, chaque fois qu'il le pouvait). Je ne prendrai que cette nourriture aussi longtemps que le Christ conservera des forces et un souffle de vie à mon corps chétif. Pour vous, mangez toute la part qui nous est donnée, et qui vous suffira à grand'-peine, car elle est trop exiguë; et peut-être ainsi pourriez-vous éviter la mort par la faim qui vous menace. Si vous pouvez, grâce à ce léger soutien, prolonger votre vie, vous annoncerez ma mort à l'économe et à nos autres frères, si telle est la

volonté de Dieu[1]. » Théodore ne mourut pas de cette épreuve, car, un grand personnage de la cour étant passé vers ce moment à Bonita, et ayant appris ce que souffrait l'abbé de Stude, ordonna de lui donner désormais la nourriture suffisante et tous les soins nécessaires.

Au commencement de la troisième année de séjour à Bonita, les mauvais traitements recommencèrent à accabler Théodore et son compagnon de captivité. De nouveau, une catéchèse de l'higoumène était tombée aux mains de l'empereur. L'abbé y recommandait, avec cette ardeur communicative dont ses lettres nous donnent tant d'exemples, à tous ses disciples enfermés dans les prisons impériales ou souffrant les persécutions pour le Christ, de persévérer dans leur courageuse résistance aux violences et aux tentations perfides de la secte infâme des brûleurs d'images. A la lecture de cette lettre, Léon l'Arménien, emporté par une fureur violente, donna l'ordre à son préfet d'Orient de flageller, s'il le pouvait, de sa propre main, de cent coups de nerfs de bœuf, l'auteur de la lettre. Le préfet se rend en toute hâte auprès de Théodore, le fait sortir de prison ainsi que son compagnon Nicolas; puis, montrant la catéchèse incriminée : « La reconnais-tu? » demande-t-il à Théodore — « Oui, répondit le saint, elle est de moi, et de personne autre. » Là-dessus, le préfet fait d'abord dépouiller de ses vêtements le disciple et secrétaire du saint, Nicolas, qui avait copié la lettre, et le flagelle cruellement sous les yeux de son maître. Puis, c'est le tour de Théodore; il reçoit les cent coups de nerfs

1. *Vitæ*, 197, 293.

de bœuf qui déchirent cruellement tous ses membres, qu'ils meurtrissent jusqu'aux os. Théodore est laissé gisant à terre, à demi-mort, insensible à tout, excepté à la douleur, incapable de nourriture, de boisson et de sommeil. Toutefois les soins de son disciple finirent par le ramener à la vie. Et ce n'est pas, semble-t-il, sans une émotion mêlée d'admiration que le moine-biographe de Théodore raconte par le détail les charitables services rendus alors à l'higoumène par son compagnon de lutte et de prison : « Nicolas, en excellent serviteur, lui faisait apporter de la tisane, à peine une tasse par jour; il en humectait la langue desséchée de son père spituel, en versait goutte à goutte dans sa bouche, le ranimant peu à peu et le rappelant de la mort à la vie. Puis, lorsqu'il vit que les forces renaissaient, il commença à soigner les chairs, déjà tombant en pourriture ; à la suite des coups de la flagellation elles s'étaient corrompues, remplies d'ecchymoses noires et de pus ; des lambeaux s'en détachaient, morts et inutiles ; Nicolas les enlève avec un petit couteau, les sépare des chairs demeurées saines afin de hâter, par ce remède, la cicatrisation. »

Cette flagellation si cruelle avait eu lieu le 23 février 819; tout le temps du carême et au delà se passa au milieu de ces souffrances corporelles, et c'est à peine si Théodore était revenu complètement à la santé pour les derniers jours de la Pentecôte [1].

Les plaies du courageux confesseur de la foi étaient à peine fermées qu'un message impérial vint donner l'ordre de transférer Théodore à Smyrne. Avant d'exécuter cet ordre, l'officier qui en était

1. *Vitæ*, 202, 297.

chargé, prit grand soin d'explorer tous les coins et recoins de la prison pour voir si les moines n'y avaient pas caché des trésors : illusion habituelle et déception certaine réservée à l'avidité de tous les persécuteurs. Comme il ne trouva rien, il déchargea sa rage sur Nicolas et Théodore et, brutalement, les poussa hors de leur misérable cellule. Théodore, qui était très affaibli par les souffrances, était pareil à un cadavre. A peine pouvait-il marcher. Néanmoins, mettant en Dieu sa confiance, et se faisant violence à lui-même, il fortifiait la faiblesse de son corps par l'espérance des biens réservés aux justes. Et ainsi soutenu par cette espérance, malgré les infirmités et les douleurs physiques, après un voyage long et pénible, inhumainement poussé pendant le jour, entravé la nuit comme un fugitif, il atteignait Smyrne au commencement de l'été 819; sur l'ordre de l'empereur, il fut remis aux mains de l'évêque iconoclaste de cette ville : Théodore devait demeurer encore vingt mois dans cette nouvelle captivité, et y souffrir toutes sortes d'épreuves et de tourments, enfermés tous deux dans une seule chambre, réduits au pain et à l'eau, et condamnés sous la menace des plus durs châtiments à n'avoir avec le dehors aucune relation. Mais aucune crainte ne pouvait empêcher Théodore d'écrire à ses moines pour les réconforter dans leurs épreuves. « Naguère, dit-il dans une lettre datée de Smyrne, naguère ma lettre vous arrivait du thème des Anatoliques, elle vous vient aujourd'hui du thème des Thrakésiens. Car les princes de ce monde nous ont transférés à Smyrne et nous font garder dans une prison beaucoup plus étroite et plus rude que la précédente. Mais « la parole de Dieu n'est pas enchaînée » (II Tim.

II, 9), l'amour ne connaît pas de repos et le précepte ne peut se taire[1]. »

Une autre fois, de cette même prison de Smyrne, en envoyant à ses frères une lettre collective il leur dit : « Les conjonctures présentes m'obligent à vous écrire à tous ensemble et non à chacun en particulier : ce n'est pas dédain, ni mépris, à Dieu ne plaise ! car comment pourrais-je dédaigner les fils de mes entrailles, les confesseurs du Christ? je prendrais plutôt pour encre mon sang et la peau de mes chairs pour parchemin afin de vous écrire, s'il était possible, et m'entretenir avec vous chaque jour. Mais si je vous écris ainsi, c'est à cause de la surveillance beaucoup plus sévère de ma prison. D'ailleurs cette même lettre suffira à ceux qui soutiennent les mêmes combats. »

« Continuez, leur dit-il, mes bien aimés fils, à supporter courageusement les tristesses de la prison, et toutes les épreuves qui vous attendent, à savoir : mourir chaque jour, rendre témoignage, lutter jusqu'à ce que vienne le temps de la paix, quand le Seigneur l'aura trouvé suffisant pour éprouver ses confesseurs et pour châtier les incrédules. Que le jour succède au jour dans la patience et le courage ; que votre main s'applique à un travail, que votre langue chante des psaumes, que votre corps soit réduit en servitude, que votre esprit veille à ne pas laisser la porte ouverte aux vices, et qu'ainsi votre prison devienne une prison large et spacieuse, agréable et charmante, et le palais du Christ : car je sais trop que votre prison n'a rien d'un palais. Mais persévérez, mes braves, à combattre; soyez

1. Ep. II, 62, 1277.

prêts à subir l'épreuve jusqu'au sang même. Telle est la loi du martyre. Et bénis soient tous ceux qui vous fortifient, soit du dedans, soit du dehors. Priez Dieu que nous ayons toujours la force de supporter les épreuves que nous font subir les puissants de ce monde ainsi que l'invisible ennemi. Notre frère Nicolas vous salue très affectueusement. Souvenez-vous de mes gémissements. Et que la grâce de Dieu soit avec vous[1]. »

Pendant que Théodore souffrait pour les saintes images dans sa prison de Smyrne, un des plus acharnés persécuteurs des moines orthodoxes, Bardas, gendre de l'empereur, et stratège du thème des Thrakésiens, qui avait fait endurer les plus cruels supplices aux défenseurs des images et surtout aux Studites, qui avait flagellé jusqu'à la mort l'un d'entre eux, « le grand et admirable Thaddée », se trouvait aussi dans la même ville de Smyrne ; réduit par la maladie aux dernières extrémités, il n'attendait plus que le jugement de Dieu. Un de ceux qui l'approchaient désira voir saint Théodore et demander ses prières et sa bénédiction pour le malade. Le saint lui fit répondre : « Vous direz à votre maître ceci : Songez à ce que vous devez faire, car le terme de votre vie est peut-être arrivé, et personne pour vous secourir et vous délivrer. Rappelez-vous donc ce que, pendant les jours heureux de votre puissance, vous avez fait contre les confesseurs du Christ, surtout contre mon monastère ; vous avez, sans pitié, flagellé avec des nerfs de bœuf l'illustre Thaddée, et vous l'avez fait mourir ; par son martyre il a obtenu de jouir dans le ciel de la gloire de Dieu tout-puis-

1. Ép. II, 66, 1289.

sant avec tous les saints; et vous, vous êtes enchaîné ici par les liens de vos péchés, et dans l'autre vie vous serez à jamais condamné. Si les peines de ce monde sont cruelles et difficiles à supporter, réfléchissez au châtiment éternel qui attend les impies et ceux qui ont violé les préceptes de Notre Sauveur Jésus-Christ : « leur ver ne mourra pas, et leur feu ne s'éteindra pas dit le prophète. » (Isa. LXVI, 24.)

Bardas, touché par ces paroles, et pressé d'ailleurs par la crainte de la mort, envoya demander pardon de tous ses crimes au saint abbé de Stude : il conjurait Théodore d'écarter le danger qui menaçait sa vie, et promettait de faire tout ce que l'higoumène demanderait. Théodore consentit à prier pour Bardas et lui fit parvenir une image de la Mère de Dieu que le malade devait vénérer; il devait aussi implorer les prières du saint martyr Thaddée. Lui-même, Théodore, passa toute une nuit en prière; le lendemain Bardas était guéri et pouvait reprendre son service. Mais alors, cédant aux instances de l'évêque iconoclaste, il accepta une huile bénite que celui-ci lui envoyait pour rendre la guérison plus complète.

Théodore l'ayant appris, « rempli de la grâce de la prophétie » annonça que Bardas allait être repris par la maladie et que la mort arriverait bientôt après. Il mourut, en effet, quelques jours plus tard.

A son tour, l'empereur iconoclaste Léon l'Arménien, succombait le jour de Noël 820, assassiné par une révolution de palais ; les catholiques crurent pouvoir enfin espérer des jours meilleurs !

CHAPITRE IX

LA MORT EN EXIL

Trois jours après son élévation au trône impérial, Michel II publiait un édit qui rapportait toutes les sentences d'exil et ouvrait la porte des prisons aux victimes de son prédécesseur. Théodore allait donc pouvoir, après sept années d'absence, reprendre le chemin de Constantinople. Il revint, par petites journées, recevant partout sur son passage les plus touchants témoignages de vénération. A Ptélée, il rencontra un grand nombre de ses moines ainsi que son frère Joseph, archevêque de Thessalonique, tous, comme lui, exilés pour la foi catholique. Tout entiers à la joie de se revoir après une si longue absence et de si terribles épreuves, ils demeurèrent là plusieurs jours, heureux de pouvoir de nouveau célébrer ensemble les fêtes de l'Église, et de reprendre les exercices de la vie cénobitique. Dans une catéchèse qui, sans doute, appartient à cette époque, Théodore disait précisément à ses moines : « Mes frères et mes pères, les années précédentes nous avons célébré les fêtes du Seigneur notre Dieu, mais non pas comme cette fois, dans une église et avec un grand nombre

d'entre vous; vous avez vu, en effet, et des chœurs plus nombreux, et des tables plus nombreuses, et cela sur un sol étranger. Il faut nous en réjouir, et il faut craindre; nous réjouir de l'accomplissement des promesses de Dieu, craindre d'être indignes de ses bienfaits en le provoquant, par notre ingratitude, à détourner de nous sa sollicitude paternelle. Car si nous recevons ses bienfaits avec reconnaissance, si nous le servons avec crainte et tremblement, « voici ce que dit le Seigneur : La cruche de farine ne manquera point, et le flacon d'huile ne diminuera point » (III, Reg., XVII, 14). Voyez, mes frères, comme les fêtes passent, les solennités prennent fin, les jours s'en vont, et chacun d'entre nous disparaît d'ici bas. Voilà notre frère Théodule qui est mort : c'était l'un des plus vaillants, d'une obéissance éprouvée, d'une constance inébranlable dans la foi; il avait souffert pour le Christ et les coups et la prison, et c'est dans la persécution qu'il finit sa vie. » Et Théodore, établissant, pour ainsi dire, le gain de la persécution, ajoute : « Et quel plus grand bonheur pourrait nous arriver, que celui d'avoir tant de nos frères — leur nombre va jusqu'à cent et davantage — qui ont brillé comme des astres, et qui ont laissé pour l'exemple de leurs contemporains et des âges futurs, dans les lieux où on les avait bannis, leurs corps sacrés en témoignage à l'orthodoxie. Et je ne parle pas seulement de notre communauté, mais, aussi bien, de ceux qui, appartenant à d'autres monastères, sont morts victimes de la persécution. C'est un puissant soutien pour l'Eglise de Dieu d'avoir eu une si grande nuée de martyrs pour l'image adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour l'image de la Mère de Dieu et de tous les saints; et s'il n'y avait pas

d'autre preuve de la vérité, celle-là suffirait seule à tous les hommes de réflexion[1]. »

Après un séjour de quelque durée à Ptélée, Théodore, avec ses moines, se rendit à Brousse; la nouvelle de son arrivée s'étant répandue dans toute la région de l'Olympe, il se vit bientôt environné de ceux qui, dans les solitudes, sur les montagnes, au fond des cavernes, s'adonnaient aux exercices de l'ascétisme et désiraient contempler le chef de tous les vaillants confesseurs de la foi, obtenir sa bénédiction et ses prières. De Brousse, Théodore se rendit à Chalcédoine, puis aux environs de cette ville alla visiter le patriarche saint Nicéphore qui, depuis sa déposition, vivait au bord du golfe dans un monastère qu'il y avait autrefois fait bâtir. L'évêque et le moine purent, à loisir, pendant quelques jours, s'entretenir de leurs épreuves, verser ensemble des larmes de joie et d'espérance, louer le Seigneur qui veille toujours avec miséricorde au salut de tous les siens; mais ils durent aussi se demander ce qu'il leur restait à faire. Car si l'empereur Michel avait permis le retour des exilés et ouvert les prisons, il n'avait pas encore rendu la liberté d'honorer les saintes images. Ainsi que l'écrivait Théodore, « l'hiver était passé, toutefois ce n'était pas encore le printemps, mais seulement une courte éclaircie, avec l'espoir d'une heureuse traversée. Le feu est éteint : pourquoi reste-t-il encore de la fumée[2]? »

Aussi Théodore, sans vouloir encore aller à Constantinople, s'arrêta avec ses moines à Crescentios sur le golfe de Nicomédie. Il écrivit, de là, à l'empe-

1. *Cat.*, 36, 130.
2. Ép. II, 75, 1312.

reur Michel, une lettre dans laquelle, après avoir offert un juste tribut de reconnaissance au prince qui avait décrété l'élargissement des prisonniers et la liberté des exilés, il le suppliait de permettre le libre culte des images et de renouer l'union avec le Siège de Rome. « L'Église catholique, disait-il, depuis les temps de la prédication apostolique, comme l'attestent et les peintures et les monuments écrits, porte et vénère dans les temples et sur les vases et vêtements sacrés la sainte image du Christ, de la Mère de Dieu, des anges et des saints. Et cependant notre Église s'est naguère séparée des quatre patriarches, et, sans raison, a violé la loi chrétienne. Mais voici le temps favorable, ô empereur, ami du Christ, voici les jours du salut ; voici le moment de se réconcilier avec le Christ, sous les auspices et par l'entremise de votre autorité amie de la paix ; le moment de nous unir à l'Église de Rome, coryphée de toutes les Églises de Dieu et par elle aux trois patriarches ; le moment de glorifier d'une voix unanime Dieu le Père avec le Fils et l'Esprit-Saint, et de célébrer votre très pieuse et très désirée royauté[1]. »

En même temps qu'il écrit à l'empereur, Théodore n'oublie pas de faire agir sur lui par des personnages influents : « Luttez encore, dit-il à l'un des secrétaires de l'empereur, Dieu le veut. Faites entendre les paroles salutaires aux vénérées oreilles de notre pieux empereur. Qu'il soit un nouveau David, et méprise les actes de Léon le maudit[2]. » A un autre, le magister Stéphanos : « Le chœur des persécutés vous implore, la parole de vérité vous invoque,

1. Ép. II, 74, 1309[b].
2. Ep. II, 75, 1312[d].

car vous aimez la piété et les moines, et vous chérissez la vérité et la franchise du langage. Tendez la main à notre Église gisant à terre; autant que vous le pouvez, dites du bien aux oreilles de notre pieux empereur. Luttez pour le Christ, pour la Mère de Dieu, pour tous les saints. Faites-le, ô Seigneur très aimé, je vous en conjure, moi, misérable moine. Et d'ailleurs, en songeant à notre bien, à nous-mêmes, nous songeons au bien de l'État, car nous sommes malades ensemble[1]. » Au grand logothète Démocharis qui s'efforçait de mettre fin aux agissements de l'impiété dans Byzance, il écrit encore : « N'abandonnez point, ô seigneur, le bon combat, mais ajoutez à votre haute dignité l'honneur égal d'y avoir été appelé par Dieu dans ces temps pénibles. Par là, vous obtiendrez près de Dieu une plus grande gloire et aussi près de notre empereur qui a commencé à montrer des sentiments de piété[2]. »

En attendant que les espérances fondées sur la piété impériale et sur les hautes influences des personnages de sa cour fussent ou réalisées ou bien évanouies, Théodore demeurait à Crescentios, visité par ses moines qui arrivaient de tous côtés, et les visitant en toute liberté. Quant à l'avenir, Dieu le conduirait, et selon que le pouvoir impérial l'aurait décidé, Théodore se déclarait prêt ou à demeurer là, ou à retourner ailleurs. Au reste, malgré l'incertitude qui le tourmente, l'higoumène éprouve les joies les plus profondes, celles qui furent accordées au père de l'enfant prodigue. « Nos frères, qui nous avaient été arrachés méchamment de cent façons,

1. Ép. II, 76, 1313.
2. Ép. II, 82, 1324.

Dieu, dans son infinie bonté, a daigné les réunir à nous avec les paroles qu'il fallait. Et nous avons ressenti, nous indignes, la joie la plus grande : car nous avons vu, de nos yeux, ce que nous n'espérions pas, et nos membres violemment arrachés se sont cicatrisés, et nous célébrons une fête du Seigneur au retour de chacun d'eux, et nous rendons grâces à Dieu, et nous remercions ceux qui ont le pouvoir, car, même si aucun autre bonheur ne suit, c'est déjà pour nous un grand bonheur; et de plus, nous n'aurions pas eu cette joie si nous n'avions pas pu sortir de prison et séjourner en cet endroit[1]. » Aucun autre bonheur ne devait suivre.

L'empereur, en effet, imagina de tenir une assemblée, où les iconoclastes et les catholiques délibéreraient en commun sur la question des images. Au nom des orthodoxes, Théodore déclara qu'il leur était impossible de discuter avec des hérétiques sur des points de foi déjà définis par l'Église et sollicita une audience du prince : il la demandait par cette lettre où la louange est mêlée au refus le plus net et aux plus sages conseils. « Notre première parole, dit-il, doit être celle de la louange et de la reconnaissance pour votre personne souveraine envoyée de Dieu, car nous avons été rappelés, nous qui étions bannis, nous avons éprouvé la miséricorde, nous qui étions accablés de misères, nous avons repris des forces, nous qui tombions en défaillance ; après l'hiver, le printemps ; après la tempête, la sérénité ; après la tristesse, la joie, et nous avons vu des choses nouvelles et incroyables. Car tel est votre juste pouvoir : bienfaisant, désiré, apportant la joie, pacifique, ami

1. Ép. II, 90, 1340.

de la justice, et digne encore de beaucoup d'autres qualifications, parce que, à l'exemple du Christ, il rapproche les dissidences, guérit les maladies, console la tristesse : règne vraiment exceptionnel, et comparable aux plus heureux d'autrefois; la langue humaine pourrait malaisément le combler d'assez d'éloges. »

Après ce pompeux début, dont l'emphase plaisait peut-être aux « divines » oreilles du César byzantin, mais nous semble quelque peu étrange sur les lèvres d'un saint, Théodore expose enfin sa requête. « Puisqu'il en est ainsi, nous vous prions et conjurons, nous, indignes, de nous juger dignes de voir votre « divine » personne, d'entendre la voix très agréable de votre vénérable bouche savante ès choses divines. Mais, puisque nous avons une seconde raison de vous voir, c'est afin de vous parler de notre foi sincère, inviolable de chrétiens; nous osons vous assurer respectueusement que s'il s'agissait d'une affaire temporelle, qui dépende de notre très saint patriarche ou de nous, nous devrions céder, et non seulement céder un peu, mais céder tout : ainsi l'ordonne le précepte. Mais quand il s'agit de Dieu même, de Dieu à qui tout l'univers est soumis, personne, ni celui-ci, ni celui-là, pas même Pierre ou Paul, pas même l'un des Anges n'oserait innover si peu que cela soit, car cette innovation ruinerait l'Évangile tout entier. Quant à entrer en conférence contradictoire avec les hétérodoxes, le précepte apostolique le défend. Et c'est pourquoi nous, les indignes serviteurs de votre pieuse royauté, nous n'osons pas seulement leur dire un mot. » « Que s'il est quelque point que votre divine magnificence hésite ou refuse de faire résoudre par notre patriarche, ordonnez, dit

Théodore, que l'on reçoive l'exposition de foi envoyée de l'ancienne Rome, suivant qu'il a été pratiqué de tout temps par nos pères. Car cette Église, ô empereur imitateur du Christ, est la première de toutes les Églises de Dieu, Pierre est son premier évêque, Pierre à qui le Seigneur a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Telle est, conclut Théodore, la demande de vos humbles serviteurs; telle est notre bien humble et pressante exhortation.[1] »

L'empereur accorda l'audience, qui restait le seul espoir des catholiques, mais elle fut loin d'avoir les heureux résultats que l'on en attendait. En vain les évêques, prêtres et moines qui furent admis en présence du basileus le prièrent-ils de faire au Christ ce don de joyeux avènement de relever dans l'Eglise le culte des saintes images, conformément aux antiques traditions; en vain, Théodore, invité, à la suite des évêques, à dire son sentiment, montra-t-il qu'il serait facile de faire triompher la vérité, l'empereur se contenta de répondre : « Vos discours sont excellents, mais puisque, jusqu'à ce jour, je n'ai vénéré aucune image, je veux laisser l'Église telle que je l'ai trouvée. Je vous permets de suivre sans crainte les dogmes de la foi que vous appelez orthodoxe, mais point toutefois dans la ville de Constantinople; allez ailleurs, où vous voudrez, vous n'aurez à craindre aucun danger de notre autorité. »

Ainsi donc, l'empereur défendait de vénérer les images dans la capitale, mais il le permettait dans les provinces. Erreur et crime en deçà des murs de

1. Ép. II, 86, 1329.

la ville, vérité et œuvre méritoire au delà. Il ne restait plus à Théodore qu'à sortir au plus tôt de Byzance. Il revint donc sur-le-champ retrouver ses disciples, au bord du golfe de Nicomédie, à Crescentios, et reprit avec eux les exercices et les travaux de la vie monastique. Et, de son côté, l'empereur donnait, de plus en plus, des gages au parti iconoclaste ; il ne voulut ni s'en remettre à la décision de Rome, ni rétablir Nicéphore sur le siège patriarcal de Byzance, mais, le patriarche intrus Théodote étant mort cette même année 821, il éleva sur le siège de Constantinople un autre ennemi des images, l'évêque Antoine de Sylée. Toutefois, comme l'un des généraux de Michel et son compétiteur au trône s'était révolté contre lui, ravageant l'Asie Mineure et venant mettre le siège devant la capitale même, l'empereur ordonna aux moines de rentrer à Constantinople « non pas, dit le biographe de Théodore, par ménagement pour eux, mais dans la crainte que quelques-uns ne se rangeassent aux côtés de Thomas qui passait pour être favorable au culte des images ». Pendant le séjour de Théodore à Constantinople, qui se prolongea environ deux années, jusqu'à la mort de Thomas, 823, le prince essaya vainement de le décider à une conférence avec les iconoclastes. L'higoumène ne fit pas d'autre réponse que celle qu'il avait opposée déjà à la première tentative de ce genre. « Il ne s'agit pas de choses humaines et temporelles, dont les rois ont pouvoir de juger ; mais il s'agit de dogmes divins et célestes qui ont été confiés à ceux-là seuls à qui Dieu le Verbe même a dit : « Tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié aussi dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre, sera aussi délié dans les cieux. » (Matth. XVI, 19). Et qui sont ceux

qui ont reçu ce pouvoir? Les apôtres et leurs successeurs. Et quant aux empereurs et aux souverains, leur rôle est de donner leur concours et leur approbation à ce qui a été décrété. Aucun pouvoir ne leur a été accordé par Dieu sur les dogmes divins, et s'ils l'exercent il ne subsistera pas. » Et de nouveau Théodore donna le conseil d'envoyer à Rome, de part et d'autre, chercher la solution définitive, car, à Rome, « on trouve la certitude de la foi[1] ».

De plus, dans une longue lettre aux empereurs « très pieux et très religieux », Michel et son fils Théophile, le moine de Stude après avoir, une fois encore, très nettement repoussé le principe d'une conférence contradictoire avec des iconoclastes et devant des juges qui n'ont pas reçu l'autorité du Saint-Esprit, expose la doctrine catholique sur le culte des saintes images et les fondements qui l'établissent : « la doctrine, annoncée depuis le commencement des âges, proclamée par les saints conciles, acceptée par toutes les Églises de l'Orient et de l'Occident, de la mer et du Septentrion[2] ». Mais ce plaidoyer épistolaire de Théodore auprès des empereurs demeura aussi inutile que toutes les autres tentatives, et, lorsque la révolte de Thomas eut pris fin, il se hâta de quitter Constantinople et vint se fixer à Saint-Tryphon dans la presqu'île d'Acritas, à quelque vingt-cinq milles de la capitale. De cette nouvelle résidence, l'illustre banni ne cesse de réconforter les catholiques. Par sa parole et par ses lettres, il soutient leur courage; on vient le visiter bientôt en foule, et non seulement de la capitale mais des régions les plus lointaines; ses discours ont « la dou-

1. Ép. II, 129, 1417.
2. Ép. II, 199, 1612.

ceur et la saveur du miel et poussent suavement les âmes à la vertu », sa bénédiction est un gage de progrès dans la piété et la perfection. Les plus saints évêques, la plupart des higoumènes, des moines éminents veulent le voir et prendre ses avis. Si quelqu'un témoigne à Théodore ou à ses moines de l'intérêt et du dévouement, leur vient en aide par la parole ou l'aumône ou par l'affection du cœur, les iconoclastes essaient de le tourner en dérision en l'appelant « Studite » ; mais, celui qui est marqué de ce surnom glorieux, dont les ennemis de la foi catholique prétendaient faire une intolérable injure, y trouve son plus beau titre de gloire devant Dieu et devant l'Église. Le patriarche détrôné, saint Nicéphore, comblait le moine des témoignages de son admiration, rappelait volontiers les grands services rendus par l'intrépide lutteur à la cause de l'orthodoxie, ses exils répétés, son emprisonnement, ses flagellations, toutes les souffrances endurées pour l'Église de Dieu ; dans une assemblée de métropolites et d'évêques, il donna le pas sur tous au vaillant confesseur de la foi et voulut qu'il prît place sur le même siège que lui-même : « cédez, mes frères, disait-il, la première place à notre père qui a tant combattu et souffert. Car celui qui a donné plus de preuves d'amour à notre commun Maître, mérite davantage, comme le dit le Seigneur dans l'Évangile. Et de même qu'il y a diversité dans la vie des saints, de même il y a diversité de récompenses. S'il en est ainsi auprès de Dieu, nous, humbles mortels, pourrions-nous agir autrement ? »

Ainsi donc le patriarche et Théodore, exilés tous deux pour la foi, et séparés pour jamais l'un de son siège épiscopal, l'autre de son monastère jadis si

florissant et si paisible, se consolaient du passé et préparaient courageusement l'avenir. Les persécutions violentes de Léon l'Arménien, la conduite d'abord plus douce, puis bientôt dédaigneuse et enfin nettement hostile de Michel II envers les catholiques, n'avaient rien pu changer dans l'état d'âme de ces deux intrépides lutteurs. Si « l'hiver », ainsi que disait Théodore, avait paru, quelque temps, prêt à finir, ce bel espoir ne s'était pas réalisé, et l'higoumène se voyait contraint de préparer de nouveau ses disciples à des luttes prochaines : Être prêts toujours, ne laisser jamais le pouvoir civil juge des questions doctrinales, pas de conférence avec les hérétiques, résister jusqu'à la mort : telles sont les suprêmes recommandations qu'il adressait à ses moines, la dernière ou avant-dernière année de sa vie. « Mes frères et mes pères, leur disait-il, notre préparation à la lutte n'est pas une chose vaine. Si, en effet, bien que nous nous préparions, les moindres rumeurs répandues dans la ville nous troublent et nous effrayent, combien davantage faudrait-il craindre si nous n'étions pas préparés. C'est pourquoi je dois vous adresser la parole, et vous préparer afin que, Dieu aidant, nous soyons heureux dans les combats qui vont s'engager. Qu'est-ce donc qui se dit?

« Après le synode déplorable qui fut tenu en hâte pour le renversement de la foi, après l'anathème jeté à nos bienheureux Pères, après une persécution de douze années, après plusieurs exils et confiscations, après la prison et les liens, après les flagellations et les morts et l'agitation semée dans tout l'univers, comme si rien de nouveau ne s'était passé, nous allons être arrachés d'ici par les princes pour une conférence avec les auteurs de l'impiété; et de plus,

nous aurons pour juges et arbitres des paroles échangées des magistrats civils qui n'ont pas le droit d'examen sur les affaires ecclésiastiques, comme le dit saint Grégoire le Théologien; loin de nous donc de les accepter pour juges des dogmes divins! »

Et Théodore cite un passage de saint Matthieu, un autre de saint Paul, un troisième de l'Epître de saint Ignace, évêque de Smyrne. Puis il ajoute : « Chacun des saints atteste la même vérité. Cela établi, oserions-nous enfreindre les divins commandements en nous prêtant à des conférences contradictoires? Non assurément, et pas même sous menace de mort. Voilà pourquoi, ô frères, nous les repoussons absolument.... Pour vous, puisque vous êtes les soldats du Christ, revêtus des armes de votre foi, soyez fermes et inébranlables. Nous avons pour combattre avec nous le Seigneur tout-puissant, maître du monde; il nous soutient dans toutes les épreuves qui nous viennent des hommes : « Ayez confiance, nous dit-il, j'ai vaincu le monde » (Joan., XVI, 33).

Ces conseils, si courageux et si nets, Théodore ne les adresse pas seulement à ses moines, il les donne à tous ceux qui le viennent consulter; il prépare et dirige la résistance, éclaire les doutes, soutient les âmes hésitantes ou fatiguées de la lutte; à l'âge de soixante-cinq ans, il reprend encore le chemin de l'Olympe de Bithynie, pour se concerter avec les moines de la montagne sur la défense de la foi et résoudre sur place les difficultés survenues entre plusieurs d'entre eux. Le plus en vue parmi les ascètes du mont Olympe était, sans aucun doute, saint Joannice, dont les prières et les vertus éclatantes exerçaient

1. *Cat.*, 127, 441.

autour de lui la plus bienfaisante influence. Un autre ascète de la même région, l'ermite Théoctiste, s'y faisait au contraire remarquer par la singularité de ses opinions théologiques. La foule des moines s'était divisée à ce sujet, il s'était formé deux partis se traitant l'un et l'autre de schismatique et s'excommuniant tour à tour. Théodore, passant à Brousse trois ans auparavant, à son retour de Smyrne, avait appris ces divisions et avait écrit à Théoctiste mais sans recevoir jamais de réponse. Cette fois il charge Joannice de voir Théoctiste, de l'interroger, de l'instruire. De son côté, si l'ermite paraît disposé à écouter la parole de Dieu, Théodore lui écrira de nouveau, et peut-être, tiré ainsi de deux côtés, celui qui était perdu serait-il gagné à Dieu. Théodore écrivit à Théoctiste[1], lui demandant d'exposer par écrit les points de doctrine sur lesquels il avait été accusé. L'ermite envoie la profession de foi réclamée par l'abbé, et celui-ci l'examine par le détail dans une lettre qui nous a été conservée, et qui est curieuse, car elle nous fait connaître les rêveries théologiques qu'on reprochait à Théoctiste. « D'abord, sur la sainte Mère de Dieu : On affirme que vous disiez : « La Vierge a existé avant tous les siècles ». Vous niez le dire et le penser, et vous confessez qu'elle est née d'un homme et d'une femme, Joachim et Anne : c'est bien. Secondement, sur le Seigneur : « Il n'a pas été crucifié ! » Puisque vous confessez qu'il a été crucifié selon les Saintes Écritures, c'est bien. En troisième lieu : sur les anges et les démons : « Après le jugement, ils seront replacés dans leur premier état : il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur ». Puisque vous le niez et

1. Ép. II, 128, 1440.

que vous confessez l'éternité de la damnation et du royaume du ciel, c'est bien. Quatrièmement : sur les moines : « Chacun d'entre eux peut délivrer du châtiment cent cinquante damnés ». Puisque vous le niez et dites que, après la mort, il n'y a plus de place pour le repentir, et que personne ne peut être délivré du châtiment infligé par Dieu, c'est bien. Cinquièmement, sur le livre dit « livre d'Antoine » vous auriez dit qu'il fallait le recevoir : il contient de nombreux blasphèmes, comme moi-même je l'ai constaté en le lisant. Vous confessez que vous le rejetez comme étranger à l'Église, vous ne l'avez plus, vous ne le lisez plus, ni vous, ni ceux qui sont avec vous ; c'est bien. Béni soit Dieu, qui vous purifia de tous ces scandales ; béni soit son nom glorieux qui vous persuada de déclarer que vous étiez un rustique et un ignorant, que vous cédiez en tout, que vous obéissez aux paroles de mon humilité. »

Et, Théodore, faisant ensuite une brève exposition de la foi catholique, demanda à Théoctiste d'y souscrire de sa main. « Et ainsi la paix de Dieu, qui dépasse tout sentiment, vous gardera, nous unira les uns et les autres en un seul esprit et un seul cœur, pour l'honneur de la Sainte Trinité, le salut de nos âmes et celui de la multitude divisée en deux partis, en face de notre père spirituel Joannice et de vous, notre vénéré père et frère[1]. »

Si le moine Michel, biographe de saint Théodore, parle du voyage au mont Olympe, il ne dit rien de ses entretiens avec saint Joannice. Mais les historiographes de l'ermite nous ont appris le sujet d'une de ces conférences ascétiques. Autour de Joannice se

1. Ép. II, 166, 1525.

trouvaient Théodore et son disciple et secrétaire Clément, des évêques et des moines; la pieuse assemblée se demandait quelle est la plus excellente des vertus. Pour les uns, c'était la charité, pour d'autres la prière, l'aumône ou le soin des étrangers et des malades. Mais Joannice, prenant la parole, montra que c'était l'humilité la plus haute de toutes les vertus. Car « c'est pour ne l'avoir pas eue que Lucifer fut jeté dans les ténèbres ; que le premier homme fut chassé du paradis terrestre ; c'est, par elle, que le Verbe de Dieu, prenant notre nature humaine, nous a rendu l'entrée du paradis; c'est par elle, que, chaque jour, il procure la rédemption des pécheurs[1]. »

L'ermite du mont Olympe, on le voit, ne parlait pas autrement que l'higoumène de Stude de cette vertu, qui est la base et le fondement de toutes les autres.

Le voyage de saint Théodore à la montagne des moines paraît bien avoir été le dernier.

Les fatigues de l'âge, les souffrances et les privations de douze années d'exil consécutif, la prison, les tortures, un travail sans relâche, de continuelles mortifications et une maladie chronique d'estomac avaient affaibli, par degrés, la santé de Théodore ; sa maigreur, la pâleur de son visage, sa haute stature sèche et osseuse le faisaient ressembler à un long cadavre au milieu des vivants. Les trois premiers jours de novembre 826, il ne put se lever de son lit ; toutefois, il conservait assez de vigueur et surtout assez de volonté pour dicter à l'un de ses moines la catéchèse qu'il devait adresser à la communauté. Le quatrième jour, qui était un dimanche, le malade put se lever et lire lui-même la catéchèse qu'il avait dictée

1. *Acta Sanct.*, t. II, nov., 357, 404.

la veille, et dont voici le touchant exorde : « Mes frères et mes pères, je suis tombé malade, puis de nouveau grâce à vos prières me voici rappelé à la vie. Mais jusques à quand va durer pour moi ce « de nouveau » ? En tout cas, le jour de la mort arrivera où il n'y aura plus place à ce « de nouveau », et qui me séparera de vous et m'enlèvera de ce monde. Ne pensez pas toutefois que vous serez des orphelins, car il ne trompe pas, celui qui a dit : « Je ne vous laisserai pas orphelins » (Joan., XIX, 18) et encore : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles » (Matth., XXVIII, 20). Oui, nous nous reverrons en ce jour-là ; fasse Dieu que ce soit dans la joie ineffable et dans la vie sans fin ! Quant à ce que j'ai souffert dans cette maladie, vous le savez : le froid m'a pris, puis des grelottements irrésistibles, puis une fièvre ardente qui m'a couché tout un jour. Dans mes douleurs, je songeais aux peines réservées après le jugement à l'homme coupable, et je me représentais les souffrances intolérables que la colère de Dieu prépare aux pécheurs. Maintenons-nous donc dans la crainte et la frayeur de tomber dans ces châtiments indicibles. » Et c'est toute l'allusion que l'higoumène fait à sa maladie. Et l'exhortation continue, calme et sereine comme en un autre temps, louant ceux-ci des vertueux exemples qu'ils répandent autour d'eux, reprochant à d'autres de déshonorer leur vocation monastique, les adjurant tous, avec les accents de la plus tendre affection, de demeurer fidèles à la vérité et à la vertu afin que, par eux, les impies eux-mêmes arrivent à la connaissance de la vérité[1].

1. *Cat.*, 31, 113.

L'allocution finie, comme si ce travail avait rendu au malade la guérison, Théodore put aller à l'église, offrir lui-même le très saint sacrifice, donner à tous ceux qui étaient présents la sainte communion; puis, longtemps, il s'entretint avec ses moines de sa maladie et de son prochain départ. Avec l'économe Naucrace qu'il fait ensuite venir, il fait la revue de sa gestion et lui remet tous les papiers de la maison. Le surlendemain, sixième jour de novembre, il eut encore la force de célébrer la divine liturgie, de prendre part à la psalmodie et aux prières accoutumées. Mais, pendant la nuit, une crise survint, très douloureuse, qui fit croire à l'imminence de la mort, mais pourtant s'apaisa. Le jour apparu, Théodore rassemblant tous ceux qui étaient là, leur dit l'adieu suprême : « Mes frères et mes pères, ce calice est commun à tous les hommes ; tous nos pères l'ont bu, je vais le boire à mon tour, et je m'en vais vers mes pères. Voyez le testament que j'ai écrit pour vous. Gardez votre foi inébranlable et votre vie sans tache. Je n'ai rien à ajouter, vous ayant instruits auparavant de tout ce qu'il était nécessaire de vous dire. Faites mes adieux pleins de respect et de vénération à notre seigneur le patriarche, aux autres pères, évêques et prêtres du Christ, aux confesseurs qui ont souffert persécution pour le Seigneur, à tous nos frères, amis connaissances et parents, grands et petits, qui ont lutté avec nous dans les combats pour notre foi[1]. » Puis, l'un après l'autre, ses moines approchèrent, et il les embrassa.

Le bruit de la maladie de Théodore s'étant répandu dans les environs, une grande foule de peuple vint le

1. *Vitæ*, 228, 324.

voir, et il donnait à tous sa bénédiction, des paroles pleines de bonté et ses prières. Le dimanche 11 novembre, jour où l'Église grecque célèbre la mémoire du grand martyr Ménas, Théodore, après avoir récité la psalmodie habituelle, reçut les divins et vivifiants sacrements du corps et du sang du Sauveur, présenta ses membres à l'onction de l'huile sainte, puis, levant les mains, continua sa prière. Vers la sixième heure, sentant les forces lui manquer, il ordonna, d'une voix défaillante, d'allumer les cierges, et de commencer à chanter les psaumes des funérailles. Et ses disciples, autour de lui, commencèrent à chanter le psaume « Bienheureux ceux qui sont sans tache dans leur chemin » (Ps. CXVIII, 1), et lorsqu'ils furent arrivés à ces paroles : « Pendant l'éternité je n'oublierai pas vos justifications parce que c'est par elles que vous m'avez rendu la vie » (*ib.* 93), l'âme du saint, quittant la terre, s'envola vers la béatitude du ciel.

CHAPITRE X

LES OEUVRES DE SAINT THÉODORE

En quittant ce monde, Théodore ne mourait pas tout entier. Il laissait, pour continuer après lui son apostolat sur les âmes, de nombreux écrits théologiques et liturgiques, des catéchèses ou instructions à ses moines, des poésies.

Si les étroites limites de cette biographie ne permettent pas de donner à l'étude des œuvres de saint Théodore les développements que mériterait leur importance, et si, d'ailleurs, il ne paraît guère possible d'essayer un jugement d'ensemble, un grand nombre de documents, lettres, discours, catéchèses, pièces ïambiques, étant, jusqu'à ce jour, inédits, peut-être la revue rapide qui va suivre suffira-t-elle à montrer l'intérêt de ces ouvrages et l'étonnante activité intellectuelle de l'higoumène de Stude, dans les genres les plus divers ; au reste, plus que de les juger, il importe d'en faire connaître l'admirable variété, la pénétrante éloquence, le tour littéraire, et la bonne grâce onctueuse et charmante.

Théodore avait toujours gardé, de ses premières études, un goût très vif pour la poésie; il prenait plaisir à composer lui-même des morceaux poétiques, et nous avons de lui un nombre considérable de petites pièces ïambiques sur les sujets les plus divers, la vie monastique et les devoirs multiples qu'elle

impose à ceux qui l'ont embrassée, le culte dû aux saintes images, la Vierge, le Précurseur, les églises, les croix, l'apôtre saint Paul, saint Jean le Théologien, les plus illustres saints de l'Église grecque, et principalement les saints moines, les monastères, leurs bienfaiteurs, les morts ou leurs tombeaux. Elles charmaient les rares loisirs que laissaient à Théodore ses graves occupations, elles faisaient un instant oublier les amertumes de l'exil, les souffrances de la prison. Malgré l'aridité de la matière, on y trouve une abondance facile, de la grâce, parfois une véritable éloquence; la diversité même de ces petites pièces, écrites à tout propos, adressées, pour ainsi dire, à tout venant, et leur grand nombre, témoignent que l'âme de Théodore, si ardente et si belliqueuse qu'on la suppose, demeura cependant toujours sensible aux délicatesses de l'antique forme littéraire, facile à s'émouvoir, et avide d'idéal comme une âme de poète.

Sur lui-même il écrit cette épigramme humble et touchante : « O ma pauvre âme, sois attentive, écoute bien ces paroles. Le temps s'enfuit comme un agile coureur, le but est proche, on ne va pas plus loin. Donc ne nous fatiguons point à de vaines pensées, ce serait porter l'eau à un tonneau percé, ou frapper dans le feu, risible folie. Mais songeons aux choses divines, aux vérités du salut, et poursuivons-les avec ardeur, afin de pouvoir nous présenter sans peur devant le Juge et Maître tout-puissant, afin d'échapper au feu de la géhenne et nous envoler vers l'ineffable lumière[1]. »

Il accompagne de ces vers une image du Christ :

1. *Iamb.*, 97, 1804.

« C'est le Christ qui est représenté par cette peinture, dans la forme humaine où il nous apparut, lui qui est Dieu par nature. Celui qui ne veut point le voir sous cette forme avoue donc que son corps n'est qu'un fantôme[1]. » Sous une image de la Vierge il écrit : « En vous voyant dans cette image, ô Mère de Dieu, je m'avance pour vous vénérer avec crainte et amour, car la grâce est si grande en vous, qu'à votre ombre même jaillissent les miracles[2]. » Pour une image de saint Jean-Baptiste, protecteur du monastère de Stude : « Je suis l'image du vénéré Précurseur. Tous ceux qui me vénèrent avec amour et m'honorent comme lui-même, préservez-les de toute contagion hérétique[3]. »

On sait que l'higoumène de Stude avait rédigé en vers ïambiques les conseils destinés à chacun des nombreux dignitaires ou fonctionnaires de son immense couvent, depuis le supérieur jusqu'aux cuisiniers et aux cordonniers.

Au moine chargé du soin des malades il avait écrit les vers suivants : « C'est une œuvre divine de compatir aux souffrances des malades. Vous qui avez cette fonction, ô mon cher fils, efforcez-vous d'accomplir votre tâche avec ardeur, avec bonté ; dès l'aurore, bien vite, allez voir vos malades, réconfortez-les d'abord par vos paroles, puis apportez à chacun les mets qui lui conviennent. C'est votre rôle, en négligez pas votre prochain. Si vous êtes bon serviteur, votre récompense sera grande : lumière éternelle, sort bienheureux dans les cieux[4]. »

1. *Iamb.*, 34, 1793.
2. *Iamb.*, 35, *ib.*
3. *Iamb.*, 61, 1797.
4. *Iamb.*, 17, 1785.

Si, dans ces œuvres didactiques, l'inspiration se trouve parfois gênée par la monotonie de la forme et de la pensée, du moins on y rencontre toujours les ardeurs d'une conviction persuasive, maintes fois le conseil se précise en une formule métrique très heureuse et très nette, et la pièce finit sur un trait vigoureux et profond.

Mais il y a, semble-t-il, beaucoup plus d'élan et de souplesse, de variété et d'élévation, et de tout ce que l'on est convenu d'appeler poésie dans les hymnes religieux, sous quelque nom qu'on les désigne, tropaires ou canons, composés par saint Théodore. Dans ces pièces nouvelles, écrites non plus d'après les règles de l'ancienne métrique classique, mais en conformité avec les lois du lyrisme chrétien, le savant higoumène paraît rechercher de préférence, si l'on en juge par les seules pièces aujourd'hui publiées, les sujets historiques. Tour à tour il célèbre les grands docteurs des Églises d'Orient, les évêques renommés par leur courage, leur science ou leur zèle pour la foi, les martyrs particulièrement chers aux Byzantins, saint Jean le Précurseur, saint Nicolas le Thaumaturge, le plus populaire de tous les saints de l'Orient, les saints moines. Des dix-huit poèmes sous forme de tropaires récemment mis au jour, un seul, le cantique funèbre pour la sépulture des moines, ne se trouve pas inspiré, ou emprisonné dans un cadre historique. Il offrait donc à l'imagination du poète l'occasion des plus pathétiques tableaux : les longues années de pénitence passées dans l'austérité du cloître, les terreurs qu'inspire aux âmes des justes eux-mêmes la venue du moment redoutable ; avant Théodore, un autre poète religieux, traitant le même sujet, laissait entrevoir quelque chose du bonheur réservé aux élus,

faisait apparaître et parler le Christ, la Vierge, les anges, les saints, donnait, en un mot, à son œuvre, une forme dramatique pleine d'effets inattendus, de grâce naïve et de couleurs éclatantes.

Théodore de Stude, occupé comme il le fut toute sa vie par les travaux les plus accablants, n'avait pas toujours assez de loisir pour attendre l'inspiration ; si elle lui arrive, elle reste courte et intermittente ; elle n'est pas assez puissante pour donner à l'œuvre de l'hymnographe studite l'abondance et l'ampleur d'autres poètes antérieurs. Mais la phrase poétique de Théodore coule naturellement et sans effort, douce, paisible, tempérée ; c'est le langage de l'homélie et le style des catéchèses plus souvent que la langue de la poésie ; dans ses vers comme dans sa prose Théodore ne peut se défendre de prêcher toujours, il cherche beaucoup moins à plaire aux esprits délicats, qu'à convertir les âmes. Ainsi, dans son cantique funèbre, il nous fait entendre des plaintes, mais calmes et résignées, sur l'incertitude de l'heure de la mort, sur la brièveté de notre vie, puis des conseils sur le bon emploi du temps, et des généralités sur l'excellence de la vie monastique : « A celui qui sort pieusement de ce monde accordez le repos avec les justes, ô Christ notre Dieu ; si, étant homme, il a péché pendant sa vie, vous qui êtes sans péché pardonnez-lui ses fautes volontaires et involontaires par les suffrages de la Mère de Dieu, afin que tous ensemble nous puissions chanter pour lui l'Alleluia. »

« Quel effrayant et étrange spectacle ! Il est sans vie celui qui, hier encore, était mon compagnon, sa voix a cessé de se faire entendre ; son œil est sans regard, tous ses membres sont devenus silencieux. Dieu, ainsi qu'il est écrit, a mis fin à ses jours, et

jamais plus il ne reviendra. Puissions-nous tous, là-bas, chanter ensemble l'Alleluia ! »

« Répondez-moi, mon fils, je vous le demande : Où habitez-vous depuis votre départ de ce bas monde ? Avec quelles âmes est votre demeure ? Êtes-vous maintenant dans le ciel ? possédez-vous ce que vous espériez ? Avez-vous trouvé le lumineux séjour ? le séjour où les chœurs des vivants sont dans l'allégresse, et chantent à Dieu l'hymne triomphal, l'Alleluia ! »

« Vous aviez compris, par la grâce de Dieu, que cette vie est un songe et une ombre, et vous aviez, suivant le conseil divin, quitté parents, frères et proches, et l'univers tout entier ; dans votre désir du Seigneur, rien des choses de ce monde ne nous semblait précieux ; et c'est pourquoi vous avez trouvé la vie éternelle, et c'est pourquoi vous êtes aimé de celui qui chante à Dieu l'Alleluia ! »

« Il me semble vous entendre nous dire : « Mes frères, écoutez bien mes paroles ; tant qu'il en est temps, combattez ; tant qu'il est jour, travaillez avant que le stade ne soit fermé pour vous ; mettez vos soins, ô frères aimés, à vaincre Bélial, afin que vous ayez part à la gloire du Christ et que vous chantiez à Dieu le cantique mélodieux, l'Alleluia ! »

« Qu'elle est belle, la vie que vous avez choisie ! Quoi de meilleur que d'habiter avec vos frères dans ce couvent ! c'est là que le Sauveur vous ordonna de vivre, et David chanta votre bonheur. Soyez donc heureux, ô mes frères, obéissez à votre pasteur, aimez-vous les uns les autres, rejetez loin de vous tous les vices, afin de chanter à Dieu le cantique mélodieux, l'Alleluia ! »

« Encore un mot d'adieu, ô mes frères, vous ne me verrez plus, vous n'entendrez plus ma voix avant

que le juge ne m'ait examiné, quand nous tous, les humains, nous serons appelés au tribunal du Christ, au milieu de la crainte, où toute âme sera jugée. »

Le cantique s'était ouvert par une prière à Dieu, il se termine par une prière au défunt : « Nous avons entendu tout ce que vous avez dit ; mais, si vous trouvez véritablement le Seigneur, priez pour nous tous, afin que, en esprit et en fidélité, nous menions à bonne fin les luttes de l'ascétisme, que le divin Pasteur nous associe à sa vie magnifique, que nous jouissions tous de la grâce divine, en chantant à Dieu le cantique mélodieux, l'Alleluia ! »

Après la très sainte Mère de Dieu, saint Nicolas de Myre tenait le premier rang dans la dévotion des Byzantins ; il est encore aujourd'hui l'un des saints les plus populaires de l'Église grecque. Un des plus gracieux poèmes de Théodore lui est consacré, et célèbre la puissance de l'illustre évêque, ses miracles, sa charité envers les naufragés, envers les prisonniers et les condamnés à mort, son assistance bienfaisante dans les dangers, la vertu sanctifiante et fortifiante de la myrrhe qui découlait encore de son tombeau. « Par votre vie éclatante vous avez brillé comme un soleil, vous êtes devenu, par vos miracles, illustre dans tout l'univers, ô bienheureux saint Nicolas, très fidèle serviteur du Christ, priez pour nous qui vous invoquons en votre fête, ô protecteur infatigable.

« Pontife de Myre, oint par la myrrhe divine, vous qui exhalez la myrrhe agréable des miracles, comment, ô saint Nicolas, pourrais-je vous chanter, infecté que je suis de l'odeur du péché ? Mais que la myrrhe de vos prières soit un parfum pour mes actions, donnez à mes accents l'agréable douceur du nard spirituel, afin que je vous célèbre dignement, ô vous, de ceux

qui vous invoquent en votre fête protecteur infatigable.

« Vous distribuez vos bienfaits de mille manières également assurées ; celui qui prie avec confiance votre image peinte obtient tout ce qu'il veut. Car votre faveur est grande, ô saint Nicolas. A nous aussi obtenez ce que nous vous demandons par votre intercession auprès du Christ qui vous aime, afin que nous vous célébrions dignement, ô vous, de ceux qui vous invoquent en votre fête protecteur infatigable.

« Le Christ vous a donné, par-dessus tous les saints, le pouvoir de protéger ceux qui sont en péril. C'est pourquoi chacun vous réclame comme patron, ô saint Nicolas, et celui qui est tourmenté par l'affliction, condamné à l'exil, ou conduit à la mort. Car vous venez généreusement au secours de tous, afin que l'on vous célèbre dignement, ô vous, de ceux qui vous invoquent en votre fête protecteur infatigable. »

Le cantique en l'honneur du saint se prolonge sur ce ton, avec ce refrain toujours pareil à la fin de chacune des treize strophes, et se termine par cette humble et confiante invocation : « Vous qui habitez par delà les mondes, vous qui êtes heureux avec les anges, souvenez-vous de moi devant Dieu, de moi votre indigne mélode ; donnez la grâce à tous ceux qui célèbrent votre jour mémorable, vous, l'arbitre de la paix, le consolateur des affligés, l'intercesseur de tout l'univers, vous l'honneur et l'ornement des prêtres, le secours des princes, ô vous, de tous ceux qui vous invoquent en votre fête protecteur infatigable[1] ».

On doit encore à saint Théodore un grand nombre

1. *Analecta sacra Spic. Solesm.*, 355

d'odes en l'honneur de la très sainte Mère de Dieu et de la très sainte Trinité. Il est, surtout, l'auteur du « Triodion » qui contient tous les canons ou offices depuis le commencement du grand carême, jusqu'à la semaine de la Pentecôte, et qui est encore en usage aujourd'hui dans l'Église grecque. Et ainsi, c'est donc la voix même de saint Théodore que la liturgie officielle de cette Église emprunte pour donner une voix à la prière de ses prêtres et de ses moines, aux supplications de ses fidèles, et célébrer, tour à tour, les grands mystères de la souffrance et de la mort du Sauveur, de sa Résurrection et de son Ascension glorieuse. Est-il une poésie plus noble et plus haute que celle qui est choisie pour servir de formule à la prière de tout un peuple, pour devenir l'expression ardente et suave de l'adoration, de l'action de grâces, de la supplication, de tous les sentiments et de tous les désirs dont est possédée l'âme chrétienne ?

Mais quel que soit l'intérêt que l'on porte aujourd'hui à l'œuvre poétique de saint Théodore, il est de beaucoup surpassé par celui de ses ouvrages en prose, qui sont d'ailleurs plus aisément accessibles, surtout par ses écrits ascétiques et par ses lettres. Si les traités que l'higoumène composa, pour la défense des saintes images, pendant la persécution iconoclaste, un *Antirrhétique* en trois livres, une *Réfutation* d'un poème iconomaque, et quelques autres de moindre étendue, ne nous retiennent pas autant que les catéchèses et la correspondance dont l'attrait est demeuré plus intense et plus vivant, du moins faut-il en marquer les caractères les plus généraux.

On a vu déjà que deux tendances se manifestaient parmi les ennemis des images ; l'une, radicale, n'admettait aucune image ; l'autre, plus modérée, en per-

mettait la reproduction mais interdisait ou limitait le culte qui leur est dû. D'où, tout l'effort apologétique de saint Théodore se portera à prouver que la représentation, par l'image, du Christ, de la Vierge et des saints, est parfaitement légitime, et que le culte de ces images repose sur les plus solides fondements. Mieux que tout autre de leurs défenseurs, Théodore excelle à démêler les raisons profondes, religieuses ou politiques, qui donnent à cette lutte tant d'âpreté : il voit dans ces querelles théologiques renaissantes l'influence des anciens partis condamnés au concile œcuménique de 787 et essayant de reprendre leur revanche ; mais il y voit encore plus l'intervention abusive du pouvoir impérial subordonnant les interêts de la foi chrétienne à la politique d'État, sans aucun souci de l'autonomie de l'Église. Il arrivait donc que Théodore, en prenant la défense des images, devenait non seulement le champion de l'orthodoxie, mais encore le défenseur de la liberté et de l'indépendance de l'Église.

C'est surtout par des raisons intrinsèques, tirées du dogme même de la nature humaine dans le Christ que le saint s'applique à établir et à justifier la légitimité des représentations par l'image.

Aux yeux de Théodore, une autre raison d'établir des images c'est l'avantage spirituel que le chrétien retire de leur contemplation. Pour tous, savants et ignorants, parfaits et imparfaits, l'image est le meilleur commentaire de l'Écriture ; par les exemples qu'elle rappelle, par la vertu mystérieuse qui s'en dégage, elle est un des moyens les plus efficaces de sanctification. « Eh! qui donc, disait-il, à la vue d'une image qu'il a regardée attentivement et en détail, n'en retient pas dans son âme une impression profonde,

édifiante si l'image est édifiante, dangereuse si l'image est mauvaise, dont l'obsession le poursuit même à la maison et le porte à la componction ou excite le feu de ses passions[1] ? » Avec saint Basile, il proclame que la peinture est pour nos yeux ce que la parole est à nos oreilles, et les images prêchent en silence ceux qui les regardent et nous excitent à l'imitation des saints qu'elles nous représentent. Et quant aux images qui représentent le Seigneur, Théodore, en conséquence de la doctrine sur la nature humaine du Christ, leur attribue une valeur religieuse pour ainsi dire indépendante. Accepter et vénérer les images du Christ, c'est, à ses yeux, faire une profession de foi en l'humanité vraie et parfaite du Seigneur ; les repousser, c'est une hérésie, ou, comme il aime à le redire, un acte de judaïsme.

Lorsqu'on se rappelle cette doctrine de Théodore sur les images, on est moins surpris de trouver sous sa plume le pompeux éloge qu'il adresse à un officier qui avait donné pour parrain à son fils l'image de saint Démétrius. « Votre Seigneurie, lui écrit-il, vient d'accomplir une action divine, je vous envoie toute mon admiration pour votre foi robuste, ô homme de Dieu. Vous avez pris, à la place du parrain, l'image du grand martyr Démétrius, et vous avez fait ainsi le baptême de votre fils gardé de Dieu. Oh ! l'admirable confiance ! Ce n'est pas seulement au centurion, mais c'est à vous aussi, dont la foi rivalise avec la sienne, que le Christ a dit : « Non, je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël ». Le centurion a obtenu ce qu'il demandait : vous aussi vous avez reçu ce que vous désiriez. Ce que la parole du Christ a fait pour

1. Ép. II, 36, 1220[d].

le serviteur du centurion à la place de la présence corporelle du Sauveur, l'image corporelle du saint martyr le fait aussi à la place de sa personne. Le Verbe divin était présent par sa parole, et accomplissait invisiblement par sa divinité la guérison merveilleuse ; ici, c'est le martyr lui-même, présent spirituellement dans son image, qui servit de parrain à votre enfant. Au reste, continue Théodore qui se rend bien compte de ce qu'un tel acte a d'insolite, au reste, c'est là une doctrine intelligible seulement à la piété ; elle est inaccessible aux oreilles profanes, aux âmes incrédules, et surtout aux ennemis des images. Mais pour les croyants, est-il rien que Dieu ne puisse leur accorder? et comment ne pas voir dans l'image celui dont elle porte le nom, comment ne pas croire à la présence de celui qu'elle représente? L'honneur qu'on rend à l'image, dit Basile le grand, remonte à son prototype. « Vous êtes heureux, en vérité, ô homme pieux, d'avoir choisi, trois fois plus heureux est votre fils d'avoir reçu un tel parrain, qui jouit d'une si grande gloire et d'une si grande puissance. Oh! que je voudrais voir votre fils, ce cher petit Démétrius, l'embrasser comme le fils spirituel du grand martyr dont il a pris le nom, vous adresser les paroles qui conviennent, et faire connaître partout votre pieuse conduite. Car il ne faut pas taire les belles actions, mais les proposer à tous comme d'éclatants témoignages d'une foi sincère et agissante [1]. » Peut-être Théodore voit-il surtout dans l'action de cet officier une généreuse manifestation de sa foi aux images, d'autant plus digne d'être donnée en exemple que le courage religieux était rare parmi les fonctionnaires au service

1. Ép. I, 17, 961.

des empereurs iconoclastes : toujours est-il que l'Église romaine, quelque piété qu'elle montre pour les saintes images, ne la pousse pas aussi loin que le moine studite : elle ne recommanderait pas à ses fidèles, elle ne les louerait pas de prendre des images ou des statues pour servir de parrain au baptême.

La doctrine de saint Théodore sur les images n'est pas exposée seulement dans ses traités qu'il écrivit sur la matière, elle se trouve répandue dans la volumineuse correspondance de son troisième exil. Rien n'est plus précieux, pour la connaissance de cette époque troublée, que les lettres du Studite : 507 d'entre elles sont parvenues jusqu'à nous. Écrites au jour le jour, sans aucun souci de la publicité, sur tous les chemins de l'exil, les 52 premières, de l'automne 796 au printemps de 815 ; les 455 autres, du printemps 815, à l'automne 826, leur intérêt dogmatique même étant mis à part, ces lettres débordent de vie et de mouvement, de foi ardente, de courage intrépide ; le plus ferme bon sens s'y mêle aux vues les plus hautes et les plus nobles ; tous les sujets les plus divers s'y rencontrent, et tous les tons, familliers ou solennels, celui de l'élégie, comme celui de l'action de grâces et du triomphe. Qu'il écrive aux empereurs, aux puissants personnages de la cour, aux évêques, aux religieuses, au plus humble ou au plus coupable des moines, jamais il ne le fait par plaisir ou manière de passe-temps ; il a toujours un but plus haut, convertir ou consoler les âmes, encourager ou conseiller, avec la délicatesse d'un écrivain de race et le zèle infatigable d'un apôtre.

A sa mère, qui venait d'être frappée par une maladie grave, il adresse cette plainte touchante et vraiment filiale : « S'il se pouvait que mes larmes vous

fussent portées avec ma lettre, elle en serait toute remplie, ô vénérée, douce et pieuse mère. Je n'en puis plus d'impatience lorsque j'entends parler de votre maladie peut-être bien mortelle. Et il ne m'est pas possible, ô ma sainte mère, de venir vous voir; vous savez que je l'aurais voulu; mais, je ne sais vraiment pourquoi, une lourde charge pèse sur mon indignité : il est étonnant, dit l'Écriture, que Saül soit du nombre des prophètes » (I. Reg. x, 11) et aussi que Théodore soit du nombre des higoumènes. Voilà ce qui me retint et ce qui m'enchaîna. Car, si j'avais été lié par des chaînes de fer, je les aurais brisées et je serais venu en votre présence. Mais à ma place je vous envoie ce prêtre, pour vous consoler un peu; vous l'aimez et le vénérez, il vous assistera dans votre maladie et vous donnera tous les soins qu'il vous faut. Faites-moi bien vite savoir comment vous allez, afin que je sois un peu rassuré. Accordez-moi vos saintes prières et votre bénédiction, et embrassez-moi par votre lettre[1]. »

L'impératrice Irène ayant allégé les impôts, Théodore lui adresse une lettre où sa reconnaissance s'exhale dans les termes les plus pompeux et nous apprend les plus curieux détails sur la longue série des exactions impériales : « Votre empire tout entier est rempli de joie et d'allégresse, parce que vous avez ôté le joug inique placé sur lui, et la verge qui reposait sur son cou. Qui, sous un autre pouvoir, vit jamais une si belle et si droite action? Louez donc notre impératrice, ô vous tous; célébrez-la avec moi, princes et sujets, prêtres et moines, et tout le peuple chrétien. Ce qui est admirable, ce n'est pas seule-

1. Ép. 1, 6, 925.

ment la remise de tant de talents d'or, quoique cela soit déjà incomparable, c'est surtout que par là une multitude d'injustices sont abolies. Il n'y a plus d'impôt sur les voyages par terre ou par mer. On ne dépouille plus injustement de leur argent ceux qui traversent des sentiers, où le pauvre voyageur était rançonné comme par des brigands ou des bêtes fauves. Les indigents ne demeurent plus enfermés chez eux par la crainte de honteuses exactions, loin des villes et des ports. Les navigateurs ne sont plus étranglés par les impôts et pour ainsi dire forcés de s'égorger. Les chasseurs aussi se trouvent plus libres de vaquer à leur occupation. Le pêcheur qui a pris peut-être trois poissons, et cela après un travail de toute une journée, n'est plus contraint d'en donner un. Tel autre qui a pris à la chasse, à l'aide de l'arc ou de la glu, quelques oiseaux qui lui sont nécessaires pour vivre, n'ayant plus rien à payer, sera désormais bien heureux. Les femmes de soldats qui perdent leur mari n'auront plus à pleurer, outre leur deuil, de cruelles et inhumaines redevances. Je ne parle pas des bouviers, des pasteurs de brebis, des marchands de vin. Je ne parle pas des bouchers, tisserands, forgerons, cordonniers, foulons, parfumeurs, architectes et entrepreneurs : pour tout dire d'un mot, et ne pas prolonger cette énumération, tous les arts et les métiers qui travaillent l'or, le fer, le bois et toute autre matière, vous ont applaudi de toutes leurs mains, ô très bonne souveraine, et ont éprouvé la joie la plus grande[1]. »

L'évêque de Gnose, Anastase, avait consulté Théodore sur les devoirs de sa charge; le moine lui fait

1. Ép. I, 7, 929.

cette réponse. « Pourquoi donc, ô père très saint, puisque je me suis excusé une ou deux fois de vous répondre, insistez-vous encore et voulez-vous entendre une parole utile de moi qui ne suis qu'un ignorant et un pécheur? C'est moi, plutôt, qui ai besoin d'être éclairé par vous, sur les devoirs de l'état monastique et de l'higouménat. Car j'ai peur de ma charge, je me sens pris de vertige dans la conduite des âmes : comment, sur cette mer bouleversée par la tempête, conduire la petite barque spirituelle qui m'a été confiée, jusqu'au port du salut? Voilà qui m'excuserait de ne pas vous répondre.» Et Théodore finit par tracer un magnifique tableau des devoirs et des vertus de l'évêque : « L'évêque, dit-il, à mon jugement, est le surveillant responsable de toute la conduite de ses subordonnés. C'est un ange qui ne se tait point, qui prêche toujours les justifications divines ; c'est l'œil sans sommeil, qui voit les actions de chacun de ses sujets ; c'est le portrait vivant du Christ, et, ceux qui le suivent, en l'imitant conforment leur vie à l'Évangile ; c'est le flambeau toujours brillant qui éclaire ceux qui combattent dans la nuit de l'ignorance et du péché; c'est la parole de doctrine, c'est la rosée salutaire qui rafraîchit ceux qui ont soif du salut. L'évêque, dit encore notre saint, donne sa vie pour ses brebis, risque sa tête pour chacune d'elles, ne craint pas les menaces des hommes, ne dissimule rien de la vérité en face de ses adversaires, il n'obéit qu'à la volonté de Dieu, son seul roi. Il reprend avec franchise, il châtie avec compassion ; il ramène la paix et la concorde entre ceux qui sont divisés ; il remet dans le droit chemin celui qui s'en est égaré, fortifie les faibles, rattache ce qui était brisé. Oh!

quelle grande et noble fonction !... » Et le moine continue à énumérer les lourdes obligations de la charge épiscopale et finit son épître en s'excusant de nouveau d'avoir osé l'écrire : « Pardonnez-moi, si, par mon ignorance, je vous ai fait rire de moi. Ce n'est pas de moi-même, c'est contraint par votre charité spirituelle ou, mieux encore, par votre ordre, que j'ai écrit ces lignes, non pour vous être utile, mais pour vous donner la preuve de ma sincère obéissance[1]. »

Une autre fois, à des religieuses, il adresse ce touchant éloge funèbre sur la mort de leur higoumène : « Votre lettre vénérée, votre salutation si cordiale, votre message, qu'en dirai-je ? faut-il en gémir, faut-il m'en réjouir ? Il est donc sorti de ce monde, mon père, lui le confesseur du Christ, un second Job, l'honneur des moines, ce héros de la charité. Il vient de s'en aller, et de retourner vers le Seigneur. Une maladie cruelle l'avait d'abord séparé de son troupeau, puis il avait été emprisonné dans la ville plus de deux ans, puis relégué dans une île, et c'est là que le vaillant confesseur du Christ a consommé sa course. Sa fin ne me cause point de tristesse, mais une joie singulière. Non, il n'est pas mort, mais parti pour la vie éternelle ; la terre ne le retient pas caché, mais le ciel l'a reçu. Il est parmi l'assemblée des confesseurs et le chœur des ascètes, il est dans la lumière seule véritable, dans le repos bienheureux, car pour y atteindre il a supporté dans son corps tous les labeurs et toutes les peines des confesseurs et des ascètes. Que l'Église tressaille de joie, car elle a encore des colonnes ; que l'ordre

1. Ép. I, II, 944.

In Officio trium Lectionum
Feria II et V: Exáudi, Dómine Jesu
preces servórum tuórum, et miserére
Qui cum Patre et Spíritu Sancto vivis
as in sǽcula sæculórum. ℟. Amen.
III et VI: Ipsíus píetas et misericórdia
uvet, qui cum Patre et Spíritu Sancto
regnat in sǽcula sæculórum. ℟. Amen.
IV et Sabbato: A vínculis peccatórum
um absólvat nos omnipotens et misé-
Dóminus. ℟. Amen.

Benedictiones

antur 3 Lectiones de Scriptura occur.
I et V: 1 Benedictióne perpétua bene-
nos Pater ætérnus. ℟. Amen.
ènitus Dei Fílius nos benedícere et
áre dignétur. ℟. Amen.
us Sancti grátia illúminet sensus et
nostra. ℟. Amen.
II et VI: 1 Deus Pater omnípotens sit
propítius et clemens. ℟. Amen.
tus perpétuæ det nobis gáudia vitæ.
men.
n sui amóris accéndat Deus in córdibus
is. ℟. Amen.
V et Sabbato: 1 Ille nos benedícat, qui
ine vivit et regnat. ℟. Amen.
um auxílium máneat semper nobí-
℟. Amen.
cietátem cívium supernórum perdúcat
Rex Angelórum. ℟. Amen.
legatur Homilia cum Evangelio:
gélica léctio sit nobis salus et proté-
℟. Amen.
um auxílium, ut supra.
cietátem, ut supra.

In Festis Sanctorum:

os benedícat, ut supra.
(vel Quorum aut Quarum) festum có-
, ipse (vel ipsa aut ipsi vel ipsæ) inter-
n)t pro nobis ad Dóminum. ℟. Amen.
cietátem cívium supernórum perdúcat
Rex Angelórum. ℟. Amen.

In Officio S. Mariæ in Sabbato

Précibus et méritis beátæ Maríæ sem-
ginis et ómnium Sanctórum, perdúcat
minus ad regna cælórum. ℟. Amen.
1 Nos cum prole pia benedícat Virgo
a. ℟. Amen.
Virgo vírginum intercédat pro nobis
óminum. ℟. Amen.
Vírginem matrem concédat nobis Dó-
s salútem et pacem. ℟. Amen.

ABSOLUTIONES ET BENEDICTIONES

In Officio novem Lectionum

IN I NOCTURNO — Absolutio

Exáudi, Dómine Jesu Christe, preces serv rum tuórum, et miserére nobis: Qui cu Patre et Spíritu Sancto vivis et regnas sǽcula sæculórum. ℟. Amen.

Benedictiones

1 Benedictióne perpétua benedícat nos Pat ætérnus. ℟. Amen.
2 Unigénitus Dei Fílius nos benedícere adjuváre dignétur. ℟. Amen.
3 Spíritus Sancti grátia illúminet sensus corda nostra. ℟. Amen.

IN II NOCTURNO — Absolutio

Ipsíus píetas et misericórdia nos ádjuv qui cum Patre et Spíritu Sancto vivit et regr in sǽcula sæculórum. ℟. Amen.

Benedictiones

4 Deus Pater omnípotens sit nobis propít et clemens. ℟. Amen.
5 Christus perpétuæ det nobis gáudia vi ℟. Amen.
6 Ignem sui amóris accéndat Deus in córdib nóstris. ℟. Amen.

IN III NOCTURNO — Absoluti

A vínculis peccatórum nostrórum absól nos omnípotens et miséricors Dómin ℟. Amen.

Benedictiones

7 Evangélica léctio sit nobis salus et protéc ℟. Amen.
8 In Festis Domini et in Dominicis:
Divínum auxílium máneat semper no scum. ℟. Amen.
8 In Festis B. M. V.:
Cujus festum cólimus, ipsa Virgo vírgin intercédat pro nobis ad Dóminum. ℟. Am
8 In Festis Sanctorum:
Cujus (vel Quorum aut Quarum) fest cólimus, ipse (vel ipsa aut ipsi vel ip intercéda(n)t pro nobis ad Dómin ℟. Amen.
9 Ad societátem cívium supernórum perdú nos Rex Angelórum. ℟. Amen.

Si IX Lectio legenda sit de Homilia Evangelio Dominicæ, vel Feriæ, aut Vigi

9 Per evangélica dicta deleántur nostra d cta. ℟. Amen.

BENZIGER BROTHERS, Inc
U. S. A. Liturgical Editions

sacré se réjouisse, car il se lève encore dans le monde des étoiles pour montrer la lumière à ceux qui sont dans les ténèbres de l'hérésie. O père, père, que votre course est belle! que votre mémoire est sainte, que votre souvenir est bienheureux! Qui aurait pu vous voir sans vous chérir, qui aurait pu vous rencontrer sans être charmé? Que dire encore? Souvenez-vous de votre troupeau, souvenez-vous de moi votre humble et indigne fils. Et vous, conclut Théodore s'adressant aux religieuses, à son exemple, je vous exhorte à demeurer fidèles dans la foi, et à vivre saintement en mémoire de lui, afin que vous arriviez avec lui au bonheur éternel[1]. »

D'autres lettres, en grand nombre, lettres de condoléances adressées à des gens du monde sur la mort d'une femme ou d'une mère, d'un fils, d'un frère, sont admirables de délicatesse et de sentiment. Est-il rien de plus touchant que celle-ci écrite à un officier sur la mort de son fils : « Oh! quel malheur, quelle infortune! Il est mort votre fils si bon et si charmant, la première rose de la fécondité de ses parents. Que dire pour louer sa bonté? Que l'enfant croissait, et faisait des progrès en âge et en science, et que la grâce de Dieu était en lui? Comment donc le glaive cruel de la mort, qui déchire ainsi vos entrailles, ne causerait-il pas à votre cœur une douleur inconsolable? Qui ne gémirait, qui ne pleurerait avec vous, comme sur un de vos membres coupé par le glaive? Oui, les pères et les mères peuvent bien gémir et pleurer en voyant ce fils si beau ravi à ses parents. La source de larmes est profonde, le remède et la consolation sont difficiles à trouver.

1. Ép. I, 29, 1197.

Quelle tristesse pour votre maison, pour vos amis, pour votre parenté; quelle tristesse surtout pour son grand-père le seigneur Patrice, et pour « madame » la protospathaire sa grand'mère[1].

Un directeur d'orphelinat, Léon « l'orphanotrophe » avait perdu l'un après l'autre ses trois fils; pour essayer d'adoucir un peu cette inconsolable douleur, Théodore écrivait au père infortuné cette lettre d'une simplicité si émouvante : « J'aurais voulu venir moi-même prendre ma part du malheur qui vous arrive en votre cher et bienheureux enfant, et pleurer avec vous, autrement que par lettre, votre malheur et m'associer à votre deuil. Oh! quelle pitié, quelle douleur stupéfiante d'être encore privé de ce fils après votre autre fils, de perdre le trésor de votre vie, la richesse de ses parents, fruit si désiré de sa mère, œil joyeux de votre maison, parure de sa grand'mère, orgueil de toute sa famille! Un premier fruit vous était venu; il a été ravi avant maturité des mains maternelles. Un second vous naquit, une mort amère vous l'enleva à son tour. Le troisième rejeton avait poussé, consolation des autres, il florissait plein de beauté, il allait avoir trois ans, et les âmes de ses parents étaient suspendues à sa personne. Mais hélas! quel malheur! car la douleur me coupe la parole; il s'en est allé, lui aussi, loin des yeux de ses parents, et, ce qui est plus pitoyable, en l'absence de son père. Mais qu'est-il besoin de dramatiser votre malheur? Votre cœur est déchiré, le cœur de son père, de sa mère, le cœur de sa grand'mère et le glaive de douleur vous a transpercés; et votre douleur inexprimable, ce n'est pas un homme

1. Ép. I, 18, 964.

ni un ange même qui pourra la consoler, c'est Dieu seul, qui règle à son gré les bornes de notre vie. Car c'est lui, ô Seigneur, qui vient d'appeler à lui votre fils trois fois désiré, comme il avait appelé ses deux frères[1]. »

Le stratège Bryenas avait perdu sa mère sans avoir eu la suprême consolation d'assister à ses derniers moments, d'entendre ses dernières paroles et ses dernières prières, de lui donner le baiser d'adieu, de la voir dans son cercueil. « Eh quoi, lui écrit Théodore, allons-nous gémir plus qu'il ne convient, pleurer sans relâche, nous plaindre sans mesure? Où donc est votre science? votre sagesse? cette intelligence qui faisaient le renom de votre noble personne au-dessus de tous ceux qui sont en charge? Tout cela est donc vain? Mais lorsque vous aurez pleuré et gémi avec mesure, assez pour acquitter votre devoir envers les restes maternels, et satisfaire aux droits de la nature, revenons donc à vous-même, et contemplons de haut les choses d'ici-bas, car tout ce qui est sur la terre est pareil à un songe, à une ombre, à une pièce de théâtre, et la vie, c'est naître et puis mourir[1]. »

A des religieuses de l'île des Princes, dont il avait visité le monastère, il envoie ce gracieux compliment : « En voyant cette communauté si nombreuse, si édifiante, j'ai glorifié le bon Dieu qui vous a réunies en une telle multitude afin de vivre d'une vie crucifiée, dans la sainteté et la justice. Louerai-je davantage la supérieure qui vous dirige, ou vous qui lui obéissez et lui êtes soumises? Les unes et les au-

1. Ép. I, 29, 1004.
2. Ép. II, 176, 1545.

tres vous méritez éloges, louanges, compliments. Et non seulement parce que vous êtes unies par les liens de la vie spirituelle, mais parce que, dans une exacte discipline, vous observez, comme je l'ai appris, la mortification, l'assistance mutuelle, l'obéissance. Bénies soyez-vous dans le Seigneur ! Heureuse communauté ! Louable existence ! Vous êtes toutes les épouses du Christ ; et chaque vierge, comme dit le Cantique, est un « jardin fermé », une « fontaine scellée », une rose de bonne odeur pour Dieu, un lis immaculé. Oh ! le beau jardin ! Oh ! la belle prairie où se plaît Dieu. Le Christ est au milieu de vous, le Christ qui est l'arbre de vie[1]. »

Si la fidélité à la vocation religieuse est déjà digne de louanges au milieu de la paix, que dire lorsqu'elle se conserve dans la persécution, malgré les coups et la prison? Si le monde entier — c'est encore une parole de Théodore — si « le monde entier n'est pas à comparer avec une seule âme qui se garde exempte de la communion hérétique et de tout mal[2] » comment louer assez le courage de tout un couvent de moniales, donnant l'exemple de l'intrépidité parmi les défaillances qui l'environnent? « Votre monastère tout entier, avec ses trente sœurs, en ce temps où, par crainte de la mort, les princes et les sujets repoussent la parole de Dieu, où les moines eux-mêmes et les religieuses faiblissent à quelques exceptions près ; votre monastère tout entier, unanime dans de tels sentiments, souffrant ces combats pour le Christ, c'est une conduite pareille à celle des temps antiques. Vous ressem-

1. Ép. II, 125, 1405.
2. Ép. II, 33, 1205.

blez aux quarante martyrs, vous imitez les bienheureux couronnés dans la lutte. Que vous êtes heureuses, vous surpassant l'une l'autre par l'ardeur de votre zèle, vous excitant toutes pareillement à la confession de votre foi. Spectacle bien digne de la troupe angélique et de l'assemblée des martyrs, spectacle cher à Dieu pour lequel vous avez souffert. Venez donc, filles de la Jérusalem céleste, rameaux de la véritable vigne, disciples sincères du verbe : réjouissons-nous en Dieu ; rendons grâces au Christ qui vous donna la force de supporter courageusement les épreuves passées ; et préparons-nous aux épreuves à venir[1]. »

Être toujours prêt, tel est le mot d'ordre de Théodore à ses moines, à tous ceux qui le consultent ; il faut être brave dans le péril et la souffrance, mais ne point les rechercher de soi-même : ce serait une témérité et présomption, que le sage higoumène condamne. A l'un de ses disciples qui s'était caché de la persécution avec neuf autres de ses frères, Théodore écrivait : « Courage, mon fils bien-aimé, soyez vaillant, guidez vos frères, donnez-leur du cœur, faites leur connaître la vérité, préparez-les à rendre témoignage. Car les circonstances l'exigent. Cependant, vous avez bien fait de vous cacher dans cette retraite. Car s'offrir soi-même à l'épreuve, c'est, pour ainsi dire, se proposer et se livrer aux bourreaux. Si quelques saints l'ont fait autrefois, c'était une nécessité du temps ; en ce moment, se jeter dans le danger, ce serait une faute[2]. »

Il serait aisé de citer encore : mais ces quelques

1. Ép. II, 69, 1273.
2. Ép. II, 44, 1248.

passages des lettres de saint Théodore suffisent à montrer l'intérêt de cette correspondance, l'étonnante variété des questions qui s'y trouvent exposées, la sagesse des conseils qu'elle renferme, la grâce aimable, la savoureuse douceur d'un style, qui par instants, fait songer au gracieux et poétique langage de notre saint François de Sales.

Parmi les discours de saint Théodore, il en est quelques-uns, — une douzaine seulement sont publiés — composés en forme solennelle et réunis parfois sous le titre de *Livre des panégyriques*. Ils renferment l'éloge funèbre de son oncle saint Platon, un discours sur la fête de Pâques, sur les Anges, sur la Dormition de la Vierge, le panégyrique de saint Arsène, de l'apôtre saint Barthélemy, celui de saint Jean-Chrysostome, de saint Ephrem, de l'apôtre saint Jean, un discours sur la nativité et un autre sur la décollation de saint Jean-Baptiste. Leur ton, presque toujours solennel et magnifique, ne paraît pas exempt de recherche et contraste vivement avec la touchante simplicité des instructions familières des Catéchèses. Tel, par exemple, cet exorde du discours sur la nativité du « saint prophète et précurseur Jean-Baptiste : »

« Si ma voix ressemblait au rossignol harmonieux dont les suaves mélodies sont la joie du printemps, elle pourrait peut-être célébrer la grande voix de vérité qui s'élève aujourd'hui ; mais comment ma parole, toute faible et disgracieuse, louera-t-elle celui qui est la gloire des Prophètes ? comment dire son éminente dignité d'apôtre ? comment glorifier en lui l'honneur éclatant du martyre ? Il me faut considérer aussi que, pour les autres saints, ils furent loués seulement par des saints ; mais l'éloge

e celui que je dois célébrer aujourd'hui a été prononcé par le Christ lui-même, par Dieu qui est la érité; « parmi les fils de la femme, dit-il, il n'est ersonne de plus grand que Jean-Baptiste » (Matth. ı, 11.) Puisque une telle louange, qu'il est impossible de surpasser, est faite du grand Précureur par la suprême autorité du Verbe, aurait-il onc encore besoin de notre humble discours, ô ıes chers auditeurs? Arrière cette pensée : mais 'est pour accomplir un devoir de bon serviteur, béir à l'ordre de notre Père, et nous sanctifier n rappelant le souvenir du saint Precurseur, que ous allons montrer cette hardiesse téméraire.[1] »

A toutes ces précautions oratoires, à ces craintes, ces excuses, comme je préfère la péroraison du anégyrique de l'apôtre saint Jean, où l'allusion ıx luttes iconoclastes provoque je ne sais quelle istesse sereine et communicative; sa touchante rière pour la paix de l'Église, battue par la tempête, n'est-elle pas de tous les jours?

« O bienheureux, et trois fois bienheureux, et tout eureux Jean, grand soleil de l'Évangile, source inrissable de la théologie, rameau apostolique, pareil Pierre, du haut du ciel regardez-nous avec bieneillance. Voyez quelle tristesse ici-bas : on supprime s autels couronnés par les images saintes; on détruit beauté des temples sacrés; l'image du Christ est ournée en dérision et considérée comme rien dans s villes, les villages, les maisons; de même celle de Mère de Dieu et des autres saints pareils à vous, ou ıférieurs. Partout c'est la désolation. Prenez avec ous Pierre, prenez encore avec vous Jacques, nous

1. 748.

vous en supplions. Vous trois, les témoins assidus du Christ dans sa transfiguration, dans la plupart de ses miracles, dans son agonie, dans sa prière, comme étant déjà mieux initiés que les autres apôtres, vous trois maintenant avec le reste du pieux collège apostolique rendez-nous propice la Sainte Trinité : que le Christ commande à cette mer déchaînée comme autrefois à Tibériade, et que la sérénité et la paix reparaissant, il ramène son Église à la joie et à la beauté de son antique orthodoxie[1]. »

Dans son éloge de la « Dormition » de la sainte Mère de Dieu, Théodore regrette de n'avoir qu'une faible voix humaine pour célébrer les louanges de la Vierge Marie : il faudrait, pour chanter sa gloire, une trompette puissante, un clairon capable de se faire entendre dans l'univers entier. Puis, en une page admirable de poésie, il raconte l'arrivée merveilleuse de tous les apôtres au lit de mort de la Vierge, leurs suprêmes entretiens, les désirs du ciel dont se consume la Mère du Christ, puis les douze salutations que lui adressent les apôtres : « Salut, disaient-ils, échelle de Jacob, buisson miraculeux, toison de céleste rosée, cité du grand Roi, Béthléem spirituelle, demeure d'Éphrata, montagne virginale où apparut le saint d'Israël ; salut, flambeau d'or qui éclaire les ténèbres de ce monde, propitiatoire de l'univers, nuée légère où reposa le Seigneur, livre sacré des préceptes divins, loi de grâce, porte close par où entra et sortit le Seigneur d'Israël ; salut, montagne inaccessible, non faite de main d'homme, d'où est sortie la pierre angulaire. »

Et Théodore finit son brillant panégyrique par une

1. 788.

touchante et magnifique invocation : « Vous qui allez par delà les nuées, et qui entrez au ciel, et pénétrez dans le saint des saints au milieu des chants de triomphe et d'allégresse, daignez bénir, ô Mère de Dieu, le monde tout entier; que votre intercession nous obtienne l'heureux mélange de la température, des pluies à propos, des vents favorables, une terre fertile ; donnez la paix à l'Église, la victoire à l'orthodoxie, protégez l'Empire, repoussez les nations barbares, soyez propice à tout le peuple chrétien ; enfin, pardonnez-moi mon audace[1]. »

Mais les exhortations plus familières, ou catéchèses, qui, d'ailleurs, sont avec les lettres de Théodore la partie la plus considérable de ses écrits, présentent une plus grande variété d'intérêt, et des tons plus divers. Elles renferment, pour ainsi dire, la chronique du jour, puisque la catéchèse se faisait trois fois la semaine et que l'higoumène ne manqua jamais à ce devoir de sa charge, même en exil où la lettre suppléait à la parole, même pendant sa dernière maladie où il écrivait ce qu'il n'avait plus la force d'exprimer à haute voix. Selon les circonstances, Théodore savait être grave et solennel, quand il annonce de nouvelles persécutions, la mort ou les malheurs de quelque frère ; débordant de joie et d'enthousiasme, quand il parle du courage et des triomphes des moines confesseurs de la foi; il excelle à s'élever toujours, même des sujets en apparence les plus ordinaires, à de hautes considérations morales; sa parole, simple, gracieuse, à l'allure volontiers poétique, nourrie de la moelle savoureuse des Saintes Écritures, est empreinte d'une douce et pénétrante onction

1. 720-729.

que tel de nos critiques contemporains propose en exemple à tous les prédicateurs.

Souvent il y recommande à ses moines, et avec de plus pressantes instances quand la persécution les a dispersés, la fréquente communion. Il voudrait qu'il fût possible à tous de la recevoir chaque jour. « Vous pouviez, au couvent, communier chaque jour; maintenant vous le faites à peine et très rarement. Je ne dis pas cela pour que vous vous en approchiez à la légère et au hasard, car il est écrit : « Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'il mange ainsi de ce pain, et boive de ce calice. Car quiconque e mange et boit indignement, mange et boit son jugement, ne discernant point le corps du Sauveur » (I, Cor., XI, 28-29). Non, je ne dis point cela, à Dieu ne plaise; mais je dis que, par le désir de la sainte communion, nous devons, autant qu'il se peut, nous purifier et nous rendre dignes de ce don divin : car le pain qui nous est offert nous apporte -a vie. Car le Seigneur a dit : « Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair que je vous donnerai pour la vie du monde » (Joan., VI, 52). Voyez quel don ineffable, infini! Il n'a pas fait que mourir pour nous, il s'est donné lui-même en nourriture. Est-il une preuve plus décisive de son ardente charité? Est-il rien de plus salutaire à notre âme? Sachons donc bien la grandeur d'un tel don, purifions-nous autant qu'il est possible, et participons à ces divins mystères. Ils nous seront d'un puissant secours. Mais si nous vivons dans l'indifférence pour la communion, comment pourrions-nous n'être pas entraînés par les passions? Elle sera aussi notre viatique pour la vie éternelle[1]. »

1. *Cat.*, 107, 366.

Une autre fois, l'higoumène invite ses moines à contempler avec lui « la mer sans rivage des merveilles divines » dans la création, les puissances célestes et angéliques, l'indicible et incomparable beauté du ciel, séjour lumineux des apôtres, des prophètes, des martyrs, de tous les justes; la voûte du ciel, l'éclat du soleil, la splendeur de la lune, les chœurs des astres, et tout ce qui est offert à nos sens, non pas pour nous y attarder, mais pour nous faire voir, par le moyen de ces créatures, l'incorruptible beauté de Dieu créateur de tout ce qui existe. « C'est Dieu, dit encore Théodore, qui donnait à l'homme sa beauté, dans le paradis terrestre, en l'élevant à la dignité de son image et de sa ressemblance. Et, bien que la désobéissance nous ait souillés et obscurcis, de nouveau il nous a embellis par sa grâce; il nous embellit encore par la virginité dont nous avons fait profession. Puisse notre âme demeurer toujours avec sa beauté, et mériter d'entendre dire : « Vous êtes toute belle, ô mon amie, et il n'est point en vous de tache » (Cant., IV, 7)[1].

Saint Théodore, il est vrai, n'est point toujours sur ces sommets; mais les circonstances les plus ordinaires, les accidents même, en apparence, les plus vulgaires, lui sont une occasion de moraliser et d'élever les âmes à Dieu. Il s'était, un jour, blessé au pied. Il le dit à ses moines, et c'est le point de départ d'une gracieuse et charmante allocution sur les blessures, autrement périlleuses, qui menacent les âmes.

Le retour du printemps, après les rigueurs de l'hiver, ne manque pas de suggérer à l'higoumène la

1. *Cat.*, 100, 343.

pensée du renouvellement spirituel produit dans les âmes fidèles par la souffrance et les mortifications de la vie monastique.

De même, et tout naturellement, avec l'été qui est le temps de la moisson, saint Théodore songe à la moisson spirituelle, qui est de toute saison : moisson de sciences, de zèle, d'obéissance, dont les greniers sont dans le Ciel.

On aura, sans doute, remarqué l'abondance facile avec laquelle les textes de la Sainte Écriture se pressent sur les lèvres ou dans les épîtres de saint Théodore, surtout les citations du Nouveau Testament, des Psaumes et des Prophètes. La lecture et l'étude du livre sacré devait être la principale occupation des moines ; c'est lui qui contient la règle de ce qu'il faut croire ; et de ses pages inspirées découle une vertu secrète qui satisfait aux diverses aspirations des âmes qui le lisent avec les sentiments qu'elles réclament. Théodore a laissé une catéchèse sur les dispositions qu'il faut avoir à la lecture ou à l'audition des Saintes Écritures. « Nous avons tous, dit-il, des yeux et des oreilles, et cependant tous ne voient ni n'entendent, mais seulement ceux-là dont les yeux et les oreilles sont capables de voir et d'entendre. Aussi le Seigneur a-t-il dit dans l'Évangile : « Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre » (Matth., XIII, 9). Et de ceux qui entendent malaisément, le Prophète a dit : « Dieu leur a donné l'esprit de componction, des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre ». (Isa, VI, 9-10).

Il faut écouter avec attention, avec gravité, et non pas distraitement et au hasard ce qui est lu de l'Ecriture, afin de ne point tomber sous le coup de la menace divine, mais de pouvoir redire au

contraire la parole inspirée : « L'enseignement du Seigneur m'a ouvert les oreilles » (Is., L. 5). Celui qui écoute ainsi trouve dans l'Écriture repentir et purification, joie, lumière, victoire, selon que le chantait David : « Réjouissez-vous, ô justes, dans le Seigneur » (Ps. XXXII, 1) ; celui-là regarde toutes les choses de ce monde comme une ombre fugitive, comme l'ordure même, afin de gagner le Christ. Il l'entend dire à ses disciples : « Je ne vous laisserai pas orphelins (Joan., XIV, 18). Je suis la vigne, vous êtes les rameaux (Joan., XV, 5). Vous êtes mes amis, si vous accomplissez mes commandements (Joan., XV, 14). Vous m'êtes demeurés fidèles dans mes épreuves, et moi je vous réserve un royaume éternel (Luc, XXII, 28). »

Lorsqu'il entend ces paroles et d'autres semblables, le chrétien qui aime Dieu non seulement se réjouit, mais, de plus, il souhaite chaque jour de mourir pour le Christ. C'est ainsi que vécurent tous les saints, c'est par de tels désirs qu'ils manifestèrent l'ardeur divine de leur âme. Et Théodore cite les paroles de Jérémie, de David, de l'apôtre saint Paul, des actes des Apôtres, puis il ajoute cette exclamation : « Écoutons donc, mes frères, avec une grande attention ce que nous dit l'Écriture ; aimons d'amour notre Dieu si digne d'amour, rendons-lui grâce continuelle pour les bienfaits dont nous comble sa bonté, lui qui nous choisit, dès le commencement, pour faire notre salut dans la sainte vocation monastique, qui nous fait la grâce de le servir dans la foi orthodoxe, et de ne pas être entraînés par l'erreur. Que de chrétiens, en effet, sont attirés dans le mal, et trompés par la méchanceté des hommes, par l'astuce qui les emporte dans le piège de l'erreur ! » (Eph.,

IV, 14.) Combien périssent de faim, « non pas de la faim du pain, ni de la soif de l'eau, mais de la faim et de la soif d'entendre la parole de Dieu! » (Amos, VIII, 11.)[1]

Avec un maître tel que Théodore pour lire, expliquer et interpréter les paroles de la Sainte Écriture et leurs sublimes enseignements, les disciples qui l'écoutaient durent trouver non seulement une foi plus vive, une piété plus sûre, mais encore la science capable de résister aux subtilités de l'hérésie et de défendre la vérité catholique : en faisant descendre si souvent, du trésor de son cœur, la rosée des divines paroles, le saint higoumène savait bien qu'elles auraient la vertu de rendre les âmes qui les recevaient meilleures et plus fortes.

1. *Cat.*, 78, 268.

CHAPITRE XI

RETOUR DES CENDRES

Théodore laissait, en mourant, à ses disciples un estament spirituel qui renferme une profession de oi, des conseils sur le choix de son successeur, les ègles que l'higoumène se fera toujours un devoir l'observer, puis des avis à la communauté tout enière. « En écrivant ce testament, disait le saint, e crois faire chose utile et sage ; car on saura, en ntendant mes dernières paroles, quelle est ma foi, uels sont mes sentiments, et quel higoumène je eux laisser après moi, afin que, par là, vous viviez lans la concorde et la paix, cette paix que le Christ n montant au ciel laissait aux saints apôtres et aux lisciples[1]. » Et Théodore commence une magniique profession de foi à la sainte, consubstantielle et ternelle Trinité ; en la venue en ce monde de l'un e la Trinité, Notre Seigneur Jésus-Christ, qui dans on infinie charité est apparu dans notre chair pour e salut du genre humain en s'incarnant sans le seours de l'homme dans la sainte et immaculée Mère e Dieu ; il rejette et condamne toutes les hérésies, il dhère à tous les conciles œcuméniques ; il adore, u vénère les saintes et vénérables images de notre

1. 1813.

Seigneur Jésus-Christ, de la Mère de Dieu, des apôtres, des prophètes, des martyrs, de tous les saints et de tous les justes. J'invoque aussi, dit Théodore, leur sainte intervention auprès de Dieu, afin qu'elles me le rendent propice; j'honore et j'invoque, dans le respect et dans la crainte, leurs très saintes reliques, comme étant remplies de la grâce de Dieu[1].

Théodore déclare ensuite reconnaître et professer que toute l'Écriture de l'ancien et du nouveau Testament est inspirée de Dieu; il accepte et reçoit tous les écrits des Pères, des docteurs, des moines que l'Église accepte et reçoit; il rejette et frappe d'anathème ceux qui sont rejetés et frappés d'anathème, proclame que par elle l'état monastique est un état sublime, élevé entre tous, angélique, dont la perfection purifie l'âme de toute faute si l'on accomplit fidèlement ses exigences, en conformité avec les Ascétiques de saint Basile, et dans leur totalité. mais non pas seulement à demi, prenant ceci, laissant cela, comme font quelques-uns.

Quant au choix de son successeur, celui que le vote de la communauté désignera, Théodore lui donne volontiers son suffrage. « Qui que vous soyez, mon père et mon frère, je vous remets en la présence de Dieu et de ses anges toute cette communauté afin que vous preniez soin d'elle. Ce sont les brebis du Christ, ce sont vos membres très chers : gardez-les bien, entourez-les de sollicitude, ayez pour chacun d'eux l'amour qui lui convient. Ouvrez vos entrailles à la compassion, nourrissez-les de lait, formez-les bien et rendez-les parfaits dans le Seigneur. » Puis Théodore indique en détail à

1. 1816.

l'higoumène les règles de conduite qu'il devra, de toute nécessité, observer : ne rien changer aux règles du monastère, ne rien posséder des biens de ce monde, pas même une seule pièce d'argent; n'avoir point d'esclave soit pour son usage personnel, soit pour le monastère, soit pour le travail des champs, car l'esclave est un homme créé à l'image de Dieu; n'avoir pas de bêtes de somme de sexe féminin, ni au couvent, ni à la campagne; ne pas aller à cheval ou à mulet sans nécessité, mais à pied à l'exemple du Christ, ou tout au plus avoir un âne pour monture. L'higoumène veillera que tout soit commun entre frères et que personne ne possède rien en propre, pas même une aiguille. Il fera chaque semaine trois catéchèses à ses moines, gardera fidèlement les lois et règles des saints Pères et, avant tout, celles du divin et grand saint Basile. Il n'ouvrira point, sans grande nécessité, la porte du monastère à des femmes; il ne thésaurisera pas pour son couvent, mais devra distribuer aux indigents, à l'exemple des saints, tout ce qui surabonde. Et Théodore recommande enfin à son successeur de prendre toujours, soit dans les affaires temporelles, soit dans les spirituelles, les avis de moines pieux et sensés, car tel est le précepte des anciens Pères.

Aux autres moines le testament de saint Théodore se contente de recommander en quelques mots rapides la fidélité à leur vocation religieuse, l'obéissance au supérieur, la haine du monde, l'humilité, la mortification de la volonté propre : « Bienheureux serez-vous si vous gardez toutes ces vertus jusqu'à la fin; le chœur des martyrs vous accueillera, vous recevrez la couronne dans le royaume des cieux, et vous y

jouirez des biens éternels. » Puis, l'higoumène de Stude adresse à tous cet adieu suprême, empreint d'une si profonde humilité, grave et pénétrant comme une voix d'outre-tombe : « Et maintenant, mes enfants, adieu. Je pars pour un voyage qui est sans retour ; depuis le commencement du monde tous les hommes l'ont fait; vous aussi, un peu plus tard, votre vie terminée, vous le ferez. Et je ne sais pas, mes frères, où je vais, ni quel jugement m'est réservé, ni quel séjour me recevra, car je n'ai accompli, au regard de Dieu, aucune bonne œuvre, non aucune, mais au contraire je suis coupable de toutes sortes de fautes. Et cependant, je me réjouis, je suis heureux de quitter ce monde pour le ciel, les ténèbres pour la lumière, l'esclavage pour la liberté, cette terre de pèlerinage pour la véritable patrie : car, « je suis un étranger et un voyageur comme tous mes pères » (Ps. XXXVIII, 13). Je m'en vais donc vers mon Maître, vers mon Seigneur et mon Dieu, celui que mon âme a aimé, que j'ai reconnu pour Père, bien que je ne l'aie pas servi comme un fils. Je dis tout cela sans bon sens, mais c'est pour vous que je le dis, afin que vous priiez davantage pour mon salut : si je l'obtiens, je vous promets, en face de la vérité, que je ne cesserai pas de prier pour vous tous mon Seigneur et mon Maître afin que vous soyez sauvés. J'attends chacun de vous à la sortie de ce monde pour le voir, l'accueillir et l'embrasser. J'ai confiance que, nous qui avons observé ses commandements, sa bonté nous réunira tous ensemble dans la vie future pour célébrer par nos hymnes sa puissance toute sainte. Souvenez-vous de mes humbles paroles, ô mes enfants; gardez bien le dépôt qui vous est confié, en Jésus-Christ notre Seigneur à qui

gloire et puissance dans les siècles des siècles. Amen[1]. »

Tel, dans cet écrit funèbre, et, pour ainsi dire, entre les bras de la mort, nous apparaît notre saint, tel on l'a vu dans tous les labeurs, dans toutes les souffrances de son existence agitée et tragique, donnant sans défaillance l'héroïque exemple des vertus qu'il prêche aux autres. Fils, frère, neveu de saints, que l'éclat de sa vie a comme voilés d'ombre, il est, au huitième et au neuvième siècle, la plus haute personnification du monachisme catholique oriental, de cette malheureuse portion du troupeau du Christ toujours désignée la première aux coups de la persécution. Les influences familiales, son génie grave et austère, son esprit méditatif, sa piété sérieuse et réfléchie, en préservant Théodore des entraînements de la grande capitale voluptueuse, inclinèrent bientôt son âme pour la vie ascétique. Devenu moine, il déploie une incroyable énergie à se former dans la pratique de toutes les vertus de sa profession; il est, sans tarder, le modèle de ses frères par l'austérité de sa vie, par ses veilles savantes, par son obéissance et son humilité. Puis, lorsqu'il est élu abbé de son monastère, il se révèle conducteur d'âmes incomparable; il ne laisse rien à l'arbitraire, règle dans tous les détails les nombreuses fonctions de ses disciples, et, par tous les moyens que lui inspirent son intelligence et son cœur, suscite en chacun d'eux, suivant la diversité des talents et des aptitudes, une étonnante émulation de vertus. Sa grande âme n'a rien de l'apparente froideur de son corps pâle et sec, elle est ardente et vibrante,

1. 1824.

et remplie de la plus miséricordieuse tendresse pour ses frères et pour les pauvres pécheurs : c'est le cœur d'un apôtre dont la charité est inépuisable.

Sous la forte et féconde direction de Théodore, le monastère dont il était abbé prend un essor merveilleux et devient non seulement comme un séminaire de confesseurs et de martyrs, mais le centre du mouvement littéraire et artistique de Constantinople, avec des ateliers de calligraphie, une riche bibliothèque, une école de musique et de poésie religieuses, et même une école pour les jeunes enfants. Si Théodore, qui avait étudié avec ardeur les lettres sacrées et les lettres profanes afin de défendre la vérité par la science, qui fut l'un des écrivains les plus féconds, les plus variés, les plus persuasifs de son siècle, mérite le titre de « docteur œcuménique » par lequel son disciple Naucrace caractérisait avec tant de bonheur l'étonnante fécondité de notre saint, le couvent, dont il est le chef et qui donne l'exemple, si rare depuis, dans les monastères d'Orient, d'une incomparable floraison intellectuelle, mérite bien aussi le nom qu'on lui a souvent attribué de « pépinière », disons mieux, d'université, de toutes les sciences religieuses.

Mais Théodore est, plus encore qu'un docteur et un savant, un grand et noble caractère. En face des empiètements du pouvoir civil sur le domaine des consciences, devant les hésitations ou la faiblesse de patriarches trop souvent indécis, suspects ou défaillants, qui se prêtent docilement à des compromis dangereux et à des conciliations impossibles, instruments serviles et complaisants de l'autorité impériale, véritables fonctionnaires administratifs, simples vicaires généraux de l'empereur, le saint moine de

Stude se dresse pour réclamer bien haut les droits imprescriptibles de l'Église. Lorsque les évêques demeurent silencieux, lorsqu'ils ne rougissent pas de recevoir comme des articles de foi les décisions et les caprices de Césars voluptueux, c'est Théodore qui élève la voix pour défendre la morale outragée, veiller à la pureté du dogme et de la discipline; c'est lui qui frappe d'anathème les conciliabules des schismatiques; lui encore qui, au péril de sa vie, prêche sans crainte ni repos le culte des saintes images proscrit par la politique impériale. Athlète incomparable, et toujours prêt à la lutte, rien ne peut affaiblir son intrépidité courageuse. Ni la prison, ni l'exil, ni la dispersion de ses moines ne peuvent triompher de la résistance : et les persécutions que, pendant quinze années de sa vie, il endura pour la foi, demeurent son plus beau titre d'honneur.

Un autre trait distingue, entre tous, l'abbé de Stude, c'est son union constante, docile, avec le Siège apostolique de Rome. Byzance, si souvent séparée des Églises de Dieu, est, aux yeux de Théodore, un rameau hérétique, et son aveuglement fait la stupeur de l'Orient et de l'Occident. Seule « l'Église romaine est la source toujours pure de la vérité orthodoxe, le port tranquille et assuré où l'Église universelle trouve un abri certain contre les tempêtes de l'hérésie ». Aussi dans ses démêlés avec les empereurs, avec les patriarches, sur les questions de morale et de discipline comme sur les questions de foi, depuis son monastère ou depuis sa prison, ses lettres, ses députations, ses appels au jugement du pontife romain sont les preuves éclatantes de sa confiance dans l'orthodoxie du Siège apostolique qui, seul, a les promesses de la vérité infaillible. Deux siècles

après la mort de Théodore, sous Michel Cérulaire lui-même, il y avait encore au monastère illustré par notre saint un état d'âme catholique et des moines en présence desquels on ne pouvait pas, sans soulever leur courageuse protestation, manquer de respect au pape : Théodore fut toujours regardé, par l'Église de Byzance, comme un formidable « papiste ».

Tant de luttes courageuses rendirent fameux par tout l'univers catholique l'intrépide confesseur : la gloire des miracles qu'il lui fut donné d'accomplir pendant sa vie et dans la tombe ajoute encore à son nom la brillante auréole du thaumaturge. Il guérit les malades, chasse le démon, délivre les possédés, il arrête par ses prières les inondations, il est redouté des bêtes fauves que son nom seul fait fuir, son invocation apaise un immense incendie, une de ses lettres éteint les flammes, l'huile qui brûle à son tombeau est un remède contre les peines de l'âme et les souffrances du corps; les malades viennent en foule vénérer ses reliques et son sépulcre est glorieux.

Les précieux restes mortels de saint Théodore demeurèrent dix-huit ans, sur la terre de l'exil, à l'île du Prince. Mais lorsque, par la mort de l'empereur Théophile et l'avènement au trône de Théodora, le parti iconoclaste eut été définitivement vaincu et l'orthodoxie rétablie, l'impératrice Théodora et le patriarche saint Méthode ramenèrent à Constantinople, dans son monastère de Stude, (26 janvier 844) le corps du saint higoumène des Studites.

On l'avait trouvé, dit le moine Michel, son disciple et biographe, parfaitement conservé, sans aucune atteinte de corruption, exhalant le plus

suave parfum. Les moines de Stude et de Saccudion, une foule d'autres moines venus des contrées les plus lointaines, un concours immense de clercs et de laïques, firent cortège aux glorieuses reliques, qui furent déposées avec les restes mortels de saint Platon, son oncle, et de saint Joseph, son frère, dans une châsse de grand prix.

Ce solennel hommage, cet appareil] triomphal étaient bien dus à celui dont l'innocente activité, l'initiative hardie, l'indomptable persévérance et les vertus éclatantes avaient exercé une si féconde influence sur ses contemporains; les catholiques, dont il avait plus que tout autre préparé la victoire, devaient au vaillant higoumène d'avoir vu clairement où était leur devoir; ils avaient appris à lutter, à son exemple, pour la vérité et la justice; ils avaient enfin sauvegardé, sous sa direction, le plus précieux de tous les biens, le trésor de leur foi mis en péril par de trop longues défaillances, par de savantes et cruelles persécutions.

L'Église grecque célèbre la mémoire du saint confesseur Théodore le 11 novembre; le martyrologe romain, au 12 novembre, fait de lui cet éloge : « Par les combats intrépides qu'il soutint pour la foi catholique, saint Théodore s'est rendu célèbre dans toute l'Église ».

TABLE DES MATIÈRES

56937. — PARIS, IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9